

LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE
(1847)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Auguste Maquet

Le chevalier de Maison-Rouge
drame en cinq actes, en douze tableaux

Théâtre-Historique. – 3 août 1847.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-93-2

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un carrefour dans le quartier Saint-Jacques. Il fait nuit.

Scène première

Geneviève, deux hommes, à l'angle d'une rue ; Jean.

GENEVIÈVE, se rangeant

Oh ! mon Dieu !

(Les deux hommes paraissent.)

PREMIER HOMME

Pourvu que Jean nous attende !

DEUXIÈME HOMME

Oui, le voilà avec sa charrette...

PREMIER HOMME

Est-ce lui ?

DEUXIÈME HOMME

Je le reconnais... Jean !

JEAN

Citoyen ?

DEUXIÈME HOMME

Tout est prêt, n'est-ce pas ?

JEAN

Oui ; qu'est-il arrivé, citoyen ?

DEUXIÈME HOMME

Décrétés d'accusation ! notre cause est perdue ! Nous et nos amis, nous succombons !

JEAN

Vous et vos amis ! lesquels ?

DEUXIÈME HOMME

Les députés de la Gironde, Brissot, Gensonné, Vergniaud, Barbaroux, Roland, tous enfin.

JEAN

Mais vous n'êtes qu'accusés ?

DEUXIÈME HOMME

Accusés ou condamnés, n'est-ce pas tout un, aujourd'hui ?

JEAN

Oh ! mon Dieu !

DEUXIÈME HOMME

Au reste, nous mourrons en bonne compagnie, comme tu vois.

JEAN

Si vous mourez... Mais, moi, je réponds de vous faire passer la barrière ! Allons, dépêchons, citoyen, dépêchons !

PREMIER HOMME

Va !

DEUXIÈME HOMME

Ami... ami ! suivons la même fortune ! viens avec moi !

PREMIER HOMME

Non, je ne le puis... Il faut que je la revoie... Elle me croirait mort, et elle mourrait...

JEAN

Monsieur, pas un instant à perdre ! La séance d'aujourd'hui n'est peut-être pas encore connue aux barrières.

DEUXIÈME HOMME

Tu refuses ?

PREMIER HOMME

Je te rejoindrai... J'ai plusieurs papiers qu'il faut que je fasse disparaître, et, entre autres, cette lettre dont je t'ai parlé.

DEUXIÈME HOMME

Quelle lettre ?

PREMIER HOMME

Celle de ce jeune homme, de ce chevalier de Maison-Rouge, qui me faisait supplier de m'intéresser à la reine... Cette lettre, tout innocente qu'elle est, ferait croire à des relations avec des aristocrates, et, tu le sais, dans le temps où nous vivons, il y a quelque chose de plus précieux à sauver que la vie, c'est l'honneur...

DEUXIÈME HOMME

Fais à ta volonté : le rendez-vous est à Bordeaux, tu le sais.

PREMIER HOMME

Oui, à Bordeaux.

JEAN

Monsieur, monsieur, le temps se passe... et je vois là-bas une patrouille !

PREMIER HOMME

Jean a raison... Pars, mon ami, pars !

DEUXIÈME HOMME

Adieu !

(Ils s'embrassent. Jean fait monter son maître dans la charrette, jette sur lui trois ou quatre bottes de paille et s'éloigne, conduisant le cheval par la bride.)

GENEVIÈVE

J'avais tort de les craindre : ce sont des malheureux qui fuient. Allons, je crois que la rue est libre, et que je puis maintenant...

(Elle s'avance sur la pointe du pied ; une patrouille débouche d'une rue : à la vue de cette patrouille, Geneviève recule en jetant un cri et essaye de gagner l'autre côté de la rue.)

Scène II

Geneviève, Rocher, à la tête d'une patrouille de sectionnaires.

ROCHER

Eh ! la la, citoyenne, où vas-tu par là ?... Ah ! tu ne réponds pas ?... ah ! tu fuis ?... En joue... C'est un aristocrate déguisé, un traître, un girondin !... En joue !...

GENEVIÈVE

Grâce ! grâce !... je suis une femme.

(Elle tombe sur un genou.)

ROCHER

Alors, avance à l'ordre, et réponds catégoriquement.

GENEVIÈVE

Excusez-moi ! mais les jambes me manquent...

ROCHER

Où vas-tu comme cela, charmante belle de nuit ?

GENEVIÈVE

Citoyen, je ne vais nulle part ; je rentre...

ROCHER

Ah ! tu rentres ?...

GENEVIÈVE

Oui !...

ROCHER

C'est rentrer un peu tard, pour une honnête femme.

GENEVIÈVE

Je viens de chez une parente qui est malade...

ROCHER

Alors, où est notre carte ?

GENEVIÈVE

Ma carte ?... que veux-tu dire ? que demandes-tu ?

ROCHER

N'as-tu pas lu le décret de la Commune ?

GENEVIÈVE

Non.

ROCHER

Tu l'as entendu crier, alors ?...

GENEVIÈVE

Mais non ; que dit donc ce décret ?

ROCHER

Le décret de la Commune défend, passé dix heures du soir, de sortir sans une carte de civisme... As-tu la tienne ?

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu !

ROCHER

Tu l'as oubliée chez ta parente ?

GENEVIÈVE

J'ignorais qu'on eût besoin d'une pareille carte pour sortir.

ROCHER

Alors, entrons au premier poste... Là, tu t'expliqueras gentiment avec le capitaine... et, s'il est content de toi, il te fera reconduire à ton domicile par deux hommes ; sinon, il te gardera

jusqu'à plus ample information... Par file à gauche, pas accéléré, en avant, marche !

GENEVIÈVE

Ah ! mon Dieu, Seigneur ! à moi ! au secours !

Scène III

Les mêmes, Maurice Linday.

MAURICE

Qu'y a-t-il ?... et que fait-on à cette femme ?

ROCHER

Plaît-il ?

MAURICE

Je demande quelle insulte on fait à cette femme, et pourquoi elle appelle au secours.

ROCHER

Mêle-toi de ce qui te regarde, muscadin ! et laisse les patriotes faire leurs affaires.

MAURICE

Quelle est cette femme, et que lui voulez-vous ? Je vous le demande une seconde fois...

ROCHER

Et qui es-tu toi-même pour nous interroger ?

MAURICE

Je suis officier ; ne le voyez-vous pas ?

ROCHER

Quelle section ?

MAURICE

Section Lepelletier...

ROCHER

Cela ne nous regarde pas... Section du Temple, nous autres.

MAURICE

Ah ! cela ne vous regarde pas ? C'est ce que nous allons voir.

UN SECTIONNAIRE

Quoi qu'il dit ?... quoi qu'il dit ?

MAURICE

Il dit que, si l'épaulette ne fait pas respecter l'officier, le sabre fera respecter l'épaulette... (Il saisit de la main gauche Rocher par le collet de sa carmagnole, lui fait, en le séparant de sa troupe, faire trois pas en arrière, et lui appuie la pointe de son sabre sur la poitrine.) Là !... Maintenant, causons comme deux bons amis.

ROCHER

Mais, citoyen !...

MAURICE

Ah ! prends garde, l'ami ! car je te préviens qu'au moindre mouvement que tu fais, qu'au moindre geste que font tes hommes, je te passe mon sabre au travers du corps... Tu m'as demandé qui j'étais ; je vais te le dire. Je me nomme Maurice Linday ; je demeure rue de la Monnaie, n° 19 ; j'ai commandé une batterie de canonniers au 10 août ; je suis lieutenant de la garde nationale et secrétaire des *Frères et Amis*. Cela te suffit-il ?

ROCHER

Ah ! citoyen, si tu es réellement ce que tu dis, c'est-à-dire un bon patriote...

MAURICE

Je te le disais bien, que nous finirions pour nous entendre. Maintenant, réponds à ton tour ! Pourquoi cette femme criait-elle, et que lui faisiez-vous ?

ROCHER

Nous la conduisions au corps de garde.

MAURICE

Et pourquoi la conduisiez-vous au corps de garde ?

ROCHER

Parce qu'elle n'a point de carte de civisme. Oublies-tu que la patrie est en danger et que le drapeau noir flotte sur l'hôtel de ville ?

MAURICE

Le drapeau noir flotte sur l'hôtel de ville, et la patrie est en danger, parce que deux cent mille esclaves marchent contre la France, et non parce qu'une femme court les rues de Paris passé

dix heures !... Mais n'importe ! puisqu'il y a un décret de la Commune, citoyens, vous êtes dans votre droit... Si vous m'eussiez répondu cela tout de suite, l'explication eût été plus courte et moins orageuse. Maintenant, emmenez cette femme si vous voulez, vous êtes libres.

GENEVIÈVE, qui, profitant de la liberté,
s'est approchée peu à peu de Maurice,
et lui saisit le bras

Ah ! citoyen, au nom du ciel ! ne m'abandonnez pas à la merci de ces hommes grossiers et à moitié ivres !

MAURICE

Soit ; prenez mon bras, et je vous conduirai moi-même au poste.

GENEVIÈVE

Au poste ! au poste ! et pourquoi, puisque je n'ai fait de mal à personne ?...

MAURICE

Non ; mais on suppose que vous en pouvez faire. D'ailleurs, un décret de la Commune défend de sortir sans carte, et, si vous n'en avez pas...

GENEVIÈVE

Mais, monsieur, j'ignorais...

MAURICE

Citoyenne, vous trouverez au poste de braves gens qui apprécieront vos raisons, et dont vous n'avez rien à craindre.

GENEVIÈVE, bas

Monsieur, ce n'est pas seulement l'insulte que je crains ; c'est la mort ! car, si l'on me conduit au poste, je suis perdue !

MAURICE

Eh ! que dites-vous là ?...

ROCHER

Allons, allons, tu l'as dit toi-même, citoyen officier, cette femme est en contravention et nous avons le droit de la mener au corps de garde !... Ainsi donc, citoyenne...

GENEVIÈVE

Citoyen, par grâce... Monsieur, au nom du ciel !...

MAURICE

Je ne puis que me faire tuer pour vous, madame, et je ne vous sauverai pas...

GENEVIÈVE

Vous avez raison, monsieur... Que ma destinée s'accomplisse donc. Me voilà, citoyens...

Scène IV

Les mêmes, Lorin, commandant une patrouille.

LORIN, au fond

Qui vive ?

MAURICE

Attendez, je crois que j'entends la voix d'un ami... Avance ici, Lorin... avance !...

LORIN

Tiens ! c'est toi, Maurice ?... Ah ! libertin ! que fais-tu à cette heure, dans ce quartier perdu ? Je te le demande...

MAURICE

Tu le vois, je sors de la section des *Frères et Amis*.

LORIN

Oui, pour te rendre dans celle des *Sœurs et Amies*, nous connaissons cela. Tu t'es fait précéder d'un poulet ainsi conçu :

Apprenez, ma belle,
 Qu'à minuit sonnante,
 Une main fidèle,
 Une main d'amant
 Ira doucement...

Hein ! n'est-ce pas cela ?

MAURICE

Non, mon ami, tu te trompes. Je revenais de porter un ordre à la barrière Jacques. J'allais rentrer directement chez moi, quand j'ai trouvé la citoyenne qui se débattait aux mains de la patrouille

que tu vois... J'ai entendu des cris, je suis accouru, et j'ai demandé l'explication de cette violence...

LORIN

Ah ! je te reconnais bien là !

Des chevaliers français tel est le caractère !

(Se tournant vers la patrouille.) Et pourquoi arrêtiez-vous cette femme, voyons, citoyens ?

ROCHER

Nous l'avons déjà dit au lieutenant, parce qu'elle n'a point de carte de civisme.

LORIN

Bah ! voilà un beau crime !

ROCHER

Ne connais-tu pas l'arrêté de la Commune ?

LORIN

Si fait ; mais j'en connais un autre qui l'annule.

ROCHER

Lequel ?

LORIN

Le voici :

Sur le Pinde et sur le Parnasse,
Il est décrété par l'Amour
Que la Beauté, la Jeunesse et la Grâce
Peuvent, à toute heure du jour,
Circuler sans billet de passe !

Que dis-tu de cet arrêté, hein ?

ROCHER

Il ne me paraît pas...

LORIN

Péremptoire ! (Rocher le regarde étonné.) C'est ça que tu veux dire ?

ROCHER

Possible ; mais, d'abord, il ne figure pas dans *le Moniteur*, et

puis nous ne sommes ni sur le Pinde, ni sur le Parnasse ; ensuite, il ne fait pas jour ; enfin, la citoyenne n'est peut-être ni jeune ni belle.

LORIN

Je parie le contraire ! Voyons, citoyenne, lève ta coiffe, et prouve que tu es dans les conditions du décret.

GENEVIÈVE

Oh ! monsieur, monsieur... Après m'avoir protégée contre vos ennemis, protégez-moi contre vos amis, je vous en supplie...

ROCHER

Voyez-vous, voyez-vous, elle ne veut pas lever sa coiffe, elle se cache ; c'est quelque espionne des aristocrates, quelque coureuse de nuit.

GENEVIÈVE, levant sa coiffe pour Maurice seul

Oh ! monsieur, regardez-moi ! ai-je l'air de ce qu'ils disent ?

MAURICE

Non, non, rassurez-vous !... Lorin, réclame la prisonnière comme chef de patrouille, pour la conduire à ton poste.

LORIN

Bon ! je comprends à demi-mot. (À Geneviève.) Allons, allons, la belle, puisque vous ne voulez pas nous donner la preuve que vous êtes dans les conditions du décret, il faut nous suivre...

ROCHER

Comment, vous suivre ?

LORIN

Sans doute ! Nous allons conduire la citoyenne au poste de l'hôtel de ville, où nous sommes de garde ; là, nous prendrons des informations sur elle.

ROCHER

Pas du tout. Elle est à nous et nous la gardons.

LORIN

Ah ! citoyens, citoyens, si vous n'êtes pas polis, nous allons nous fâcher.

ROCHER

Allons donc, polis... polis !... La politesse est une vertu d'aris-

tocrates. Nous sommes des sans-culottes, nous !

LORIN

Chut ! ne parlez pas de ces choses-là devant madame ; elle est peut-être Anglaise... Ne vous fâchez pas de la supposition, mon bel oiseau de nuit !... Un poète l'a dit :

L'Angleterre est un nid de cygnes
Au milieu d'un immense étang.

ROCHER

Entendez-vous comme il parle des Anglais ! C'est un stipendié de Pitt et Cobourg.

LORIN

Mon ami, tu n'entends rien à la poésie... Je vais donc te parler en prose. Nous sommes doux et patients, mais tous enfants de Paris ; ce qui veut dire que, lorsqu'on nous échauffe les oreilles, nous tapons ferme.

(Murmures et menaces des sectionnaires.)

MAURICE

Madame, vous voyez ce qui se passe et vous devinez ce qui va se passer... Dans cinq minutes, dix ou douze hommes vont s'égorger pour vous... La cause qu'ont embrassée ceux qui vous défendent mérite-t-elle le sang qu'elle va faire couler ?

GENEVIÈVE

Monsieur, je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que, si vous me laissez arrêter, il en résultera, pour moi et pour d'autres, des malheurs si grands, que je vous supplierai de me percer plutôt le cœur avec l'arme que vous tenez à la main et de jeter mon cadavre à la Seine.

MAURICE

C'est bien, madame, je prends tout sur moi. (Aux gardes de Rocher.) Citoyens, comme votre officier, comme patriote, comme Français, je vous ordonne de protéger cette femme ! et toi, Lorin, si toute cette canaille dit un mot...

LORIN, à ses gardes nationaux

À vos rangs !

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, protégez-le !...

(Un coup de pistolet part des rangs de la patrouille de Rocher.)

LORIN

Ah ! misérables ! à la baïonnette ! (Lutte et confusion dans les ténèbres ; plusieurs fenêtres s'ouvrent et se referment ; la plupart des gardes nationaux de Rocher fuient, les autres sont cloués à la muraille avec chacun une baïonnette sur la poitrine.) Là, maintenant, j'espère que nous allons être doux comme des agneaux ! Quant à toi, citoyen Maurice, je te charge de conduire cette femme au poste de l'hôtel de ville... Tu comprends que tu en réponds.

MAURICE

C'est convenu !

LORIN

Mais, avant de te quitter, cher ami, je ne serais point fâché de te donner un conseil...

MAURICE

Soit. (À Geneviève.) Prenez courage, madame : tout va être fini.

LORIN, aux gens de Rocher

Eh bien, en avez-vous assez ?

ROCHER

Oui, chien de girondin !

LORIN

Tu te trompes, l'ami, et grossièrement ; car j'oserai dire que nous sommes meilleurs sans-culottes que toi, attendu que nous appartenons au club des *Thermopyles*, dont on ne contestera point le patriotisme, j'espère... (Aux siens.) Laissez aller les citoyens, ils ne contestent plus...

ROCHER

Il n'en est pas moins vrai que, si cette femme est une suspecte...

LORIN

Cela nous regarde !... c'est dit, convenu, arrêté ; mais, crois-moi, gagne au large, en attendant ; c'est ce que tu as de plus prudent à faire !

UN SECTIONNAIRE

Viens, Rocher, viens !

LORIN, surpris

Rocher ?

ROCHER, avec un geste de menace

Tiens, si jamais l'un ou l'autre me tombe sous la main...

LORIN

Ah ! c'est ce fameux Rocher, l'inspecteur des géôliers du Temple ? Cela ne m'étonne plus ! Eh bien ?... (Les gens de Rocher s'éloignent.) Maintenant, Maurice, je t'ai promis un conseil...

MAURICE

Et tu vois que je l'attends.

LORIN

Viens avec nous plutôt que de te compromettre avec la citoyenne, qui me fait l'effet d'être charmante, il est vrai, mais qui n'en est que plus suspecte...

MAURICE

Voyons, mon cher Lorin, soyons juste. C'est une bonne patriote ou c'est une aristocrate ; si c'est une aristocrate, nous avons eu tort de lui prêter assistance, et le mal est fait ; si c'est une bonne patriote, c'est un devoir pour nous de la protéger. Maintenant, donne-moi le mot de passe.

LORIN

Maurice, Maurice ! tu me mets dans la nécessité de sacrifier mon devoir à un ami, ou mon ami à mon devoir.

MAURICE

Décide-toi pour l'un ou pour l'autre ; mais décide-toi !

LORIN

Tu n'en abuseras pas ?

MAURICE

Je te le promets.

LORIN

Ce n'est pas assez ; jure...

MAURICE

Sur quoi ?

LORIN

Jure sur l'autel de la patrie !

MAURICE

Mais, mon ami, nous n'avons pas d'autel de la patrie.

LORIN, lui présentant son chapeau
du côté de la cocarde

Jure là-dessus.

MAURICE

Je jure à mon ami Lorin de me conduire, cette fois comme toujours, en bon et brave citoyen...

LORIN

Bien ! rends-moi l'autel de la patrie. Maintenant, voici le mot d'ordre : *Gaule et Lutèce*. Peut-être y en a-t-il qui te diront comme à moi : *Gaule et Lucrèce*... N'importe, laisse passer ! c'est toujours romain.

MAURICE

Merci, Lorin !

LORIN

Bon voyage !... Adieu, citoyenne. Par file à gauche, en avant, marche !

(Il sort avec la patrouille.)

Scène V

Maurice, Geneviève.

MAURICE

Et maintenant, citoyenne, où allez-vous ?

GENEVIÈVE

Tout près d'ici, monsieur.

MAURICE

C'est bien ; vous avez désiré d'être accompagnée : me voici, je suis prêt.

GENEVIÈVE

Monsieur, je crois que je n'aurai pas besoin d'abuser plus longtemps de votre complaisance ; tout est redevenu calme, tranquille ; je suis à deux cents pas à peine du but de ma course ; en

quelques minutes, je suis chez moi... Votre ami vous l'a dit, vous vous compromettez...

MAURICE

Je comprends, vous me congédiez, madame, et cela sans même me dire ce que j'aurai à répondre si l'on m'interroge sur vous...

GENEVIÈVE

Vous répondrez, monsieur, que vous avez rencontré une femme revenant de faire une visite dans le faubourg du Roule, que cette femme était partie à midi sans rien savoir de ce qui se passait, et revenait à onze heures du soir sans rien savoir encore, attendu que tout son temps s'était écoulé dans une maison retirée.

MAURICE

Oui, dans quelque maison de ci-devant, dans quelque repaire d'aristocrates... Avouez, citoyenne, que, tout en me demandant tout haut mon appui, vous riez tout bas de ce que je vous le donne.

GENEVIÈVE

Moi ! et comment cela ?

MAURICE

Sans doute ! vous voyez un républicain vous servir de guide, et ce républicain trahit sa cause... voilà tout !

GENEVIÈVE

Citoyen, vous êtes dans l'erreur, et, autant que vous, j'aime la République.

MAURICE

Eh bien, si vous êtes bonne patriote, vous n'avez rien à me cacher ; d'où venez-vous ?

GENEVIÈVE

Oh ! monsieur, de grâce...

MAURICE

En vérité, madame, vous me suppliez de ne pas être indiscret, et, en même temps, vous faites tout ce que vous pouvez pour exciter ma curiosité... Ce n'est point généreux ! Voyons, un peu de confiance ; je l'ai bien mérité, je crois. Ne me ferez-vous point

l'honneur de me dire à qui je parle ?

GENEVIÈVE

Vous parlez, monsieur... à une femme que vous avez sauvée du plus grand danger qu'elle ait jamais couru, et qui vous sera reconnaissante toute sa vie.

MAURICE

Je ne vous en demande pas tant, madame... Soyez reconnaissante pendant une seconde seulement ; mais, pendant cette seconde, dites-moi votre nom.

GENEVIÈVE

Impossible !

MAURICE

Vous l'eussiez dit, cependant, au premier sectionnaire venu, si l'on vous eût conduite au poste.

GENEVIÈVE

Oh ! non, jamais !

MAURICE

Mais, alors, vous alliez en prison...

GENEVIÈVE

J'étais décidée à tout...

MAURICE

Cependant, la prison, aujourd'hui...

GENEVIÈVE

C'est l'échafaud, je le sais.

MAURICE

Et vous eussiez préféré l'échafaud ?

GENEVIÈVE

À la trahison ?... Oui, monsieur...

MAURICE

Je vous le disais bien, que vous me faisiez jouer un singulier rôle pour un républicain.

GENEVIÈVE

Vous jouez le rôle d'un homme généreux. Vous trouvez une pauvre femme qu'on insulte : non-seulement vous ne la méprisez pas, quoiqu'elle soit du peuple, mais encore vous la protégez.

MAURICE

Oui, voilà pour les apparences ; voilà ce que j'eusse pu croire, si je ne vous avais pas vue, si je ne vous avais point parlé... Mais votre beauté, votre langage, sont d'une femme de distinction. Or, c'est justement cette distinction, en opposition avec votre costume et avec ce misérable quartier, qui me prouve que votre sortie, à cette heure, cache quelque mystère... Mais vous désirez rester inconnue, n'en parlons plus ! Ordonnez, madame : que faut-il faire ?

GENEVIÈVE

Vous vous fâchez ?

MAURICE

Moi ? Pas le moins du monde... D'ailleurs, que vous importe ?

GENEVIÈVE

Vous vous trompez, il m'importe beaucoup, monsieur ; car j'ai encore une grâce à vous demander.

MAURICE

Laquelle ?

GENEVIÈVE

Un adieu bien franc, bien affectueux ; un adieu d'ami.

MAURICE

Un adieu d'ami ? Oh ! vous me faites trop d'honneur, madame ! C'est un singulier ami que celui qui ne sait pas le nom de son amie, et à qui son amie cache sa demeure... de peur sans doute d'avoir l'ennui de le revoir... Au reste, madame, si j'ai surpris quelque secret, il ne faut pas m'en vouloir, je n'y tâchais pas... Adieu, madame.

GENEVIÈVE

Adieu, mon généreux protecteur !...

MAURICE

Ainsi, vous ne courez plus aucun danger ?

GENEVIÈVE

Aucun.

MAURICE

En ce cas, je me retire... Adieu, madame...

(Fausse sortie.)

GENEVIÈVE

Monsieur !... (Maurice revient.) Mon Dieu, je ne voudrais cependant point prendre ainsi congé de vous... Votre main, monsieur...

(Elle lui laisse une bague dans la main.)

MAURICE

Citoyenne, que faites-vous là ? Vous ne vous apercevez pas que vous perdez une bague... Reprenez-la, je vous prie...

GENEVIÈVE

Oh ! monsieur, c'est bien mal !

MAURICE

Il ne me manquait que d'être ingrat, n'est-ce pas ?... Reprenez-la !

GENEVIÈVE

Voyons, monsieur, que demandez-vous ?... que vous faut-il ?

MAURICE

Pour être payé ?

GENEVIÈVE

Non ; mais pour me pardonner le secret que je suis forcée de garder envers vous...

MAURICE

Il faut que je vous voie encore une fois...

GENEVIÈVE

Et quand vous m'aurez revue... ?

MAURICE

Je n'aurai plus rien à exiger.

GENEVIÈVE

Et vous garderez cette bague ?

MAURICE

Toujours !

GENEVIÈVE

Puisque vous le voulez...

(Elle se place sous le réverbère et lève sa coiffe.)

MAURICE

Oh ! que vous êtes belle !

GENEVIÈVE

Voyons !... à mon tour une grâce !

MAURICE

Ordonnez.

GENEVIÈVE

Laissez-moi partir, et promettez de ne pas vous retourner, de ne pas me suivre, de ne pas chercher à savoir le chemin que j'aurai pris...

MAURICE

Mais, mon Dieu ! quelle femme êtes-vous donc, pour exiger de pareilles promesses, pardonnez-moi de vous le rappeler, de la part d'un homme qui vient de vous sauver la vie ?

GENEVIÈVE

Eh ! monsieur, n'y a-t-il pas de pauvres créatures qui ont toujours à craindre quelque chose ? Ne craint-on que pour sa vie en ce monde ? Vous parlez du danger dont vous venez de me tirer, n'est-ce pas ?

MAURICE

Moi !

GENEVIÈVE

Cette reconnaissance, il faut que je la cache ; car, aux yeux de certaines personnes, peut-être me serait-elle imputée à crime... Ainsi donc, monsieur, je vous en prie, je vous en supplie, quittons-nous ici, à l'instant même, car je tremble qu'on ne soit inquiet de moi et qu'on ne vienne me chercher.

MAURICE

Et, en échange de ce dernier, de ce suprême sacrifice, vous, que ferez-vous pour moi ?

GENEVIÈVE, lui donnant la main

Mon sauveur... monsieur Maurice, adieu !

MAURICE, lui baisant la main

Merci ! Allez donc, madame, et emportez avec vous tous mes souhaits de bonheur... Je ne puis rien autre chose maintenant... je

vous offre tout ce que vous me permettez de vous donner ; adieu, madame, adieu !

GENEVIÈVE

Vous me promettez de ne pas vous retourner ; vous fermerez les yeux ; vous me laisserez partir sans savoir par où je serai partie...

MAURICE

Je tiendrai ma promesse mais votre nom seulement, votre nom ! par grâce, votre nom !

(Il tourne la tête.)

GENEVIÈVE, reculant vers le fond

Ah ! vous vous retournez...

MAURICE

Non, madame ! non, je reste... J'obéis... Mais votre nom ? J'ai bien le droit de savoir votre nom

GENEVIÈVE, disparaissant à l'angle de la rue

Geneviève !...

MAURICE, se retournant

Geneviève !...

DEUXIÈME TABLEAU

L'appartement de Maurice.

Scène première

Agésilas, puis Maurice.

AGÉSILAS, frappant à une porte latérale

Citoyen Maurice ! citoyen Maurice !

MAURICE, de l'autre côté de la porte

Eh bien, qu'y a-t-il ?

AGÉSILAS

Tu es chez toi ?

MAURICE, sortant en robe de chambre

Sans doute que j'y suis.

AGÉSILAS

Et sans accident ?

MAURICE

Tu vois.

AGÉSILAS

Ah ! citoyen, quelle nuit j'ai passée en ne te voyant pas revenir !

MAURICE

Allons donc, quand je suis rentré, tu ronflais comme une contre-basse.

AGÉSILAS

C'était d'inquiétude, citoyen.

MAURICE

Bah ! et de quoi étais-tu inquiet ? Voyons !

AGÉSILAS

Tu ne sais donc pas que ces gueux de girondins ont voulu enlever la reine ?

MAURICE

Quand cela ?

AGÉSILAS

Cette nuit, citoyen.

MAURICE

Crois-moi, mon pauvre Agésilas, les girondins avaient trop à faire, cette nuit, pour s'occuper d'autres qu'eux-mêmes.

AGÉSILAS

Citoyen, ce que je te dis est l'exacte vérité. Je le tiens du citoyen portier ; une patrouille de ci-devant qui s'était procuré le mot d'ordre s'est introduite au Temple sous le costume de chasseurs de la garde nationale, et devait enlever tous les prisonniers. Heureusement que celui qui représentait le caporal, en parlant à l'officier, l'a appelé monsieur, de sorte qu'il s'est vendu lui-même, l'aristocrate !

MAURICE

Diable ! et a-t-on arrêté les conspirateurs ?

AGÉSILAS

Non ; la patrouille a gagné la rue, et s'est dispersée.

MAURICE

Tu n'as pas d'autre chose à me dire ?

AGÉSILAS

Mais il me semble que ce que je te dis là ne manque pas d'intérêt, citoyen !

MAURICE

Il n'est venu personne pour moi ?

AGÉSILAS

Si fait, il est venu un commissionnaire.

MAURICE

Que voulait-il ?

AGÉSILAS

Il apportait une lettre.

MAURICE

Quelle lettre ?

AGÉSILAS

Dame, une lettre.

MAURICE

Eh bien, cette lettre, où est-elle ?

AGÉSILAS

Dans ma poche.

MAURICE

Donne-la donc.

AGÉSILAS

J'y consens !

MAURICE

Imbécile !

AGÉSILAS, bas

Je crois que le citoyen Maurice m'a manqué de respect.

MAURICE

Qu'est-ce que cette lettre ?... Une devise sur le cachet : *Nothing*... Rien... Voyons si l'intérieur est moins mystérieux que l'extérieur ! (Il lit.) « Merci !... Reconnaissance éternelle en échange d'un éternel oubli... » C'est d'elle !... Agésilas !

AGÉSILAS
Citoyen ?

MAURICE
Tu dis que c'est un commissionnaire qui a apporté cette lettre ?

AGÉSILAS
Oui.

MAURICE
Est-ce toi qui l'as reçue ?

AGÉSILAS
Non, c'est le citoyen portier.

MAURICE
Appelle-le !

AGÉSILAS
Je ne sais s'il consentira à monter.

MAURICE
Tu le prieras de ma part, va ! (Agésilas sort. Relisant la lettre.)
« Reconnaissance éternelle en échange d'un éternel oubli. »

AGÉSILAS, du palier
Citoyen Aristide !... citoyen Aristide !...

ARISTIDE, d'en bas
Hé !

AGÉSILAS
C'est le citoyen Maurice qui te prie de monter.

ARISTIDE
Dis-lui que j'y vais, mais qu'il faut que ce soit pour lui.

MAURICE
C'est un parti pris de ne jamais me revoir, et cependant, cette bague est un souvenir... Pourquoi voudrait-elle que je me souvinsse inutilement ?

Scène II
Maurice, Agésilas, Aristide.

AGÉSILAS, entrant
Voici le citoyen Aristide !

ARISTIDE, entrant

Citoyen, j'ai consenti...

MAURICE

Merci de ta complaisance... Est-ce un commissionnaire qui t'a remis une lettre ?

ARISTIDE

C'est-à-dire que je crois, citoyen, que c'est un faux commissionnaire.

MAURICE

Ah ! vraiment ! et à quoi as-tu reconnu cela ?

ARISTIDE

Il n'a pas demandé le prix de sa course.

MAURICE

S'il était payé ?

ARISTIDE

Oui ; mais, comme ça n'était pas porté sur la lettre, il l'aurait demandé deux fois.

MAURICE

C'est juste. Te rappelles-tu le visage de cet homme ?

ARISTIDE

Parfaitement.

MAURICE

Écoute bien ceci, citoyen Aristide : si cet homme revenait...

ARISTIDE

Si cet homme revenait ?

MAURICE

Tu le suivrais, ou tu le ferais suivre.

ARISTIDE

Oh ! oh !

MAURICE

Voilà un assignat de dix livres pour ta peine ; il y en a un autre de vingt s'il demeure du côté de la vieille rue Saint-Jacques.

ARISTIDE

Il n'y a plus de saints.

MAURICE

C'est juste ; il y a un autre assignat de vingt livres si notre homme demeure du côté de la vieille rue Jacques... et un autre de cinquante si tu me dis la maison où il demeure.

ARISTIDE

Oui ; mais c'est qu'il me faut quitter ma porte.

Scène III

Les mêmes, Lorin.

LORIN

Avec cela que ça te gêne, de quitter ta porte ! On entre chez toi comme au temple de l'immortalité.

MAURICE, cachant la lettre

Ah ! c'est toi, Lorin !

ARISTIDE

Ainsi donc, citoyen Maurice, tu dis ?...

MAURICE

Je ne dis rien. Tu monteras plus tard !... Allez !

(Agésilas et Aristide sortent.)

Scène IV

Maurice, Lorin, s'asseyant sur le canapé ; puis Agésilas.

LORIN

Eh bien ?

MAURICE

Eh bien, quoi ?

LORIN

Notre Eucharis ?

MAURICE

Quelle Eucharis ?

LORIN

La jeune femme.

MAURICE

Quelle jeune femme ?

LORIN

Eh ! celle de la rue Saint-Jacques, celle de la patrouille !...
l'inconnue pour laquelle nous avons, toi et moi, risqué notre tête
hier au soir.

MAURICE

Ah ! oui, l'inconnue.

LORIN

Eh bien, qui était-ce ?

MAURICE

Je n'en sais rien.

LORIN

Comment, tu n'en sais rien ?

MAURICE

Non.

LORIN

Était-elle jolie, au moins ?

MAURICE

Peuh !

LORIN

Une pauvre femme oubliée dans quelque rendez-vous ?

MAURICE

Peut-être.

LORIN

Où demeure-t-elle ?

MAURICE

Je n'en sais rien.

LORIN

Allons donc, tu n'en sais rien ? Impossible !

MAURICE

Pourquoi cela ?

LORIN

Parce que tu l'as reconduite.

MAURICE

Oui ; mais elle m'a échappé.

LORIN

T'échapper, à toi ? Allons donc !

Est-ce que la colombe échappe
Au vautour, ce tyran des airs ?

MAURICE

Mais tu ne t'habitueras donc jamais à parler comme tout le monde ?... Tu m'agaces horriblement avec ton atroce poésie.

LORIN

Comment, à parler comme tout le monde ?... Mais je parle mieux que tout le monde... Je parle comme le citoyen Demoustier, en prose et en vers ; quant à ma poésie, mon cher, je sais une Émilie qui ne la trouve pas mauvaise... Mais revenons à la tienne.

MAURICE

Est-ce que j'ai une Émilie, moi ?

LORIN

Allons ! allons !... la colombe se sera faite tigresse, de sorte que... tu es vexé... mais amoureux.

MAURICE

Moi, amoureux ?

LORIN

Oui, toi, amoureux !

N'en fais pas un plus long mystère,
Les coups...

MAURICE, prenant une clef forée

Lorin, je te déclare que tu ne diras plus un seul vers que je ne le siffle !

LORIN

Alors, parlons politique ; je suis venu pour cela, d'abord.

MAURICE

D'abord ?

LORIN

Oui, d'abord... Oh ! tu ne seras pas quitte de moi, ce matin, à si bon marché. Sais-tu la nouvelle ?

MAURICE

Les girondins sont proscrits ?

LORIN

Bah ! c'est déjà vieux !

MAURICE

Dame, c'est d'hier, à quatre heures de l'après-midi.

LORIN

Ma nouvelle, à moi, est d'hier, à dix heures du soir.

MAURICE

Ah ! oui, la reine a voulu s'évader.

LORIN

Bah ! ce n'est rien que cela.

MAURICE

Qu'y a-t-il donc de plus ?

LORIN

Le fameux Maison-Rouge, le défenseur, le chevalier de la reine, est à Paris.

MAURICE

En vérité ?

LORIN

Lui-même, en personne.

MAURICE

Mais quand y est-il entré ?

LORIN

Cette nuit.

MAURICE

Comment cela ?

LORIN

Travesti en chasseur de la garde nationale. Une femme, qu'on croit être une aristocrate déguisée en femme du peuple, lui a porté des habits à la barrière ; puis, un instant après, ils sont rentrés, bras dessus, bras dessous ; le factionnaire a eu des soupçons. Il avait vu passer cette femme avec un paquet, il la voyait repasser avec un militaire... C'était louche !... Il donne l'éveil, on court après eux ; au moment où on va mettre la main dessus, ils dispa-

raissent dans un hôtel du faubourg Honoré, dont la porte s'est ouverte comme par enchantement ; l'hôtel avait une seconde sortie sur les Champs-Élysées... bonsoir ! Le chevalier de Maison-Rouge et sa complice se sont évanouis !... On démolira l'hôtel, on guillotinerà le propriétaire, mais ça n'empêchera point le chevalier de renouveler la tentative qui a déjà échoué il y a quatre mois pour la première fois, et hier pour la seconde.

MAURICE

Et il n'est point arrêté ?...

LORIN

Ah bien, oui ! arrête Protée ! Mon cher, tu sais le mal qu'Aristée a eu à en venir à bout !...

Pastor Aristeus fugiens...

MAURICE, portant la clef à ses lèvres

Prends garde, Lorin !

LORIN

Prends garde toi-même ! cette fois, ce n'est point moi que tu siffleras, c'est Virgile.

MAURICE

C'est juste, et, tant que tu ne le traduiras point, je n'ai rien à dire.

LORIN

Avoue que c'est un fier homme.

MAURICE

Virgile ?

LORIN

Non ; le chevalier de Maison-Rouge !...

MAURICE

Le fait est que, pour entreprendre de pareilles choses, il faut un grand courage.

LORIN

Ou un grand amour.

MAURICE

Crois-tu à cet amour du chevalier ?

LORIN

Je n'y crois pas... Seulement, je répète, comme tout le monde, ce que tout le monde dit. D'ailleurs, je n'affirme pas qu'elle aime les gens, moi ! je dis que les gens l'aiment. Tout le monde voit le soleil... et, si bons yeux qu'il ait, le soleil ne voit pas tout le monde.

MAURICE, pensif

Et tu dis que le chevalier de Maison-Rouge... ?

LORIN

Je dis qu'on le traque un peu dans ce moment-ci, et que, s'il échappe aux limiers de la République, ce sera un fin gaillard.

MAURICE

Et que fait la Commune dans tout cela ?

LORIN

La Commune a rendu, ce matin, un arrêté par lequel chaque maison, comme un registre ouvert, laissera voir sur sa façade le nom de ses habitants et de ses habitantes ; c'est la réalisation de ce rêve des anciens : « Que n'existe-t-il une fenêtre au cœur de l'homme, afin que tout le monde puisse voir ce qui s'y passe !... »

MAURICE

Ah ! l'excellente idée !

LORIN

De mettre une fenêtre au cœur de l'homme ?

MAURICE

Non, mais de mettre une liste à la porte des maisons.

LORIN

N'est-ce pas ?... J'ai pensé, pour mon compte, que cette mesure nous donnerait une fournée de cinq cents aristocrates. À propos, nous avons reçu ce matin une députation de la garde nationale, section du Temple ; elle est venue, conduite par nos adversaires de cette nuit, avec des guirlandes de fleurs et des couronnes d'immortelles.

MAURICE

En vérité ?...

LORIN

Oui, mon cher ! ils étaient trente ; ils étaient bien gentils ; Rocher n'y était pas. Ils s'étaient fait raser, et avaient des bouquets à la boutonnière. « Citoyens du club des *Thermopyles*, a dit l'orateur, en vrais patriotes que nous sommes, nous désirons que l'union des Français ne soit pas troublée par un malentendu, et nous venons fraterniser avec vous. »

MAURICE

Alors ?

LORIN

Alors, nous avons fraternisé. On a fait un autel de la patrie avec la table du secrétaire et deux carafes dans lesquelles on a mis des bouquets... Comme tu étais le héros de la fête, on t'a appelé trois fois pour te couronner, et, comme tu n'as pas répondu, attendu que tu n'y étais pas, et qu'il faut toujours qu'on couronne quelque chose, on a couronné le buste de Washington.

(On entend le tambour.)

MAURICE

Qu'est-ce que cela ?

LORIN

C'est la proclamation de l'arrêté de la Commune qui ordonne de mettre les noms sur les portes.

MAURICE

C'est bien.

LORIN

Où vas-tu ?

MAURICE

M'habiller, d'abord.

LORIN

Et puis après ?

MAURICE

Après, je vais à la section.

LORIN

Moi, je vais me jeter sur ton canapé et dormir. J'ai veillé à peu près toute la nuit, grâce à ton enragée patrouille ! Si l'on se bat

beaucoup, tu viendras me chercher ; si l'on ne se bat qu'un peu, tu me laisseras dormir.

MAURICE

Dormir ! Alors, pourquoi t'es-tu fait si beau ?

LORIN

Parce que je comptais te présenter... devine quoi ?

MAURICE

Et comment veux-tu que je devine ?

LORIN

Une future déesse... pour laquelle je veux te demander ta voix et celle de tous les bons patriotes du club des *Frères et Amis*.

MAURICE

Tu veux me demander ma voix et celle de nos amis en faveur d'une déesse ?... Et quelle est cette déesse ?

LORIN

La déesse Raison !

MAURICE

Encore une nouvelle folie... Mon Dieu !

LORIN

Chut ! supprimé !... Nous l'avons remplacé par l'Être suprême.

MAURICE

Oui, je sais cela.

LORIN

Eh bien, il paraît qu'on s'est aperçu d'une chose : c'est que l'Être suprême était un modéré.

MAURICE

Lorin, pas de plaisanteries sur les choses saintes ! je n'aime pas cela, tu le sais.

LORIN

Moi non plus ; mais il paraît que l'Être suprême a réellement des torts, et que, depuis qu'il est là-haut, tout va de travers. Bref, nos législateurs ont décrété sa déchéance. Si bien... hausse les épaules tant que tu voudras !... si bien que nous allons un peu adorer la déesse Raison.

MAURICE

Et tu te fourres dans toutes ces mascarades ?

LORIN

Ah ! mon ami, si tu connaissais la future déesse Raison comme je la connais, je te déclare que tu serais un de ses plus chauds partisans. Ce matin, je voulais te présenter à elle... ou plutôt la présenter à toi... et je l'attendais ; je ne sais pas pourquoi elle tarde.

MAURICE

Ma foi, tant mieux ! car ta déesse Raison m'aurait trouvé fort maussade.

LORIN

Raison de plus ! c'est une excellente fille, et elle t'aurait égayé... Mais tu la connais, d'ailleurs !... L'austère déesse que les Parisiens vont couronner de chêne et promener sur un char de papier doré, c'est Artémise.

MAURICE

Artémise ! Qu'est-ce que c'est que cela ?...

LORIN

Une petite brune, avec des dents blanches, des yeux comme des escarboucles... dont j'ai fait connaissance, l'année dernière, au bal de l'Opéra... À telle enseigne, que tu vins souper avec nous.

MAURICE

Ah ! oui, je me rappelle.

LORIN

C'est elle qui a le plus de chances, je l'ai présentée au concours... Tous les thermopyles m'ont promis leur voix ; promets-moi la tienne et celle de tes amis !... Dans trois jours, élection générale ! aujourd'hui, repas préparatoire !... Il y a des intrigues, des cabales... Mais j'ai mis dans ma tête qu'Artémise serait déesse, et elle le sera, ou le diable... Ah ! oui, nous avons encore le diable, ou le diable m'emporte ! Allons, viens, nous lui ferons mettre sa tunique.

MAURICE

Excuse-moi, mon cher, j'ai toujours eu une grande répugnance...

LORIN

Pour habiller les déesses ? Peste ! tu es difficile !... Ah ! je vois ce que c'est !

MAURICE

Et que vois-tu ?

LORIN

Je vois que tu attends ta déesse Raison, à toi.

MAURICE

Corbleu ! que les amis spirituels sont gênants !... Va-t'en, Lorin... ou je te charge d'imprécations, toi et ta déesse !

LORIN, baissant le dos

Charge, mon ami, charge !

AGÉSILAS

Citoyen !

LORIN

Ah ! citoyen Agésilas, tu entres dans un mauvais moment, ton maître allait être superbe !

MAURICE

Que veux-tu ?

AGÉSILAS

Moi ? Je ne veux rien ; c'est la citoyenne Artémise qui dit que le citoyen Lorin lui a donné rendez-vous ici.

LORIN

C'est vrai ; mais le citoyen Maurice se refuse absolument à recevoir Sa Divinité.

MAURICE

Que diable dis-tu donc là ? (S'élançant vers la porte.) Citoyenne, entre donc, je te prie.

Scène V
Les mêmes, Artémise.

ARTÉMISE

Salut et fraternité ! (À Lorin.) D'abord, présente-moi au citoyen Maurice.

LORIN

Citoyen Maurice, j'ai l'honneur de te présenter la citoyenne Artémise.

MAURICE

Citoyenne...

LORIN

Comme tu viens tard, déesse !

ARTÉMISE

Tard ?...

LORIN

Sans doute, il est près de midi.

ARTÉMISE

Ah ! je viens tard ?... Eh bien, attends ! tu vas voir ce que j'ai fait ; d'abord, c'est aujourd'hui quintidi, jour de séance à mon club ; j'y étais à neuf heures ; à dix, j'en suis sortie.

LORIN

Et depuis dix heures, déesse... ?

ARTÉMISE

Depuis dix heures, je me suis occupée de ma future divinité ; j'ai visité mes électeurs ; j'ai fait imprimer mes trois derniers discours ; j'ai mis la citoyenne couturière en demeure... car elle me brode une robe bleu de ciel, parsemée d'étoiles d'or... et c'est très-long à broder, les étoiles !

LORIN

Tout cela est très-bien ; mais ne pouvais-tu te dispenser du club ?

ARTÉMISE

C'eût été beau, qu'une future déesse ne dît pas son opinion

sur les événements présents !

LORIN

Et tu l'as dite ?

ARTÉMISE

J'ai fait un discours superbe !

LORIN

Improvisé ?

ARTÉMISE

D'un bout à l'autre ! Ce que j'ai dit, je n'en sais rien. Mais les journalistes l'ont écrit, et vous le lirez demain dans *l'Ami du peuple*.

LORIN

C'est un trésor que cette femme-là !... Je suis sûr d'une chose.

ARTÉMISE

Laquelle ?

LORIN

C'est qu'au milieu de tout cela, elle a trouvé moyen d'avoir des nouvelles du Temple.

ARTÉMISE

Et positives, encore. Je sors de chez mon amie la citoyenne Tison, rue des Nonaindières, n° 24, la fille du concierge du Temple, cette jolie blanchisseuse qui a inventé le plissage à la nation.

MAURICE

Eh bien ?

ARTÉMISE

Elle m'a tout raconté. Elle sait cela de première main, elle... Oh ! l'alarme a été chaude !

LORIN

Et était-ce, en effet, le chevalier de Maison-Rouge ?

ARTÉMISE

En personne, à ce qu'il paraît. Tout cela est retombé, comme de juste, sur la prisonnière. On lui a enlevé son enfant. On l'a remis aux mains d'un honnête artisan qui doit lui apprendre un état... attendu que tous les Français sont libres, et, par conséquent, doivent travailler. Maintenant, c'est très-loin, la rue des

Nonaindières, et il fait très-chaud, de sorte que je meurs de soif !

MAURICE

Soyez tranquille, déesse, on va vous désaltérer... Agésilas !

AGÉSILAS

Citoyen ?...

LORIN

Du nectar... pour la citoyenne déesse !

AGÉSILAS

De quel cru la citoyenne déesse le préfère-t-elle ?

ARTÉMISE

De Madère.

AGÉSILAS

Sec ou doux ?

ARTÉMISE

Sec !... Il a une bonne petite figure, le citoyen Agésilas.

LORIN

Et quelle est ton opinion personnelle sur l'attentat du Temple ?...

ARTÉMISE

Mon opinion est que ce qui a échoué aujourd'hui réussira demain ! Que voulez-vous ! au lieu de mettre les femmes en réquisition, on a la fureur de confier le sort de la patrie à des hommes !... Tant pis pour la patrie !

MAURICE

Ah ! n'humiliez pas trop les pauvres mortels, déesse.

ARTÉMISE

Vous m'appellez toujours déesse...

LORIN

Eh bien ?

ARTÉMISE

Je ne le suis pas encore.

MAURICE

Mais vous le serez.

ARTÉMISE

Je n'en sais rien, ma foi !... il y a concurrence. Le marché au

beurre et aux œufs présente une candidate ; le poisson d'eau en présente une autre et prétend avoir cinq cents voix ; le marché aux fleurs a corrompu trois sections et porte la citoyenne Tubéreuse. Il n'y a pas jusqu'à la femme de mon imprimeur, de celui qui édite mes discours, qui ne se fasse appuyer par tout l'Opéra, sous prétexte qu'elle est coryphée !... Et, pour comble de malheur, voilà le citoyen Maurice, dont on m'avait promis la voix, qui menace de m'abandonner.

MAURICE

Citoyenne Artémise, on t'a induite en erreur sur mes intentions ; mais...

ARTÉMISE

Vous voulez connaître mes titres ? Rien de plus juste. D'abord, je suis parfumeuse.

LORIN

Titre incontestable !

La déesse exhalant l'odeur de l'ambroisie...

MAURICE, sa clef à la bouche

Lorin !

LORIN

C'est juste ! voilà pour le physique.

MAURICE

Maintenant, au moral ?

ARTÉMISE

Au moral ? C'est justement par le moral que je brille ! En 1787... vous voyez que j'ai devancé la prise de la Bastille...

LORIN

En 1787 ?...

ARTÉMISE

J'étais au couvent de Sainte-Claude... J'avais quinze ans et je m'ennuyais beaucoup !... Je conquis ma liberté en escaladant un mur comme le citoyen Latude.

LORIN

Personne ne tenait l'échelle ?

ARTÉMISE

Si je commettais la sottise de vous répondre, citoyen Lorin, je ne serais pas digne d'être élue déesse Raison.

LORIN

C'est vrai.

MAURICE

En effet, voilà des titres on ne peut plus recommandables.

ARTÉMISE

Enfin, il y a une dernière considération.

MAURICE

Laquelle ?...

ARTÉMISE

Le costume de déesse est léger et ne convient pas à tout le monde.

AGÉSILAS, entrant avec un plateau

Oh ! non !

LORIN

Qu'est-ce que c'est, Agésilas ?

AGÉSILAS

Citoyen, je disais : « Oh ! non ! »

ARTÉMISE

Eh bien, le costume de déesse... chacun se connaît, citoyens... je crois qu'il ne m'ira point mal et que la patrie sera contente.

MAURICE

Voilà, citoyenne, qui achève de me décider ; mon suffrage vous est acquis... et trois cents voix suivent toujours la mienne.

ARTÉMISE

Alors, j'ai deux cent cinquante voix de majorité ! Citoyen électeur, merci ; je suis déesse !

MAURICE

À la santé de Votre Divinité !

LORIN

Hein ! quelle majesté !

ARTÉMISE

C'est au Champ de Mars, le jour de la cérémonie, qu'il faudra

me voir !... Je vous ferai placer dans les coulisses.

LORIN

Je demande une place d'orchestre.

Scène VI

Les mêmes, Aristide.

ARISTIDE, bas, à Maurice

Citoyen Maurice !

MAURICE, bas

Quoi ?

ARISTIDE

On l'a vu !

MAURICE

Qui ?...

ARISTIDE

Le citoyen commissionnaire.

MAURICE

Où est-il ?

ARISTIDE

Mon apprenti le suit...

MAURICE

Agésilas, mon bonnet !

AGÉSILAS

Voilà, citoyen.

MAURICE

Ma constitution !

AGÉSILAS

Voilà !

LORIN

Mais où cours-tu si vite ?

MAURICE

Ne t'inquiète pas, citoyenne : je te laisse en bonne compagnie... Lorin, la maison est à toi. Si tu veux dîner ici, tu as Agésilas. Adieu ! adieu ! (À Aristide.) De quel côté allait-il ?

ARISTIDE

Du côté du pont Neuf.

MAURICE

C'est cela !

Scène VII

Lorin, Artémise, Agésilas.

ARTÉMISE

Il a quelque chose, ton ami.

LORIN, se touchant le front

Là !

ARTÉMISE, se touchant le cœur

Non, là ! je m'y connais.

LORIN

Quoi ! Raison, vous vous connaissez en folies ?

ARTÉMISE

C'est ce qui fait ma force... Mais, citoyen Lorin, tu sais que j'avais soif tout à l'heure ?

LORIN

Oui. Eh bien ?

ARTÉMISE

Eh bien, il n'y a rien qui creuse comme la soif ; j'ai faim maintenant.

LORIN

J'aime votre activité, déesse... Agésilas, mets la table ! Le vin est bon, et tu me dois une revanche.

ARTÉMISE

Non pas, non pas, je rentre à la maison. J'ai un pâté de Lesage que je ne veux point laisser détériorer... et, puisque tu trouves le vin bon...

LORIN

Excellent !

ARTÉMISE

J'emporte le flacon.

LORIN

Prévoyante déesse, va !

(Ils sortent.)

AGÉSILAS

C'est la raison même !

TROISIÈME TABLEAU

*Le jardin de Dixmer. – À droite, une serre ;
à gauche, un pavillon ; mur au fond.*

Scène première

Dixmer, assis ; un clerc de notaire, debout, et lisant un acte.

LE CLERC

« Et a signé avec son collègue, ce 1^{er} messidor au II de la République française une et indivisible. »

DIXMER

Et, moyennant la signature de ce contrat, moyennant la somme de vingt-deux mille livres que je vais vous remettre, je puis disposer de la maison ce soir même ?

LE CLERC

Ce soir même, citoyen Dixmer !

DIXMER, signant

Voilà déjà une des formalités accomplie !... Maintenant, reste la plus importante.

(Il lui remet une liasse d'assignats.)

LE CLERC

Vingt-deux mille livres... C'est bien cela... Merci, citoyen.

DIXMER

Adieu !

LE CLERC

Et pour l'enregistrement ?

DIXMER

Vous m'enverrez la note.

LE CLERC

Très-bien.

(Il va pour sortir par la porte du jardin.)

DIXMER, lui indiquant une porte à gauche

Par ici, monsieur ; il y a une ruelle qui conduit au quai... C'est le chemin le plus court...

(Le clerc sort.)

UN HOMME, à Dixmer

Monsieur, nous sommes espionnés...

DIXMER

Montez sur cette échelle, et surveillez !...

(L'homme va regarder par-dessus le mur.)

Scène II

Dixmer, le chevalier.

LE CHEVALIER, entrant

L'achat de cette maison près du Temple, est-ce fini ?

DIXMER

Signé !

LE CHEVALIER

Bravo ! Et nous entrons en possession... ?

DIXMER

Ce soir même... Avez-vous vu, chevalier, cet homme qui vantait ses caves, comme s'il s'était douté de ce que nous en voulions faire ?

LE CHEVALIER

Il y a des hasards singuliers !... Ces caves, en effet, nous épargnent au moins trois jours de besogne, puisqu'elles s'étendent jusque sous les murailles du Temple... Et, maintenant que la reine est prévenue de se tenir sur ses gardes, il ne s'agit plus que de lui apprendre que, dans quatre jours, tout sera prêt pour son évvasion. Mais comment l'instruire ?... Encore si nous avons quelques amis parmi les municipaux qui seront de service d'ici là... Savez-vous quelle est la section qui fournira le poste jeudi prochain ?

DIXMER

La section Lepelletier.

LE CHEVALIER

Des jacobins furieux.

DIXMER

Oui, c'est une difficulté ; j'y songerai...

LE CHEVALIER

Mais, au nom du ciel, mon ami, ne mêlez plus votre femme à tous nos complots ! Songez à quels dangers vous avez exposé Geneviève, lorsque vous l'avez envoyée, seule, la nuit, à la barrière du Roule, pour m'apporter ce déguisement à la faveur duquel j'ai pu rentrer dans Paris ?

DIXMER

Et pourquoi les femmes ne feraient-elles pas aussi le sacrifice de leur vie, si leur vie est nécessaire au salut de la reine ? Héloïse Tison, une pauvre ouvrière, Héloïse Tison, la fille du concierge de la prison du Temple, ne se sacrifie-t-elle pas à notre cause ? Pourquoi Geneviève ne ferait-elle pas ce que fait Héloïse ? La citoyenne Roland n'a-t-elle pas partagé l'exil de son mari, et ne partagera-t-elle point sa mort, si les girondins sont pris ?

LE CHEVALIER

Oui ; mais la citoyenne Roland...

DIXMER

Achevez...

LE CHEVALIER

Non... rien !...

DIXMER

La citoyenne Roland aime son mari, alliez-vous dire, tandis que Geneviève ne m'aime pas.

LE CHEVALIER

Dixmer, je n'ai point dit cela, mon ami.

DIXMER

Eh bien, je le dis, moi ! Oh ! je le sais bien... Geneviève a fait, en m'épousant pour obéir à son père, ce qu'on appelle un mariage de raison ; mais ce n'est pas un motif, parce que son cœur est sans amour, pour qu'il soit aussi sans courage.

LE CHEVALIER

Dixmer, je vous le répète, Geneviève ne peut, ne doit pas être compromise.

DIXMER

Je ne demande pas à Geneviève son cœur, qu'elle me refuserait ; je lui demande ce qu'elle me doit, la soumission ; j'ai à m'acquitter d'une dette de reconnaissance, chevalier... Vous m'avez, un jour, sauvé la fortune, l'honneur !...

LE CHEVALIER

Ne parlons jamais de cela...

DIXMER

Parlons-en, monsieur, au contraire ; j'étais plus qu'à moitié dans l'abîme, vous m'avez sauvé en sacrifiant toute votre fortune, en compromettant votre nom, votre nom qui était sans tache... Eh bien, j'ai juré que Dixmer... que tout ce qui porterait le nom de Dixmer, n'existant que par vous, vous appartiendrait sans partage ; que vos périls seraient mes douleurs, vos caprices mes passions... Or, chevalier, ce bonheur m'est enfin arrivé, que vous ayez eu besoin de mon aide... Me voici... Je suis à vous... Tout ce qui porte mon nom fera comme moi-même ; il le faut ; je le veux. D'ailleurs, ma femme n'est-elle pas une sœur pour vous ? Croyez-vous qu'on ait besoin de la forcer à vous servir ?... Si vous le pensiez, chevalier, vous nous feriez à tous une mortelle injure !... Vous nieriez chez moi la reconnaissance, chez elle l'amitié !

LE CHEVALIER

Merci de ces paroles dévouées, Dixmer ; je ferai en sorte que Geneviève ne souffre jamais à cause de moi ; quant à vous, je puis accepter vos services, votre dévouement... Hélas ! je le dois... je n'ai pas d'autre moyen pour atteindre au but que je me propose ! Je suis proscrit, Dixmer ; errant, forcé de me cacher, je ne puis rien entreprendre par moi-même ; vous, vous êtes libre, connu, entouré de la confiance publique... Agissez... Vous êtes le bras. Ce que la République demande à tout conspirateur qui a

perdu, c'est la tête... Si nous perdons, je payerai.

DIXMER

Chevalier, secondez-moi seulement... c'est tout ce que je réclame de vous. Maintenant, voici les clefs de la maison... Allez, visitez les caves, et indiquez sur la muraille l'endroit où nous devons commencer la fouille qui doit aboutir à la cantine du Temple... (Remontant vers le fond.) Maintenant, cet homme... ?

Scène III

Les mêmes, quelques hommes, au service de Dixmer.

UN HOMME

C'est décidément à nous qu'il en veut !... Voilà trois fois qu'il sort de la ruelle et trois fois qu'il y rentre !

DIXMER

Où est-il ?

L'HOMME, le conduisant au mur
du fond, et remontant l'échelle

Là !...

DIXMER

Que fait-il ?

L'HOMME

Il hésite... Ah ! le voilà qui revient !

DIXMER

Il faut prendre un parti. Que trois de vous aillent lui couper la retraite du côté de la rue ; que trois autres se glissent par ici, dans la petite maison. De cette façon, il sera cerné... Mieux vaut le prendre vivant que mort... Vivant, nous saurons au moins à qui il en veut... Allez !

(Six des hommes sortent.)

L'HOMME

Ah !

DIXMER

Quoi ?

L'HOMME

Il s'approche de la petite maison.

DIXMER

Écoutons. (On entend le bruit d'une lutte ; un corps pesant tombe ; deux ou trois menaces étouffées se perdent et s'éteignent dans le silence qui leur succède.) C'est fini !

LE CHEVALIER

Vous n'avez point ordonné qu'on le tuât, j'espère ?

DIXMER

Non, j'ai ordonné qu'on le prit ; mais, s'il résiste... ma foi !...

LE CHEVALIER

On l'apporte !...

Scène IV

Les mêmes, quatre hommes, apportant Maurice, garrotté, bâillonné, les yeux bandés ; deux autres hommes reviennent par-dessus le mur.

DIXMER

Qui es-tu ?

MAURICE, débarrassé du bâillon

Je suis un homme qu'on assassine !

DIXMER

Ajoute que tu es un homme mort si tu parles haut, si tu appelles ou si tu cries !

MAURICE

Si j'avais dû crier, je n'eusse point attendu jusqu'à présent.

DIXMER

Es-tu prêt à répondre à mes questions ?

MAURICE

Questionne d'abord ; je verrai après si je dois répondre.

DIXMER

Qui t'envoie ici ?

MAURICE

Personne !

DIXMER

Tu y viens donc pour ton propre compte ?

MAURICE

Oui.

DIXMER

Tu mens.

MAURICE, après un mouvement pour se dégager

Je ne mens jamais !

DIXMER

En tout cas, que tu viennes de ton propre mouvement, ou que tu sois envoyé, tu es un espion...

MAURICE

Et vous, vous êtes des lâches !...

TOUS

Des lâches, nous ?

MAURICE

Oui, vous êtes sept ou huit contre un homme garrotté, et vous insultez cet homme... Lâches ! lâches ! lâches !...

TOUS, avec un mouvement de menace

Oh !...

LE CHEVALIER, les arrêtant d'un signe

Il n'y a pas d'insulte là, monsieur !... Dans le temps où nous vivons, on peut être espion sans être un malhonnête homme !... Seulement, on risque sa vie !...

MAURICE

Soyez le bienvenu, vous qui avez prononcé cette parole !... J'y répondrai loyalement...

LE CHEVALIER

Répondez alors ; qu'êtes-vous venu faire dans ce quartier ?

MAURICE

Y chercher une femme.

DIXMER

Tu mens !...

MAURICE

Voilà deux fois que la même voix m'insulte, et que, ne pouvant pas tirer satisfaction de cette insulte, je me contente de répondre que je ne mens jamais !...

DIXMER

Et, pour la seconde fois aussi, la même voix te dit : Avoue ton projet, ou tu mourras !

MAURICE

Alors, tue-moi tout de suite... puisque je n'ai pas autre chose à dire que ce que j'ai dit.

LE CHEVALIER

Voyons, qui es-tu ?

MAURICE

Je suis un patriote, un jacobin, un homme, enfin, dont le plus beau jour sera celui où il mourra pour la liberté. (Silence.) Eh bien, frappez, maintenant ; vous savez qui je suis !...

LE CHEVALIER

Emmenez le prisonnier là !...

(Il indique une serre. On emporte Maurice ; on le met dans une espèce de serre grillée, sur le devant de la scène, les mains liées derrière le dos, et les yeux bandés ; puis on l'enferme.)

MAURICE

Je suis perdu... Ils vont me mettre un pierre au cou, et me jeter dans quelque trou de la Bièvre !...

DIXMER, plaçant une sentinelle
armée d'une carabine

Tiens-toi là !

LE CHEVALIER

Délibérons, messieurs.

MAURICE, dans la serre

Si je pouvais détacher mes mains, seulement !

DIXMER

Messieurs, prenez-y garde... Comme l'a dit tout à l'heure le chevalier, il y a aujourd'hui des espions dans toutes les classes. Ce jeune homme est envoyé pour surprendre nos secrets... En lui faisant grâce, nous courons risque qu'il nous dénonce !...

MAURICE, qui cherche

Oh ! une bêche !

LE CHEVALIER

Mais en lui faisant donner sa parole d'honneur... ?

DIXMER

Sa parole ?... Il la donnera, puis il la trahira !... Est-ce qu'on peut se fier à une parole ?

LE CHEVALIER

Nous connaît-il donc, pour nous dénoncer ?... et sait-il ce que nous faisons ?...

DIXMER

Non, il ne nous connaît pas ; non, il ne sait pas ce que nous faisons ; mais il sait l'adresse... il reviendra, et, cette fois, bien accompagné...

MAURICE, qui, en dressant la bêche,
est parvenu à couper ses liens

Ah !...

LE CHEVALIER

Vous êtes donc pour la mort, messieurs ?...

DIXMER

Oui ! cent fois, oui !... Je ne vous comprends pas avec votre magnanimité, mon cher ! Si le comité de salut public vous tenait, il ne ferait pas tant de façons !

MAURICE, arrachant son bandeau

Ah ! une fenêtre grillée... Une sentinelle la garde ; les autres sont là-bas ; je pourrai entendre ce qu'ils disent.

(Il s'approche de la porte.)

LE CHEVALIER

Ainsi donc, vous persistez dans votre décision ?...

DIXMER

Vous n'allez pas vous y opposer, je l'espère ?

LE CHEVALIER

Messieurs, je n'ai que ma voix ; elle est pour la liberté de cet homme ; vous en avez six, elles sont toutes six pour sa mort.

TOUS

Pour la mort !

LE CHEVALIER

Va donc, pour la mort !

MAURICE

Pour la mort !... En tout cas, avant qu'on m'assassine, j'en tuerai plus d'un.

(Il saisit la bêche.)

LE CHEVALIER

Et Geneviève ?...

DIXMER

Elle doit être dans ce pavillon !

LE CHEVALIER

Voyez-y.

UN HOMME, au chevalier

Si vous m'en croyez, puisque vous avez décidé sa mort, on le tuera tout bonnement d'un coup de carabine à travers les barreaux...

UN AUTRE

Pas d'explosion !... Une explosion pourrait nous trahir.

LE CHEVALIER, à Dixmer

Eh bien ?

DIXMER

Elle ne se doute de rien ; elle n'a rien entendu... Elle lit.

UN HOMME

Et vous, Dixmer, êtes-vous pour le coup de carabine ?

DIXMER

Non, non ; autant que possible, pas d'armes à feu !... Le poignard !...

L'HOMME

Soit, le poignard ; allons !...

UN AUTRE

Allons !...

(Ils montent les degrés et mettent la clef dans la serrure.)

MAURICE

Il n'y a que ce moyen !...

(Il s'élançe par la porte ouverte, tombe sur

l'homme en faction, et lui arrache sa carabine.)

LE FACTIONNAIRE

À l'aide ! au secours !... Il se sauve !

DIXMER

Mille démons !... Je vous le disais bien...

(Il poursuit Maurice.)

MAURICE

Le premier qui approche est mort !...

(Il essaye d'ouvrir la porte du fond et ne le peut pas ; il essaye de monter par-dessus le mur, et retombe ; enfin, il s'élançe par une porte de derrière dans le pavillon en face.)

GENEVIÈVE, accourant au bruit

Qu'y a-t-il, mon Dieu ? Dites !... dites !... (La porte de la chambre s'ouvre violemment.) Monsieur, qui êtes-vous ? que voulez-vous ?...

MAURICE, entrant

Madame !...

DIXMER

Range-toi, Geneviève... Range-toi, que je le tue !

MAURICE

Geneviève !

GENEVIÈVE

Maurice !

DIXMER

Geneviève, ne m'entendez-vous pas ?

MAURICE

Geneviève, parmi ces assassins !

GENEVIÈVE, à Maurice

Silence ! (À Dixmer, en s'approchant sur le seuil de la porte du pavillon.) Oh ! vous ne le tuerez pas...

DIXMER

C'est un espion !

GENEVIÈVE

Lui, un espion ? lui, Maurice ?...

LE CHEVALIER

Vous le connaissez ?

DIXMER

Vous le connaissez, madame ! vous l'avez nommé !... Ah !...
(Il le couche en joue de nouveau.)

LE CHEVALIER, l'arrêtant

Dixmer !

DIXMER

N'entendez-vous pas qu'elle le connaît, qu'il venait pour elle,
que c'était un rendez-vous ?

GENEVIÈVE

Monsieur, celui que vous voulez assassiner m'a sauvé la
vie !...

DIXMER

La vie !... Et quand cela ?...

GENEVIÈVE

Hier, au soir, quand je revenais seule du faubourg du Roule...
J'étais arrêtée ; j'allais être conduite en prison, interrogée...
J'étais perdue... et je vous perdais... M. Maurice s'est trouvé là
par hasard, et a pris ma défense !... Il m'a rendue à la liberté, à la
vie !... Hier, quand vous m'avez vue revenir, quand vous m'avez
demandé pourquoi j'étais si pâle, si tremblante... eh bien, je
venais d'échapper à ce danger ; et cela, je vous le répète, grâce à
celui que vous voulez tuer !...

DIXMER

Et pourquoi n'est-ce qu'aujourd'hui que vous me faites cet
aveu, madame ?...

GENEVIÈVE

Eh ! monsieur, vous le savez bien : parce que les choses les
plus innocentes peuvent être interprétées à mal.

LE CHEVALIER

Dixmer, vous êtes si violent, si jaloux !...

DIXMER

Oui, c'est vrai, chevalier, vous avez raison...

MAURICE

Ah ! je comprends, maintenant...

GENEVIÈVE, bas, à Maurice

Cachez cette bague : tout le monde la connaît ici !

DIXMER

Pardon, citoyen ; mais je ne pouvais deviner en toi le protecteur inconnu de ma femme, puisque j'ignorais même qu'elle eût eu besoin de protecteur.

MAURICE

Mariée !... Ah ! voilà donc pourquoi elle n'a point voulu être accompagnée par moi...

DIXMER

Si j'eusse été informé de cette circonstance, qu'on a cru devoir me cacher, tu le vois bien, nous n'aurions point un seul instant suspecté ton honneur, ni soupçonné tes intentions...

MAURICE

Mais enfin, citoyen, on ne tue pas tous ceux dont on ignore le nom, et tu voulais me tuer... Quel était le motif d'une pareille détermination ?

DIXMER

Écoute... ce n'est pas envers toi que je puis garder des secrets, citoyen, et je me confie à ta loyauté.

MAURICE

Du moment qu'il y a un secret...

DIXMER

Tu dois tout savoir.

(Le chevalier s'est approché de Dixmer.)

LE CHEVALIER

Qu'allez-vous lui dire ?

DIXMER

Soyez tranquille, notre fable habituelle... Mais, vous-même, chevalier...

LE CHEVALIER

Je vais changer de costume, et je reviens.

(Il sort.)

MAURICE, à Dixmer

Citoyen, je te le répète, il est inutile...

DIXMER

Non pas, et tu ne dois conserver aucun doute sur les hommes dont le hasard t'a rapproché... Écoute donc... Je suis maître tanneur, et chef de cette tannerie... La plupart des acides que j'emploie pour la préparation de mes peaux sont des marchandises prohibées. Or, les contrebandiers avaient avis d'une déclaration faite au conseil général. En te voyant rôder autour de la maison, avec ce costume et cet air décidé, nous avons eu peur, et, je ne te le cache pas, ta mort était résolue...

GENEVIÈVE

Mon Dieu !...

MAURICE

Oh ! tu ne m'apprends rien de nouveau ; j'ai entendu votre délibération, et j'ai vu la carabine !...

DIXMER

Citoyen, je t'ai demandé pardon... Comprends donc ceci : grâce aux désordres du temps, nous sommes en train, M. Morand, mon associé, et moi, de faire une immense fortune ; nous avons la fourniture des sacs militaires ; tous les jours, nous en faisons confectionner quinze cents ou deux mille... La municipalité, qui a fort à faire, ne trouve pas le temps de vérifier nos comptes ; de sorte... dame, il faut bien l'avouer... de sorte que nous pêchons un peu en eau trouble !

MAURICE

Maintenant, je comprends tes craintes ; mais tu es rassuré, n'est-ce pas, et tu sais que je n'irai pas te dénoncer ?

DIXMER

Rassuré au point que je ne te demande guère même plus ta parole. (Il lui tend la main.) Maintenant, confiance pour confiance... À ton tour, que venais-tu faire ici ? Voyons !

MAURICE

Tu le sais...

DIXMER

Tu suivais une femme ?...

GENEVIÈVE

Il a dit... ?

MAURICE

Oui, une femme qui, l'autre soir, m'a dit demeurer vieille rue Saint-Jacques...

DIXMER

Mais tu sais son nom, sa position sociale ?

MAURICE

Je ne sais rien, sinon qu'elle était petite, blonde, qu'elle avait l'air fort éveillé... quelque chose comme une grisette, enfin ; aussi, pour me rapprocher d'elle, avais-je pris cet habit populaire... Tu vois !

DIXMER

Allons, voilà qui explique tout, et, quand tu m'auras dit ton nom...

MAURICE

Je me nomme Maurice Linday !

DIXMER

Maurice Linday, secrétaire de la section Lepelletier ?...

MAURICE

Moi-même, et, de plus, lieutenant dans la garde civique et officier municipal !...

DIXMER, aux autres

C'est Dieu qui nous l'envoie !

LES AUTRES

Citoyen, tu nous pardonnes, n'est-ce pas ?

MAURICE, riant

Sans doute, citoyens... Du moment que c'est par erreur !

DIXMER, bas, à sa femme

Il faut que je vous parle, madame.

GENEVIÈVE

Quand cela ?

DIXMER

Tout de suite !

MAURICE

Maintenant, citoyen, il est temps que je me retire ; fais-moi remettre dans mon chemin seulement, et...

DIXMER

Quoi déjà ?...

MAURICE, saluant Geneviève

Ma présence a causé chez toi assez de dérangement, citoyen, pour que je ne la prolonge pas plus longtemps qu'il n'est absolument nécessaire.

DIXMER, avec feinte bonhomie

Ah ! par ma foi ! non, il ne sera pas dit qu'ayant fait, quoique d'une façon singulière, une aussi précieuse connaissance que la vôtre, je vous laisserai partir ainsi.

MAURICE

Cependant, citoyen, je crois qu'il serait indiscret de ma part... et tu permettras... ainsi que la citoyenne...

(Il s'incline.)

GENEVIÈVE

Mon Dieu ! qu'avez-vous ? Du sang (elle montre la poitrine de Maurice), là !...

DIXMER

Du sang ?...

MAURICE, à Dixmer

Oh ! rien, ou presque rien... Un de tes contrebandiers qui a eu la main moins légère que sans doute il ne voulait lui-même !...

DIXMER

Blessé !... Citoyen Maurice, tu ne sortiras point d'ici que je ne sois rassuré sur la gravité de ta blessure... Tu comprends... blessé... blessé chez moi ! un homme à qui je dois la vie de ma femme !... Armand, Armand, vous qui êtes un peu chirurgien !...

MAURICE

Mais non.

DIXMER

Joignez-vous donc à moi, madame, je vous prie... Vous aurez plus d'influence que moi sur votre sauveur.

GENEVIÈVE

Moi, monsieur ?

DIXMER

Sans doute ! (Bas.) Je vous dis qu'il faut qu'il reste... Ne comprenez-vous pas que cet homme peut nous être utile ?...

GENEVIÈVE

Citoyen, je me joins à mon mari pour vous prier de ne pas nous quitter ainsi ; notre inquiétude serait trop grande !

MAURICE

Comment ! citoyenne, tu as la bonté de t'inquiéter... ?

DIXMER

Pardieu ! c'est bien le moins qu'elle te doit...

UN HOMME

Allons, viens, citoyen Linday ; comme on te le disait tout à l'heure, je suis un peu chirurgien !...

MAURICE

Puisque vous le voulez absolument...

DIXMER

Dans ma chambre, citoyen Armand, dans ma chambre !...

MAURICE

J'obéis ; mais, en vérité..

DIXMER

Va, citoyen, va !...

(Ils sortent.)

Scène V

Dixmer, Geneviève.

DIXMER

Geneviève !...

GENEVIÈVE

Monsieur !...

DIXMER

Maintenant que nous sommes seuls, qu'est-ce que toute cette fable... de rencontre... de danger... de secours apporté par ce jeune homme ?...

GENEVIÈVE

Monsieur, je vous jure que ce n'est point une fable ; c'est, au contraire, la plus exacte vérité !...

DIXMER

Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de tout cela, alors ?

GENEVIÈVE

Eh ! monsieur, vous savez bien que je n'ose rien vous dire...

DIXMER

Vous lui aviez donc donné votre adresse, à ce jeune homme ?

GENEVIÈVE

Non, monsieur.

DIXMER

Dit votre nom, au moins ?

GENEVIÈVE

Mon nom, oui... mais pas le vôtre.

DIXMER

Eh ! madame, vous savez bien que, depuis cinq ans, nos deux noms n'en font qu'un.

GENEVIÈVE, avec un soupir

Oui !...

DIXMER

Pour votre malheur, alliez-vous dire... Eh ! dites, mon Dieu !...

GENEVIÈVE

Monsieur, par grâce ! ne me faites pas dire ni ce que je n'ai pas dit, ni ce que je n'ai pas voulu dire.

DIXMER

Enfin, il n'en est pas moins vrai que c'est vous qu'il venait chercher ici.

GENEVIÈVE

Il me semble cependant que ce portrait qu'il a fait de la personne qu'il a suivie...

DIXMER

Vous écoutiez donc ?...

GENEVIÈVE

Monsieur, la situation était assez grave pour cela, je pense...

DIXMER

C'est bien.

GENEVIÈVE

D'ailleurs, monsieur, le hasard que ce jeune homme a invoqué cette fois-ci ne lui pourra plus servir de prétexte, et j'espère qu'il sera assez discret pour ne plus revenir dans cette maison...

DIXMER

Au contraire, madame, il faut qu'il y revienne... N'avez-vous point entendu son nom ?

GENEVIÈVE

Maurice Linday.

DIXMER

Sa qualité ?

GENEVIÈVE

Lieutenant dans la garde civique, secrétaire de la section Lepelletier.

DIXMER

Et municipal au Temple !...

GENEVIÈVE

Eh bien ?...

DIXMER

Eh bien, vous qui connaissez tous nos projets, vous qui savez que, ce soir même, j'ai acheté, près du Temple, une maison dont les caves vont être fouillées pour nous conduire jusqu'à la reine, vous ne comprenez pas que la rencontre du citoyen Maurice Linday soit un miracle de la Providence ?

GENEVIÈVE

Un miracle ?...

DIXMER

Sans doute... N'est-ce pas un miracle qu'hier, au moment où cette patrouille vous arrêta, il se soit trouvé là un jeune homme brave, dévoué, et joignant à ces qualités assez de puissance pour vous arracher aux mains de vos persécuteurs ? Si ce n'est point un miracle, madame, quel nom donnerez-vous à cette rencontre ?

GENEVIÈVE

Monsieur, je vous jure, par ce que j'ai de plus sacré au monde, que j'ai vu hier au soir M. Maurice pour la première fois, et cette nuit pour la seconde ; je vous jure qu'avant l'heure où il fut attiré par mes cris, je ne l'avais ni aperçu ni rencontré ; je vous jure, enfin, qu'il m'était et qu'il m'est encore parfaitement inconnu !...

DIXMER

Eh bien, je ne discuterai plus sur le mot, et je reviendrai au fait... Je disais donc que c'est un grand bonheur que nous nous trouvions, grâce à vous, madame, en relation avec un homme jouissant d'une réputation de patriotisme aussi reconnue que celle de M. Maurice Linday, un homme, enfin, par lequel nous pouvons nous faire ouvrir toutes les portes qui se ferment obstinément devant nous.

GENEVIÈVE

Eh ! monsieur, faites vis-à-vis de ce jeune homme telles instances qu'il vous plaira, je ne m'y oppose point !...

DIXMER

Oh ! moi, madame, vous sentez que je n'y tenterai même pas ; je doute trop de mon influence !...

GENEVIÈVE

Et vous croyez à la mienne ?...

DIXMER

Je crois que, lorsqu'on a risqué pour une femme ce que ce jeune homme a risqué pour vous, l'échafaud hier, le poignard aujourd'hui, on est tout prêt à poursuivre cette route, surtout si cette route est ouverte par une main amie !...

GENEVIÈVE

Permettez-moi, monsieur, de vous dire que ce moyen...

DIXMER

Est tout naturel.

GENEVIÈVE

Pas pour moi, du moins.

DIXMER

Vous êtes bien opiniâtre, madame !

GENEVIÈVE

Ai-je le droit de disposer de lui à son insu ; de compromettre son avenir, sa vie peut-être ?...

DIXMER

Madame, il me semble qu'en temps de révolution, quand le sang coule par les rues, quand on défend une cause aussi sacrée que la nôtre, quand, enfin, on risque sa propre tête pour cette conviction que, si l'on réussit, on sauve tout un peuple ! madame, je le répète, il me semble qu'on ne doit pas être si scrupuleux ; d'ailleurs, je suis un maître tanneur, et non un logicien ; je n'argumente pas, je conspire !... Il faut que nous entrons au Temple !... Ce jeune homme en tient les clefs entre ses mains... Faites qu'il nous en ouvre les portes, et que nous sauvions la reine !...

GENEVIÈVE

Monsieur, demandez-moi ma vie, demandez-moi mon sang, demandez-moi mon honneur même ; mais ne me demandez pas l'honneur, le sang, la vie d'un homme que je ne connais que par le service qu'il m'a rendu !...

DIXMER

C'est votre dernier mot ?

GENEVIÈVE

C'est mon dernier mot.

DIXMER

Très-bien... (Il appelle.) Amis !... (Trois hommes approchent.) Madame Dixmer vient de me faire comprendre toute la difficulté qu'il y a à se servir d'un homme comme le citoyen Maurice Linday... Or, cet homme, d'après les opinions qu'il nous a manifestées, s'il n'est point notre ami dévoué, devient notre ennemi mortel. Notre avis était de nous en débarrasser, tout à l'heure... J'en reviens à notre avis !... Il ne faut pas que le citoyen Maurice Linday sorte de cette maison.

UN HOMME

C'est bien.

GENEVIÈVE

Que dites-vous, monsieur ?

DIXMER

Je dis, madame, que je ne puis sacrifier votre tête, celle du chevalier, la mienne, celle de tous ces braves gens, et une tête bien autrement sacrée encore, à une fausse susceptibilité. Si M. Maurice Linday parle, il nous tue ; il mourra sans avoir eu le temps de parler...

GENEVIÈVE

Monsieur, vous ne commettrez pas un pareil crime...

DIXMER

Dans dix minutes, madame, il sera mort !...

GENEVIÈVE

Monsieur, par grâce !...

DIXMER

Oh ! vous me connaissez, madame ; à quoi bon des paroles inutiles ?... (Aux hommes.) Allez, et faites comme il est dit.

GENEVIÈVE

Non, non... Tout ce que vous voudrez, monsieur, tout !...

DIXMER

Le voici !...

GENEVIÈVE

Oh !...

DIXMER, à ses hommes

Arrêtez, et ne faites rien sans mes ordres ou sans ceux du chevalier.

GENEVIÈVE

Mon Dieu, je respire !...

DIXMER, à Geneviève

C'est lui ; faites, pour commencer, qu'il reste à souper avec nous ce soir...

GENEVIÈVE

J'obéirai, monsieur...

Scène VI
Les mêmes, Maurice.

DIXMER

Eh bien, citoyen ?...

MAURICE

Eh bien, je te l'avais dit, ce n'était rien... une égratignure que je ne sens déjà plus et qui, demain, sera guérie...

DIXMER

Oui ; mais, pour cela, il faut boire à sa guérison...

MAURICE

Tu dis, citoyen ?...

DIXMER

Je dis que vous êtes mon hôte, que ceux que vous voyez autour de vous sont de bons enfants, patriotes comme vous, vos ennemis tout à l'heure, et maintenant vos amis. Or, il n'y a de véritable réconciliation que celle qui se fait à table, et, si vous le voulez bien, nous la scellerons ici, à l'endroit même où... comment appellerons-nous cela ?... où la querelle a eu lieu... Apportez la table ici ; il fait beau, et c'est un plaisir que de respirer ce bon air chargé du parfum des fleurs. N'est-ce pas, madame ?...

MAURICE, regardant Geneviève

Mais c'est qu'en vérité, je crains de vous gêner !...

GENEVIÈVE

Vous ferez plaisir à M. Dixmer en restant, monsieur...

MAURICE

Eh bien, soit, je reste. (Bas.) Merci, Geneviève !... merci !...

Scène VII
Les mêmes, le chevalier, déguisé.

DIXMER

Citoyen Maurice, je te présente le citoyen Morand, mon associé !...

MAURICE

Citoyen Morand, enchanté de faire ta connaissance.

(On apporte la table toute servie et des flambeaux.)

LE CHEVALIER

Citoyen Maurice, je me joins à mon ami Dixmer pour te prier d'oublier...

MAURICE

Au contraire, permets-moi de me souvenir...

LE CHEVALIER

De te souvenir ?... Comment cela ?...

MAURICE

Tout à l'heure, six voix me condamnaient à mort, une seule a voté pour la vie et pour la liberté ; jamais je n'oublierai le son de cette voix.

DIXMER

Allons, allons, citoyen Maurice, donne le bras à la citoyenne Dixmer... et à table !...

MAURICE, offrant son bras à Geneviève

Ô Geneviève, Geneviève ! que je suis heureux !...

LE CHEVALIER, à Dixmer

Eh bien ?...

DIXMER

Jeudi, nous entrons au Temple !...

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La cour du Temple. – À gauche, la cantine de la veuve Plumeau ; à droite, l'escalier qui monte au Temple et l'échoppe de Rocher adossée à cet escalier. Au fond, le jardin fermé par des murailles. Au-dessus de la muraille, les maisons de la rue Porte-Foin. Au lever du rideau, on relève le poste.

Scène première

Dixmer, en capitaine de la garde nationale,
à la tête de sa compagnie ; le chevalier,
en garde national ; la veuve Plumeau.

DIXMER

Présentez armes ! haut les armes ! rompez vos rangs ! (Les gardes nationaux rompent les rangs.) Bonjour, veuve Plumeau !

LA VEUVE PLUMEAU

Ah ! bonjour, citoyen Dixmer !

DIXMER

Qu'as-tu à nous donner à déjeuner ? Voyons ; cherche bien dans ta cantine.

LA VEUVE PLUMEAU

Je n'ai pas grand'chose : c'est la section *Marceau* qui sort d'ici. De vrais gourmands, et ils m'ont tout dévoré ; seulement, ils n'ont pas pu tout boire, et il me reste cinq ou six bouteilles d'un petit vin de Saumur...

DIXMER

Je le connais ! mais, avec du vin de Saumur, il faut des côtelettes, et, après les côtelettes, un morceau de fromage de Brie.

LA VEUVE PLUMEAU

On peut te procurer tout cela, citoyen.

DIXMER

À la bonne heure !

LA VEUVE PLUMEAU

Seulement, tu comprends, pour ne pas te faire attendre, je

serai obligée de prendre tout cela chez le concierge, qui me fait concurrence, de sorte que je payerai un peu plus cher.

DIXMER

C'est bien, c'est bien. Pendant ce temps, nous allons descendre à la cave, et choisir nous-même notre vin.

LA VEUVE PLUMEAU

Fais comme chez toi, capitaine, fais comme chez toi.

(Elle sort.)

Scène II

Dixmer, le chevalier, gardes nationaux.

DIXMER allume une chandelle

Descendez vous-même, chevalier ; je vais guetter...

LE CHEVALIER

Mais peut-être n'aurons-nous pas le temps, si elle ne va que chez le concierge.

DIXMER

Soyez donc tranquille ; elle nous dit cela pour nous rançonner. Nous avons dix bonnes minutes devant nous. (Le chevalier descend dans la cave, Dixmer soutient la trappe.) Eh bien ?

LE CHEVALIER

La cave s'avance dans la direction de la rue de la Corderie, ainsi que nous l'avions prévu...

DIXMER

Et vous êtes sûr que nos mineurs suivront bien la direction indiquée ?...

LE CHEVALIER

Oui.

DIXMER

Et que cette direction est exacte ?...

LE CHEVALIER

Rapportez-vous-en à moi.

DIXMER

Les entendez-vous ?

LE CHEVALIER

Oui, ils approchent, et, dans une heure, l'ouvrage sera assez avancé pour qu'un seul coup de pioche mette en communication la cave et le souterrain.

Scène III

Les mêmes, la veuve Plumeau.

Le chevalier dépose deux bouteilles sur la table.

LA VEUVE PLUMEAU

Voilà, citoyen ! c'était tout cuit, de sorte que tu n'auras pas la peine d'attendre.

DIXMER

Merci, la mère ! Eh bien, citoyen Morand, as-tu fait ton choix ?

LE CHEVALIER

Oui.

LA VEUVE PLUMEAU, regardant les bouteilles

Allons, allons, vous n'avez pas pris du pire... Seulement, vous avez eu un tort, c'est de n'en point prendre assez...

DIXMER

Dame, nous sommes deux : une bouteille chacun...

LA VEUVE PLUMEAU

Et la compagnie Dixmer, elle va donc mourir de la pépie, pendant ce temps-là ?

DIXMER

C'est juste ! monte vingt bouteilles et distribue-les en mon nom aux amis... (La veuve Plumeau descend à la cave.) Ainsi, tout va bien ?

LE CHEVALIER

À merveille ! de mon côté, du moins. Et du vôtre ?...

DIXMER

Dans vingt minutes, vous verrez paraître notre municipal, avec Geneviève.

LE CHEVALIER

Et les œillets ?...

DIXMER

Ils seront apportés par une bouquetière qui nous est dévouée.

LE CHEVALIER

Et cette boutiquière connaît le Temple ?

DIXMER

C'est Héloïse Tison, la fille du concierge même.

LE CHEVALIER

Et elle saura reconnaître Maurice ?

DIXMER

On lui a dit : « Celui qui donnera le bras à madame Dixmer. »

(Roulement de tambours.)

LE CHEVALIER

Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ?

DIXMER

Rien ; c'est le général qui nous arrive. À vos rangs, grenadiers !

(Prise d'armes, tambours.)

Scène IV

Les mêmes, le général et son état-major, à cheval ;
puis Rocher.

LE GÉNÉRAL, entrant

Bravo ! belle troupe ! belle tenue ! Quelle compagnie ?...

DIXMER

Compagnie Dixmer, mon général !

LE GÉNÉRAL

Quartier du Panthéon ! Ça ne m'étonne pas... Tu es un zélé.

DIXMER

Je ne fais que mon devoir, citoyen général.

LE GÉNÉRAL

Et tout le monde devrait prendre modèle sur toi. (Commandement ; les rangs se rompent.) Vous savez les nouvelles ?

DIXMER

Général, je vis dans ma tannerie, au milieu d'ouvriers qui ne s'occupent pas de politique ; j'obéis avec zèle aux ordres que je reçois ; mais, dans notre quartier désert, les nouvelles arrivent tard.

LE GÉNÉRAL

Eh bien, apprenez que le chevalier de Maison-Rouge est rentré dans Paris...

DIXMER

Bah !

LE CHEVALIER, s'approchant

Et quel homme est-ce que ce chevalier de Maison-Rouge ?

LE GÉNÉRAL

Un homme de trente à trente-six ans qui en paraît vingt-cinq à peine, de moyenne taille, blond, avec des yeux bleus et des dents superbes. Ah ! si j'eusse été de service au Temple le jour où il s'y est présenté...

LE CHEVALIER

Qu'aurais-tu donc fait ?

LE GÉNÉRAL

Ce n'eût pas été long ; j'aurais fait fermer toutes les portes du Temple, j'aurais été droit à la patrouille et j'eusse mis la main sur le chevalier de Maison-Rouge en lui disant : « Chevalier, je t'arrête comme traître à la nation... » (Lâchant le chevalier.) Et je ne l'eusse point lâché, je t'en réponds !

LE CHEVALIER

Le citoyen général a raison ; malheureusement, on n'a pas fait ainsi qu'il dit...

LE GÉNÉRAL, se retournant

Holà ! citoyens municipaux, pourquoi n'êtes-vous que deux, et quel est le mauvais citoyen qui manque ?

UN MUNICIPAL

Celui qui manque n'est cependant pas un tiède ; c'est le secrétaire de la section Lepelletier, le chef des braves thermopyles, le citoyen Maurice Linday.

LE GÉNÉRAL

Bien ! je reconnais comme toi le patriotisme du citoyen Maurice Linday ; ce qui n'empêche point que, si, dans dix minutes, il n'est point arrivé, on l'inscrira sur la liste des absents.

LE CHEVALIER

Avez-vous entendu ? Maurice n'est pas arrivé.

DIXMER

Il arrivera, soyez tranquille... (À la femme Tison, qui paraît sur l'escalier.) Dis donc, citoyenne Tison ?

LA FEMME TISON

Qu'y a-t-il, mon capitaine ?

DIXMER

N'est-ce pas, d'ordinaire, de midi à une heure que la prisonnière va prendre l'air sur la plate-forme ?

LA FEMME TISON

De midi à une heure, justement...

(Elle fredonne l'air de *Malbrouk*.)

DIXMER

Ah ! ah ! tu es bien gaie, aujourd'hui, citoyenne Tison.

LA FEMME TISON

C'est tout simple : ma fille vient de me faire dire qu'elle aurait demain une permission de la commission du Temple pour venir nous voir.

DIXMER

Bonne femme !

LA FEMME TISON

Pauvre chère enfant ! dire qu'on m'empêche d'embrasser ma fille ! (À Rocher, qui est sorti de son échoppe un journal à la main, et qui écoute.) Eh bien, qu'est-ce que tu veux, toi, avec ta méchante figure ?

ROCHER

J'ai à dire... j'ai à dire que ta fille fréquente des aristocrates, et qu'il lui arrivera malheur !

LA FEMME TISON

Qui est-ce qui a dit cela, qu'Héloïse fréquentait des aristo-

crates ?

ROCHER

Moi ! Avant-hier, je l'aie vue sortir d'un hôtel qui avait des colonnes...

LA FEMME TISON

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ? C'est qu'Héloïse blanchit bien et qu'elle a de belles pratiques...

ROCHER

Oui ; mais prends garde qu'en blanchissant les autres, elle ne devienne trop blanche elle-même ; le blanc est une mauvaise couleur par le temps qui court... Entends-tu, citoyenne Tison ?... entends-tu ?...

LA FEMME TISON

Qu'elle soit ce qu'elle voudra ; mais qu'il ne lui arrive pas malheur par toi ou par un autre, je ne te dis que cela, Rocher...

(Elle s'éloigne.)

Scène V

Les mêmes, Lorin.

LORIN, entrant

Bonjour, les amis ! bonjour, les citoyens ! bonjour, les gardes nationaux ! Il y en a pour tout le monde... Ah çà ! je ne vois pas Maurice. Sorti depuis ce matin !... Comment ! pas chez moi, pas chez lui, pas à son poste ?... C'est grave ! il est arrêté ou amoureux... Qui est chef de poste, s'il vous plaît ?

DIXMER

Moi, citoyen.

LORIN

Eh bien, citoyen capitaine, peux-tu me dire si le citoyen Maurice Linday, qui devait, comme municipal, être de garde près de la reine, s'est rendu à son poste ? Je désirerais lui parler.

DIXMER

C'est, en effet, son tour de garde, citoyen ; mais il n'est pas encore arrivé.

LORIN

Oh ! il arrivera, gardez-vous d'en douter... D'ailleurs, me voici pour le remplacer ; j'ai mon écharpe dans ma poche. Eh ! mais ce que j'aperçois là-bas, c'est cette brave canaille de Rocher, celui que j'ai si joliment houspillé l'autre nuit ; je suis curieux de savoir s'il me reconnaîtra.

ROCHER, à part, le regardant de travers

Oh ! oh ! voilà un de mes muscadins du faubourg Jacques ; qu'est-ce qu'il vient donc faire ici ?

LORIN, lisant l'inscription
placée sur l'échoppe de Rocher

« ROCHER, *sapeur, inspecteur, loue journaux patriotes, et veille au salut de la nation.* » Citoyen Rocher, salut et fraternité !

ROCHER

Ou la mort...

LORIN

Merci !

ROCHER

Qu'est-ce que tu veux ?

LORIN

Tu loues des journaux, citoyen Rocher... Je m'ennuie ; loue-moi un journal.

ROCHER

Je ne tiens pas les feuilles aristocrates.

LORIN

Qu'est-ce qui t'en demande ?

ROCHER

Oh ! je sais bien ce que tu aimes, va...

LORIN

Dis donc, dis donc, si tu me prends pour un aristocrate, nous allons encore nous fâcher...

ROCHER

Comment, encore ?... Est-ce que je te connais, moi ?

LORIN

Eh bien, si tu ne me connais pas, raison de plus pour être poli,

citoyen Cerbère... Tu vois comme je suis gentil avec toi...

ROCHER, à part

Capon, va ! il sent ma force à cette heure...

LORIN

Toi qui es si bon patriote, tu ne dois lire qu'un excellent journal ; loue-moi le journal que tu tiens...

ROCHER

Je lis le journal que je veux, et je n'ai pas besoin de ta monnaie... Je suis libre et incorruptible, entends-tu ?

(Il lit.)

LORIN, regardant de près

Dis donc, Rocher, qu'est-ce que ça te fait de me louer ton journal ?

ROCHER

Je te dis que je le lis...

LORIN

Eh bien, tu le lis à l'envers ; moi, je le lirai à l'endroit, ça ne te gênera pas.

ROCHER

Ah ça ! dis donc, méchant aristocrate, est-ce que tu vas venir me crosser comme l'autre nuit ?

LORIN

Tiens ! je t'ai donc crossé l'autre nuit ? J'avais cru que tu ne me connaissais pas...

ROCHER

C'est qu'ici je te ferais arrêter, mauvais ci-devant.

LORIN

Tu ferais arrêter un thermopyle, toi ?

ROCHER

Je n'ai qu'à dire ce que tu fais la nuit, méchant girondin !

LORIN

Ce que je fais la nuit, c'est tout naturel : je rosse le citoyen Rocher, dit le Sapeur, dit le...

ROCHER, furieux

Ah ! brigand ! dans l'exercice de mes fonctions...

(Il tire son sabre.)

LORIN, se retourne et lui applique un coup
de pied en le poussant dans son échoppe

Eh ! nous y sommes tous deux, dans l'exercice de nos fonctions ! Va dans ta niche, citoyen inspecteur, et, si tu veilles à ton salut autant qu'à celui de la nation, rengaine ton grand sabre, ou je te coupe les oreilles avec...

ROCHER

Oh ! massacre !

Scène VI

Les mêmes, Maurice, donnant le bras à Geneviève.

LORIN, apercevant Maurice

Ah ! enfin, voilà Maurice... Tiens, une femme... Il n'est qu'amoureux...

MAURICE, au chevalier et à Dixmer

Bonjour, Dixmer ! bonjour, citoyen Morand ! (Au général.)
Excusez-moi, général, si je suis en regard ; on m'a retenu ce matin à la section plus longtemps que de coutume.

LE GÉNÉRAL

N'est-ce pas plutôt cette belle citoyenne ?

MAURICE

Général, la femme du citoyen Dixmer.

LE GÉNÉRAL

Elle est fort jolie... (S'approchant.) Bonjour, citoyenne.

GENEVIÈVE, saluant

Bonjour, citoyen général.

LORIN, qui s'est approché de Maurice

Enfin ! te voilà, c'est bien heureux... L'amour fait, ce me semble, du tort à l'amitié ! N'importe !... présente-moi à ta compagnie.

(Maurice présente Lorin à Geneviève, à Dixmer et au chevalier.)

MAURICE

Je vous présente mon cher et brave Lorin... un ami au cœur d'or et qui n'a qu'un seul défaut, celui de toujours réciter des

vers en forme de devises ; ce qui fait tort à la poésie en général et à son ami en particulier.

LORIN

Mon cher, ce que tu dis est bien prosaïque, et ce n'est pas devant les dames que tu auras raison contre la poésie.

GENEVIÈVE

Et vous m'avez assez parlé de la bravoure et de la générosité de M. Lorin pour qu'il ait toujours raison avec moi.

LE GÉNÉRAL, à Geneviève,
qu'il n'a cessé de regarder

Que viens-tu faire ici, belle patriote ?

LE CHEVALIER

Je vais te dire, général... Il y a huit jours, en dînant avec la citoyenne et le citoyen Maurice, il m'est arrivé de dire que, dans mes nombreux voyages... citoyen général, j'ai beaucoup voyagé... que, dans mes nombreux voyages, il y avait deux choses que je n'avais jamais vues, un roi et un dieu... Alors, le citoyen Maurice nous a offert de nous faire voir la reine.

LE GÉNÉRAL

Et tu as accepté ?...

LE CHEVALIER

Avec empressement.

LE GÉNÉRAL

Tu as bien fait.

MAURICE

Ainsi, tu permets, citoyen général ?

LE GÉNÉRAL

Parfaitement : tu veux que la citoyenne et le citoyen puissent entrer au donjon pour y voir les prisonnières ? C'est chose facile ! (À Dixmer.) Capitaine, il faut placer les factionnaires ; je leur dirai qu'ils peuvent laisser passer ta femme sous la conduite du municipal Maurice.

LORIN

Veux-tu que je t'accompagne, général ? (À Maurice.) Je vais te remplacer ; toi, fais le service auprès de la beauté.

Scène VII
Les mêmes, Héloïse.

HÉLOÏSE

Qui est-ce qui veut de beaux bouquets, des bouquets d'œillets qui embaument ?... Qui est-ce qui veut des œillets ?

LE FACTIONNAIRE

On ne passe pas...

DIXMER, au chevalier

Héloïse Tison ! Courage ! tout va bien.

LE FACTIONNAIRE

On ne passe pas...

LORIN, sur l'escalier

Il y a exception pour les œillets et pour les roses ; laissez entrer.

LE FACTIONNAIRE

Tu prends cela sur toi ?

LORIN

Sur moi, parfaitement.

HÉLOÏSE, bas, à Dixmer

Ma mère n'est pas là ?

DIXMER

Non.

MAURICE

Ah ! les magnifiques œillets ! Voyez donc, Geneviève.

HÉLOÏSE

Oh ! mon beau municipal, achète un bouquet à la jolie citoyenne ! Elle est habillée de blanc ; voilà des œillets d'un rouge superbe ; elle mettra le bouquet sur son cœur, et, comme son cœur est bien près de ton habit bleu, vous aurez à vous deux les couleurs nationales.

MAURICE

Eh bien, oui, je t'en achète.

GENEVIÈVE

Maurice, quelle folie !

MAURICE, jetant un assignat
sur l'éventaire d'Héloïse

Tiens, voilà pour toi...

HÉLOÏSE

Cinq livres ! merci cinq fois, mon beau municipal ! (S'éloignant.) Qui veut des œillets qui embaument ?... qui veut des œillets ?

DIXMER, bas, à Héloïse

Sortez, voilà votre mère.

(Héloïse s'enfuit.)

LA FEMME TISON, venant du fond

Il me semble avoir entendu la voix de ma fille. Hélas ! non, ce n'est pas elle. (Se rapprochant de Maurice.) Eh bien, citoyen municipal, tu amènes donc ici de la société ?

MAURICE

Oui, ce sont des amis qui n'ont jamais vu la prisonnière.

LA FEMME TISON

Eh bien, ils seront à merveille derrière le vitrage.

LE CHEVALIER

Certainement que nous serons à merveille.

GENEVIÈVE

Seulement, nous aurons l'air de ces curieux cruels, qui viennent, de l'autre côté d'une grille, jouir des tourments d'un prisonnier.

LA FEMME TISON

Que ne les mettez-vous sur le chemin de la tour, vos amis... puisque la femme s'y promène aujourd'hui avec sa sœur et sa fille ?

GENEVIÈVE

La citoyenne a raison. Si vous pouviez, d'une façon quelconque, me placer sur le passage de la prisonnière, cela me répugnerait moins que de la regarder derrière un vitrage. Il me semble que cette manière de voir les prisonnières est humiliante à la fois pour elles et pour nous.

MAURICE

Bonne Geneviève, vous avez toutes les délicatesses... Soyez tranquille, il sera fait comme vous le désirez.

LA FEMME TISON

Trois heures sonnent. Il est temps, allons, allons ! si tu veux placer tes amis, citoyen Maurice, viens, suis-moi.

MAURICE

Venez, Morand ! nous allons la voir... Eh bien, qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER

Moi ? Rien ! je vous suis.

(Roulement de tambours ; on prend les armes ;
on ferme les portes ; on relève les postes.)

GENEVIÈVE

Que de précautions pour garder trois femmes, mon Dieu !

LE CHEVALIER

Oui ; si ceux qui tentent de les faire évader étaient à notre place, et voyaient ce que nous voyons, je crois que cela les dégoûterait du métier.

(Ils montent l'escalier.)

GENEVIÈVE

En effet, je commence à croire qu'elles ne se sauveront pas.

MAURICE

Et moi, je l'espère !

(Ils s'apprêtent à gravir l'escalier.)

Scène VIII

Les mêmes, hors Maurice, Geneviève et le chevalier.

LE GÉNÉRAL, à haute voix

Ouvrez, là-haut ! la promenade est permise.

LORIN, descendant l'escalier

C'est fait, général. (À Maurice, qui est à moitié de l'escalier.) Tu peux monter.

ROCHER, à la fenêtre

Ah ! ah ! c'est bien ! c'est bien !

(Il tire un crayon de sa poche et prend des notes.)

LORIN, le regardant

Ah ! çà ! toi qui lis à l'envers, tu sais donc écrire à l'endroit maintenant ? Parole d'honneur, il note ! c'est Rocher le Censeur.

ROCHER

Bon, bon ! on dit que tu as laissé entrer des étrangers dans le donjon, et cela sans la permission de la Commune. Prends garde, si c'est vrai !

LORIN

Brute, va !

Scène IX

Les mêmes, Artémise, puis la veuve Plumeau.

ARTÉMISE, à qui la sentinelle refuse la porte

Je vous dis que j'ai une foule de raisons pour entrer : d'abord, je suis déesse, ou peu s'en faut, et les déesses entrent partout ; ensuite, je suis un peu cousine de la veuve Plumeau, et je viens lui demander à déjeuner ; troisièmement, je suis... Qu'est-ce que je suis donc au citoyen Lorin ? Je ne sais pas trop comment vous dire cela, sentinelle. Mais, tenez, le voilà ! il va vous le dire lui-même... Citoyen Lorin ?...

LORIN

Artémise, chère amie ! (À la sentinelle.) Laisse passer Sa Divinité.

ARTÉMISE

Merci, citoyen !

LA VEUVE PLUMEAU

Tiens, c'est toi, chère enfant ?

ARTÉMISE

Moi-même, et fort essoufflée, comme vous voyez ; j'ai tant couru !

LORIN

À quel propos courûtes-vous, chère amie ?

ARTÉMISE

Imagine-toi, citoyen, qu'en remontant le quai pour venir ici, je vois une bouquetière... Ah ! mon Dieu ! c'est à peine si je puis

parler...

LORIN

Remettez-vous, déesse... Vous avez donc vu une bouquetière ?...

ARTÉMISE

Une marchande d'œillets, qui, au lieu de vendre ses bouquets, les jetait dans la Seine, par-dessus le pont. Cette manière de débiter sa marchandise m'étonne ; je la regarde attentivement, plus attentivement encore, et qui est-ce que je reconnais, déguisée en bouquetière ? Mon amie Héloïse Tison !

LORIN

Rue des Nonaindières, 24, celle qui est cause que tu arrives trop tard aux rendez-vous que tu donnes, déesse ?

ARTÉMISE

Justement ! Je me demande pourquoi Héloïse, de blanchisseuse qu'elle était, s'est faite bouquetière, et, comme je ne puis rien me répondre de satisfaisant, je me décide à le lui demander à elle-même. Je l'appelle, elle tourne la tête ; je lui fais un signe, elle me reconnaît ; je lui crie de m'attendre, elle se sauve ; je cours après elle, je vais la rejoindre, quand, au coin de la rue Sainte-Avoie, bonsoir... plus d'Héloïse ! disparue !

LORIN

Déesse, cela vous apprendra à sortir sans vos ailes. Et, maintenant, que peut-on vous offrir ?

ARTÉMISE

De la limonade, de l'orgeat... tout ce que vous voudrez ; mais quelque chose à boire.

LORIN

Vous entendez, veuve Plumeau. (À Artémise.) Pardon, voici Maurice ; je lui dis deux mots et suis tout à vous.

(Artémise entre dans la cantine.)

Scène X

Les mêmes, Maurice, Geneviève et le chevalier ;
Dixmer, arrivant d'un autre côté.

DIXMER, bas, en regardant sa femme
Elle n'a plus le bouquet.

LORIN

Eh bien, citoyenne, l'as-tu vue ?

GENEVIÈVE

Ah ! oui, grâce au citoyen Maurice ; et maintenant, je vivrais
cent ans, que je la verrais toujours.

LORIN

Et comment la trouves-tu ?

GENEVIÈVE

Bien belle !

MAURICE

Et toi, citoyen Morand ?

LE CHEVALIER

Bien pâle !

MAURICE

Dites donc, Geneviève, est-ce que ce serait de la reine, par
hasard, que Morand serait amoureux ?

GENEVIÈVE, tressaillant

Oh ! quelle folie !

DIXMER

Il commence à se faire tard, Geneviève, il est temps de rentrer.

MAURICE

Si madame veut accepter mon bras jusqu'à la porte de sortie ?

DIXMER

À bientôt, Geneviève ! Au revoir, citoyen Maurice !

(Maurice, Geneviève, Lorin et Artémise sortent.)

Scène XI

Dixmer, le chevalier, la femme Tison, Rocher,
puis Lorin, Maurice, le général, etc.

LE CHEVALIER

Bientôt quatre heures !

DIXMER

J'entre dans la cantine ; vous, veillez !

LE CHEVALIER, à la femme Tison,
qui s'assied au pied de l'escalier

Eh bien, qu'avez-vous, pauvre femme ?

LA FEMME TISON

J'ai que je suis furieuse.

LE CHEVALIER

Pourquoi ?

LA FEMME TISON

Parce que tout est injuste dans ce monde. Vous êtes bourgeois, vous venez ici pour un jour seulement, et l'on vous permet de vous y faire visiter par de jolies femmes qui donnent des bouquets, et, moi qui niche perpétuellement dans le colombier, on m'empêche de voir ma pauvre Héloïse.

LE CHEVALIER, lui donnant un assignat

Tenez, bonne Tison, prenez et ayez courage.

LA FEMME TISON

Un assignat de dix livres ! c'est gentil de ta part, citoyen... Mais j'aimerais mieux une papillote qui eût enveloppé les cheveux de mon enfant.

LE CHEVALIER, montant l'escalier

Pauvre femme ! et sa fille, là, tout à l'heure...

ROCHER, arrivant

Ah ça ! décidément, tu veux donc te faire guillotiner, citoyenne ?

LA FEMME TISON

Et pourquoi cela ?

ROCHER

Comment ! tu reçois de l'argent des gardes nationaux pour faire entrer les aristocrates chez la prisonnière.

(Pendant ce temps, Maurice est revenu ; il s'arrête pour écouter.)

LA FEMME TISON

Tais-toi, tu es fou !

ROCHER

Ce sera consigné au procès-verbal.

LA FEMME TISON

Allons donc ! ce sont des amis du citoyen Maurice, un des meilleures patriotes qui existent.

ROCHER

Des conspirateurs, te dis-je ! D'ailleurs, la Commune sera informée et elle jugera.

LA FEMME TISON

Allons, espion de police, tu vas me dénoncer ?

ROCHER

Parfaitement ; à moins que tu ne te dénonces toi-même.

LA FEMME TISON

Mais quoi dénoncer ? que veux-tu que je dénonce ?

ROCHER

Ce qui s'est passé, donc !

LA FEMME TISON

Mais puisqu'il ne s'est rien passé !

ROCHER

Où étaient les aristocrates ?

LA FEMME TISON

Là-haut, sur l'escalier.

ROCHER

Quand la prisonnière est montée ?

LA FEMME TISON

Oui.

ROCHER

Et ils se sont parlé ?

LA FEMME TISON

Ils se sont dit deux mots.

ROCHER

Deux mots, tu vois ! D'ailleurs, ça sent l'aristocrate, ici.

LA FEMME TISON

C'est-à-dire que ça sent l'œillet.

ROCHER

L'œillet ? pourquoi l'œillet ?

LA FEMME TISON

Parce que la citoyenne en avait un bouquet qui embaumait.

ROCHER

Mais non, elle n'en avait pas quand je l'ai vue sortir.

LA FEMME TISON

C'est-à-dire qu'elle n'en avait plus.

ROCHER

Et pourquoi n'en avait-elle plus ?

LA FEMME TISON

Parce qu'elle l'avait donné à la reine.

ROCHER

Tu vois bien que tu dis *la reine* ! Femme Tison, la fréquentation des aristocrates te perd. Un bouquet ! ils lui donnent des bouquets... Eh bien, sur quoi est-ce donc que j'ai marché là ?

LA FEMME TISON

Eh ! justement sur un œillet qui sera tombé du bouquet de la citoyenne au moment où elle montait.

ROCHER

Et tu dis que la prisonnière a pris le bouquet des mains de la citoyenne ?

MAURICE, paraissant

Elle ne l'a pas pris ; c'est moi qui le lui ai donné, entends-tu, Rocher ?

ROCHER

C'est bien, on voit ce qu'on voit, on sait ce qu'on sait.

MAURICE

Et moi, je sais une chose, et je vais te la dire : c'est que tu n'as

rien à faire ici, et que ton poste de mouchard est là-bas ! Ainsi, à ton poste, mouchard, ou je t'y traîne de ma main.

(Lorin et le général accourent, suivis de soldats.)

ROCHER

À moi ! au secours ! Ah ! tu menaces ! ah ! tu m'appelles mouchard ! (Il froisse l'œillet et y trouve un billet.) Qu'est-ce que cela ?

MAURICE

Quoi ?

ROCHER

Un billet... un billet dans l'œillet... Ah ! ton ami Lorin dit que je ne sais pas lire ; attends, attends !

(On se groupe autour de lui.)

LE GÉNÉRAL

Qu'y a-t-il ?

ROCHER

Il y a que j'ai trouvé un billet dans l'œillet, et que je cherche mes lunettes pour le lire.

LE GÉNÉRAL

Donne. (Il lit.) « Aujourd'hui, à quatre heures, demandez à descendre au jardin, attendu que l'ordre est donné de vous accorder cette faveur sitôt que vous la désirerez. Après avoir fait trois ou quatre tours, approchez-vous de la cantine, et demandez à la femme Plumeau la permission de vous asseoir chez elle. Là, au bout d'un instant, feignez de vous trouver plus mal et de vous évanouir ; alors, on écartera tout le monde, afin que l'on puisse vous porter secours, et vous resterez avec votre sœur et votre fille. Aussitôt, la trappe de la cave s'ouvrira ; précipitez-vous toutes les trois par cette ouverture, et vous êtes sauvées. »

(Dixmer et le chevalier écoutent chacun à l'extrémité du théâtre.)

ROCHER

Un complot ! un complot !... j'ai découvert un complot !... À moi ! à moi, les patriotes du Temple !

LE GÉNÉRAL, à Maurice, qui écarte
la foule pour arriver jusqu'à lui

De quoi s'agit-il, Maurice ?

MAURICE

Citoyen général, je suis prêt à donner toutes les explications
nécessaires ; mais, avant toute chose, je demande à être arrêté...

LE GÉNÉRAL

Arrêté, et pourquoi ?

MAURICE

Parce que c'est moi qui ai donné le bouquet à la reine.

LE GÉNÉRAL

Citoyen Maurice, tiens-toi à la disposition de la Commune.

LORIN

Maurice accusé, à propos d'un œillet ? Ah ! la bouquetière qui
jette ses fleurs par-dessus le pont ! rue des Nonaindières, 24.

(Il sort ; on entend sonner quatre heures.)

LE GÉNÉRAL

Quatre heures ! l'instant fixé pour l'enlèvement... Capitaine
Dixmer, aux armes ! Citoyen municipal, fermez les portes de la
tour ! (À un autre.) Vous, gardez cette cantine. Grenadiers, à vos
rangs ! canonniers, à vos pièces ! Capitaine, avec cinquante hom-
mes sur cet escalier.

(Mouvement des troupes ; commandements militaires ; roulements
de tambours ; les canons viennent se mettre en batterie.)

DIXMER

Eh bien, chevalier, que faut-il faire ?

LE CHEVALIER

Rien... Dieu ne l'a pas voulu.

LE GÉNÉRAL

Maintenant, Maurice, à la section.

TOUS

À la section !

CINQUIÈME TABLEAU

La section du Temple. – Une chambre prise en large dans les trois premiers plans du théâtre. Au milieu, la tribune des orateurs. À gauche, le fauteuil et le bureau du président ; des gradins garnis de spectateurs, et surtout de femmes. Une foule de sectionnaires entrant au son du tambour.

Scène première

Le président, un perruquier, Maurice, peuple.

LE PRÉSIDENT

Comment t'appelles-tu ?

LE PERRUQUIER

Caius Pousignon.

LE PRÉSIDENT

Où demeures-tu ?

LE PERRUQUIER

Rue de la Calandre, n° 7.

LE PRÉSIDENT

Que fais-tu ?

LE PERRUQUIER

Je suis perruquier.

LE PRÉSIDENT

Quel gage as-tu donné à la Révolution ?

LE PERRUQUIER

Je paye exactement mes impôts.

LE PRÉSIDENT

Tu ne fais que ton devoir... Après ?

LE PERRUQUIER

Je monte exactement ma garde chaque fois que je reçois mon billet.

LE PRÉSIDENT

Le beau mérite !... Si tu ne la montais pas, on t'enverrait en prison... Après ?

LE PERRUQUIER

Eh bien, après ?

LE PRÉSIDENT

Viens-tu souvent à la section ?

LE PERRUQUIER

J'y viendrais avec bien du plaisir, citoyen, si les affaires de mon commerce...

LE PRÉSIDENT

Qu'est-ce que c'est que cela, les affaires de ton commerce ? Les affaires de la nation avant tout ! Que demandes-tu ?

LE PERRUQUIER

Je viens solliciter la faveur d'être reçu membre de la société populaire.

LE PRÉSIDENT

Tu es ambitieux !... mais n'importe, les bons patriotes ont droit à tout... Es-tu bon patriote ?

LE PERRUQUIER

Oh ! cela, je m'en vante.

LE PRÉSIDENT

C'est ce que nous allons voir.

UN SECTIONNAIRE

Oui, c'est ce que nous allons voir... Je demande la parole.

LE PRÉSIDENT

Approche, jeune patriote.

LE SECTIONNAIRE

Citoyen président, demande-lui un peu ce qu'il a fait pour être pendu en cas de contre-révolution.

LE PRÉSIDENT

Tu as entendu la demande ?

LE PERRUQUIER

Certainement, je l'ai entendue.

LE PRÉSIDENT

Eh bien, réponds-y... Qu'as-tu fait ?... Voyons.

LE PERRUQUIER

Ce que j'ai fait ? D'abord, j'étais à la prise de la Bastille.

LE SECTIONNAIRE

Oui, il était perruquier du gouverneur, ce n'est pas étonnant

qu'il y fût.

LE PERRUQUIER

J'étais aux Tuileries le 10 août.

LE SECTIONNAIRE

Oui, comme valet de chambre d'un ci-devant marquis.

LE PRÉSIDENT

Et qu'as-tu fait aux Tuileries, au 10 août ?

LE PERRUQUIER

J'ai tué... je crois que... j'ai tué... ou blessé un satellite des tyrans.

LE SECTIONNAIRE, montant aussi à la tribune

Eh bien, je vais aider ta mémoire... Tu ne l'as ni tué ni blessé, ce satellite du tyran ; tu l'as poussé dans une allée de la rue de l'Échelle, en refermant la porte sur lui, pour qu'ensuite il pût se sauver tranquillement.

(Rumeurs dans l'assemblée.)

LE PRÉSIDENT

Est-ce vrai ?

LE PERRUQUIER

Écoutez-moi, mon cher monsieur.

(Cris, tumulte, explosion.)

UN SECTIONNAIRE

Il a dit *monsieur*, c'est un traître, un ci-devant.

(Pousignon disparaît dans la tribune.)

LE SECTIONNAIRE

Et il a continué de coiffer les aristocrates ; veux-tu dire que non ?... C'est toi qui coiffais Barnave et Gensonné.

LE PERRUQUIER

Pardon ! ils sont devenus des aristocrates depuis, à ce qu'il paraît ; mais, à l'époque où je les coiffais, ils étaient encore de bons patriotes...

CRIS

Jamais !... jamais ! C'est un girondin... À bas les girondins !
à mort les girondins !

Scène II

Les mêmes, Rocher, la femme Tison.

Envahissement du Peuple.

ROCHER

Oui ! oui ! à mort les girondins !... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Aux armes, citoyens ! la patrie est en danger...

LE PRÉSIDENT

La patrie est en danger ?... Qu'y a-t-il, citoyen Rocher ?

LE PERRUQUIER

Je crois que je ne ferais pas mal de profiter de ce que la patrie est en danger.

(Il s'esquive.)

UN MEMBRE

Eh bien, eh bien, où va-t-il ?

ROCHER

Laisse-le aller, nous le retrouverons ; il est connu : Caius Poussignon, perruquier, rue de la Calandre ; mais je vous apporte mieux que cela pour le moment.

LE PRÉSIDENT

Citoyen Rocher, tu as dit que la patrie était en danger ?

ROCHER

Oui ; mais j'étais là, et je l'ai sauvée !

CRIS

Vive Rocher ! vive Rocher !

ROCHER, modestement

Merci !

UN MEMBRE

Je vote pour qu'on décerne au brave Rocher les honneurs de la séance.

MAURICE, des tribunes

Attendez au moins que vous sachiez ce qu'il a fait.

ROCHER

Ah ! tu es là, toi ?

MAURICE

Pourquoi pas ?

ROCHER, au président

Je te dénonce le traître, citoyen. Le citoyen Maurice Linday est un traître, un aristocrate, un ci-devant.

LE PRÉSIDENT

Maurice Linday, le secrétaire de la section Lepelletier ?

MAURICE

Laisse-le donc dire, citoyen.

ROCHER

Oui, oui, un traître, ainsi que le citoyen Lorin, autre aristocrate.

LE PRÉSIDENT

Et qui les accuse ?

ROCHER

La femme Tison, ici présente. (À la femme Tison.) Monte à la tribune et accuse-les.

LA FEMME TISON

Que je monte ?...

ROCHER

Oui, accuse, accuse, si tu veux qu'on te rende ta fille.

LA FEMME TISON

Alors, j'accuse.

LE PRÉSIDENT

Et qui accuses-tu ?

LA FEMME TISON

Le citoyen Maurice Linday...

ROCHER, bas

Et le citoyen Lorin.

LA FEMME TISON

Et le citoyen Lorin. (Bas.) Me rendra-t-on ma fille ?

ROCHER

Oui, oui, accuse.

LE PRÉSIDENT

Et de quoi les accuses-tu ?

ROCHER

De complot ; ils ont tenté de faire évader la prisonnière du Temple.

MAURICE

Citoyen Rocher, laisse donc parler la citoyenne accusatrice.

ROCHER

Tu n'as pas la parole... Dis-lui qu'il n'a pas la parole, citoyen.

LE PRÉSIDENT

Femme Tison, quel est le complot que tu viens dénoncer à la section ?

LA FEMME TISON

Le complot ?

ROCHER

Oui... le complot de l'œillet, tu sais bien.

LA FEMME TISON

Le complot de l'œillet... c'est cela...

LE PRÉSIDENT

Eh bien, achève...

MAURICE

Citoyen président, tu vois que la pauvre femme est à moitié folle, et que, quoique soufflée par cet excellent patriote Rocher, elle pourrait bien manquer de mémoire... Si tu veux, je vais te le dire, le complot, moi...

ROCHER

Citoyen, impose donc silence au traître... Tu n'as pas la parole, girondin !

LES SECTIONNAIRES

Si !... si !... Non !... non !... Qu'il parle !... qu'il parle !...

(Tumulte effroyable.)

LE PRÉSIDENT, se couvrant

Silence !... (Il agite la sonnette. – Profitant du silence.) La parole est au citoyen Maurice Linday, pour raconter le complot...

TOUS

Bravo ! bravo ! bravo !

MAURICE

Eh bien, on a trouvé tout un plan d'évasion dans un œillet...

LE PRÉSIDENT

Alors, il y a complot ?...

MAURICE

Certainement.

ROCHER

Il avoue... Tu vois qu'il avoue, citoyen.

LE PRÉSIDENT

Et par qui l'œillet avait-il été apporté ?

MAURICE

Par une femme qui a été instrument, mais qui, à coup sûr, n'est pas complice.

ROCHER

Elle a donné un œillet à la prisonnière... un œillet dans lequel il y avait une lettre. (À la femme Tison.) Accuse donc, toi, puisque tu es venue pour accuser.

LE PRÉSIDENT

Et qui avait conduit cette femme au Temple ?

MAURICE

Moi, citoyen.

ROCHER

Lui ! vous voyez !

MAURICE

Oui, moi.

LE PRÉSIDENT

Comment l'appelles-tu ?

MAURICE

C'est la citoyenne Dixmer. Son mari est capitaine dans la garde civique et connu pour son patriotisme dans tout le quartier Victor.

ROCHER

Oui, fameux patriote ! sa femme demande à voir la prisonnière.

MAURICE

Non, c'est moi qui, en dînant chez elle, lui ai proposé de la conduire au Temple, où elle n'était jamais entrée...

LE PRÉSIDENT

Mais, alors, la citoyenne Dixmer s'est munie de fleurs, et le bouquet a été fait d'avance ?

MAURICE

Pas du tout ; car c'est encore moi-même qui ai acheté ces fleurs à une bouquetière qui est venue nous les offrir dans la cour du Temple.

LE PRÉSIDENT

Mais, depuis le moment où le bouquet a été acheté jusqu'à celui où la citoyenne Dixmer s'est trouvée en face de la prisonnière, on a pu glisser un billet dans les fleurs.

MAURICE

Impossible, citoyen ; je n'ai pas quitté un seul instant la citoyenne Dixmer, et, pour glisser un billet dans chacune des fleurs, – car remarquez que chaque œillet, à ce que dit Rocher, devait contenir un billet pareil, – il eût fallu au moins une demi-journée.

LE PRÉSIDENT

Alors, à ton avis, citoyen, il n'y a donc pas de complot ?

MAURICE

Si fait... et je suis même le premier à l'affirmer et à le croire... Seulement, ce complot ne vient ni de moi ni de mes amis : aussi ne devons-nous pas en rester là, citoyen président, et faut-il chercher la bouquetière...

ROCHER

Ah ! oui, la bouquetière ! la bouquetière ! Elle ne se retrouvera pas ! Je vous en préviens d'avance, c'est un complot formé par une société de ci-devant qui se rejettent la balle les uns aux autres, comme des lâches qu'ils sont. Vous avez bien vu, d'ailleurs, que le citoyen Lorin avait décampé quand on s'est présenté chez lui... Eh bien, il ne se retrouvera pas plus que la bouquetière !

Scène II
Les mêmes, Lorin.

LORIN

Tu en as menti, Rocher ! Il se retrouvera, car le voici ! Place à moi, place !

(Il va s'asseoir près de Maurice.
Maurice sourit et lui tend la main.)

LES TRIBUNES

Bravo ! bravo !

LORIN

Eh bien, qu'ont-ils donc à applaudir, là-haut ?

ROCHER

Citoyens, je demande que la citoyenne Tison soit entendue ; je demande qu'elle parle ; je demande qu'elle accuse !

LORIN

La femme Tison !... Oh ! citoyens, avant que cette femme accuse, avant qu'elle ait dit un mot devant vous, je demande que la jeune bouquetière, qui vient d'être arrêtée, et qu'on va amener ici, soit entendue !

ROCHER

Non, non ! c'est encore quelque faux témoin ! quelque partisan des aristocrates !... D'ailleurs, la citoyenne Tison brûle du désir d'éclairer la justice.

LES SECTIONNAIRES

Oui, oui, la déposition de la citoyenne Tison ! oui, qu'elle dépose !

LE PRÉSIDENT

Un instant !... Citoyen municipal, n'as-tu rien à dire, d'abord ?

MAURICE

Non, citoyen ; sinon qu'avant d'appeler lâche et traître un homme comme moi, Rocher aurait dû attendre d'être mieux instruit.

ROCHER

Tu dis ? tu dis ?...

LORIN

Que tu seras cruellement puni, tout à l'heure, quand tu vas voir ce qui va arriver.

ROCHER

Et que va-t-il donc arriver ?

LORIN

Citoyen, je demande encore une fois que la jeune fille qui vient d'être arrêtée soit entendue, avant qu'on fasse parler cette pauvre femme.

ROCHER

Tu ne veux pas qu'elle parle, parce qu'elle sait la vérité !...

LORIN

La malheureuse ! elle ne sait pas qui elle accuse, on lui a soufflé sa déposition.

ROCHER

Entends-tu, citoyenne, entends-tu ?... On dit là-bas que tu es un faux témoin !

LA FEMME TISON

Moi, un faux témoin ? Attends ! attends !...

LORIN

Oh ! citoyen, par pitié... Non-seulement ordonne à cette malheureuse de se taire, mais éloigne-la d'ici !

ROCHER

Ah ! tu as peur ?... Eh bien, moi, je requiers la déposition de la citoyenne Tison !...

LES SECTIONNAIRES

Oui, oui, la déposition !

(Rumeurs au dehors.)

LE PRÉSIDENT

Informez-vous quel est ce bruit.

UN GENDARME

C'est une jeune femme qu'on amène.

LORIN, à Maurice

C'est elle ?

MAURICE

Oui... Oh ! la malheureuse ! elle est perdue !

LES SECTIONNAIRES

La bouquetière ! la bouquetière ! c'est la bouquetière !...

ROCHER

Je demande, avant toute chose, la déposition de la femme Tison. Tu lui as ordonné de déposer : eh bien, il faut qu'elle dépose !

(Bruit et cris des tribunes.)

LE PRÉSIDENT

Femme Tison, tu as la parole !...

LA FEMME TISON

Citoyen, ce sont tous des aristocrates... Ils sont venus, comme ça, une société tout entière, pour voir la prisonnière... tandis qu'à moi, on me défend de voir ma fille... Et puis il est entré une bouquetière qui n'avait pas le droit d'entrer, puisque la consigne était donnée à la porte de ne laisser entrer personne. C'est le citoyen Lorin et le citoyen Maurice qui lui ont permis d'entrer... Elle avait des bouquets ; dans ces bouquets, il y avait des billets... Ce sont tous des aristocrates... excepté pourtant le citoyen Morand, qui est un bon enfant ; car il m'a donné un assignant de dix livres. Aussi, lui, je ne l'accuse pas ; mais j'accuse le citoyen Lorin, j'accuse le citoyen Maurice, j'accuse la bouquetière... Ce sont des traîtres à la nation !... J'accuse ! j'accuse !...

ROCHER

Bien ! bien !... Ils y sauteront tous !

LA FEMME TISON, à Rocher

Et on me rendra mon Héloïse ?

ROCHER

Oui, sois tranquille !

LA FEMME TISON

Bon !

LE PRÉSIDENT

Maintenant, la bouquetière !

VOIX DES TRIBUNES

La bouquetière ! la bouquetière !

LE CHEVALIER, dans la foule

Oh ! c'est affreux !...

Scène IV

Les mêmes, Héloïse.

HÉLOÏSE, relevant son voile

Me voici, citoyen président !

LA FEMME TISON

Héloïse ! ma fille !... Toi, ici ?...

HÉLOÏSE

Oui, ma mère.

TOUS

Sa fille ! sa fille !

LA FEMME TISON

Et pourquoi es-tu ici... entre deux gendarmes ?

HÉLOÏSE

Parce que je suis accusée, ma mère.

LA FEMME TISON

Toi ! accusée !... et par qui ?

HÉLOÏSE

Par vous... Je suis la bouquetière.

VOIX DES TRIBUNES

Sa fille !... Oh ! la malheureuse !... la malheureuse !...

LA FEMME TISON, tombant à genoux

Mon Dieu !

LE PRÉSIDENT

Comment t'appelles-tu ?

HÉLOÏSE

Héloïse Tison, citoyen.

LE PRÉSIDENT

Quel âge as-tu ?

HÉLOÏSE

Dix-neuf ans.

LE PRÉSIDENT

Où demeures-tu ?

HÉLOÏSE

Rue des Nonaindières, 24.

LE PRÉSIDENT

Est-ce toi qui as vendu au citoyen municipal Linday, que voici sur ce banc, un bouquet d'œillets ce matin ?

HÉLOÏSE

Oui, citoyen, c'est moi.

LA FEMME TISON

Que dit-elle ?

LE PRÉSIDENT

Pourquoi offrais-tu ces œillets au citoyen Maurice ?

HÉLOÏSE

Parce que je savais qu'il les offrirait à la citoyenne Dixmer, et que je savais que la citoyenne Dixmer devait voir la reine.

LE PRÉSIDENT

La citoyenne Dixmer savait-elle que ces fleurs contiennent des billets ?

HÉLOÏSE

Elle ne savait rien.

LE PRÉSIDENT

Et la prisonnière ?

HÉLOÏSE

Rien non plus.

LE PRÉSIDENT

Mais, alors, comment présumais-tu que le bouquet lui tomberait entre les mains ?

HÉLOÏSE

Hélas ! pauvre femme !... il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas vu de fleurs, que je présumais bien qu'en voyant celles-là, elle en demanderait une !

LE PRÉSIDENT

Et les choses se sont passées comme tu l'avais prévu ?

HÉLOÏSE

Oui.

LE PRÉSIDENT

Et quels sont tes complices ?

HÉLOÏSE

Je n'en ai pas.

LE PRÉSIDENT

Comment ! tu as fait le complot à toi toute seule ?

HÉLOÏSE

Si c'est un complot, je l'ai fait à moi toute seule, oui !

LE PRÉSIDENT

Mais le citoyen Maurice savait-il que ces fleurs contiennent des billets ?

HÉLOÏSE

Le citoyen Maurice est municipal, le citoyen Maurice pouvait voir la reine en tête-à-tête, à toute heure du jour et de la nuit ; s'il eût eu quelque chose à dire à la reine, il n'avait pas besoin d'écrire, puisqu'il pouvait parler...

LE PRÉSIDENT

Et tu ne connaissais pas le citoyen Maurice ?

HÉLOÏSE

Je le connaissais pour l'avoir vu venir au Temple, du temps où j'y étais avec ma pauvre mère ; mais je ne le connaissais pas autrement que de vue.

LE PRÉSIDENT

Et le citoyen Lorin ?

HÉLOÏSE

Je ne le connais pas du tout, lui ; et, ce matin, je l'ai vu pour la première fois.

LORIN, à Rocher

Vois-tu, misérable !... vois-tu ce que tu as fait !... Ah ! citoyens, ne voyez-vous pas que cette enfant a été poussée, égarée ?

LE PRÉSIDENT, à Héloïse

Mais qui a pu te séduire et t'attirer ainsi au parti de la pri-

sonnière ?

HÉLOÏSE

Personne... Elle était douce et bonne, on la faisait souffrir, je me suis dit : « Avant d'être reine, elle est femme, et il me semble que, si je puis sauver cette dame, je ferai une bonne action. »

LE PRÉSIDENT

Tu n'as rien à dire autre chose pour ta défense ?

HÉLOÏSE

Non.

LE PRÉSIDENT

Tu sais à quoi tu t'exposes ?

HÉLOÏSE

Oui.

LE PRÉSIDENT

Tu espères peut-être en ta jeunesse et en ta beauté ?

HÉLOÏSE

Je n'espère qu'en Dieu.

LE CHEVALIER

Noble fille !

LORIN

J'espère aussi, moi !... car je suis sûr que le tribunal révolutionnaire découvrira la vérité.

LE PRÉSIDENT

Citoyen Maurice Linday !... citoyen Hyacinthe Lorin !... vous êtes libres, la Commune reconnaît votre innocence, et rend justice à votre civisme !... (Applaudissements.) Gendarmes, conduisez la citoyenne Héloïse à la prison de la section !

LA FEMME TISON

Ma fille ! ma fille !

(Elle tombe évanouie.)

HÉLOÏSE

Adieu, ma mère !... Je vous pardonne !...

MAURICE

Oh ! c'est affreux ! J'aimerais presque autant mourir que d'être absous à ce prix !

LORIN

Il ne peut y avoir un juge capable de condamner cette enfant !
Viens, viens !

Scène V

La femme Tison, évanouie sur les marches de la tribune ;
le chevalier, Dixmer.

Le chevalier s'approche de la femme Tison,
tandis que Dixmer garde la porte.

LA FEMME TISON, revenant à elle

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE CHEVALIER

Eh bien, tu es contente, malheureuse ? Tu as tué ton enfant !

LA FEMME TISON

Tué mon enfant ? tué mon enfant ?... Non ! non ! il n'est pas
possible !

LE CHEVALIER

Cela est ainsi, cependant, car ta fille est arrêtée !

LA FEMME TISON

Oui, oui, arrêtée !... Je me le rappelle ! Et on l'a conduite... ?

LE CHEVALIER

À la Conciergerie.

LA FEMME TISON

Range-toi !... Et laisse-moi passer !

LE CHEVALIER

Où vas-tu ?

LA FEMME TISON

À la Conciergerie.

LE CHEVALIER

Qu'y vas-tu faire ?

LA FEMME TISON

La voir encore.

LE CHEVALIER

On ne te laissera pas entrer...

LA FEMME TISON

On me laissera bien coucher sur la porte ! vivre là ! dormir là !... J'y resterai jusqu'à ce qu'elle sorte... et je la verrai, au moins, encore une fois !

LE CHEVALIER

Et si quelqu'un te promettait de te rendre ta fille ?

LA FEMME TISON

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER

Je te demande... en supposant qu'un homme te propose de te rendre ta fille... si tu ferais ce que cet homme te dirait de faire ?

LA FEMME TISON

Tout pour ma fille ! tout pour mon Héloïse ! tout ! tout ! tout !

LE CHEVALIER

Écoute : c'est Dieu qui te punit.

LA FEMME TISON

Et de quoi ?

LE CHEVALIER

Des tortures que tu as infligées à une pauvre mère comme toi.

LA FEMME TISON

De qui veux-tu parler ? que veux-tu dire ?

LE CHEVALIER

Je veux dire que, par tes révélations et tes brutalités, tu as souvent conduit la prisonnière à deux doigts du désespoir, où tu marches toi-même en ce moment... Eh bien, Dieu te punit, en envoyant à la mort cette fille que tu aimes tant.

LA FEMME TISON

Vous avez dit qu'il y avait un homme qui pouvait la sauver ? Où est cet homme ? que veut cet homme ?... Voyons, que veut-il ? que demande-t-il ?

LE CHEVALIER

Cet homme veut que tu cesses de persécuter la reine, que tu lui demandes pardon des outrages que tu lui as faits, et que, si tu t'aperçois que cette femme, qui, elle aussi, a une fille qui souffre, qui pleure, qui se désespère, par une circonstance impossible, par

quelque miracle du ciel, est sur le point de se sauver, au lieu de t'opposer à sa fuite, tu y aides de tout ton pouvoir.

LA FEMME TISON

Écoute, citoyen... C'est toi qui es cet homme !

LE CHEVALIER

Eh bien ?

LA FEMME TISON

C'est toi qui promets de sauver mon enfant ? Me le promets-tu ? t'y engages-tu ? me jures-tu ?

LE CHEVALIER

Tout ce qu'un homme peut faire pour sauver une femme, je le ferai pour sauver ta fille !

LA FEMME TISON

Il ne peut pas la sauver ! il ne peut pas la sauver !... Il mentait lorsqu'il promettait de la sauver !

LE CHEVALIER

Fais ce que tu pourras pour la reine, et je ferai ce que je pourrai pour ta fille !

LA FEMME TISON

Eh ! que m'importe la reine, à moi ?... C'est une mère qui a une fille, voilà tout !... Mais, si l'on coupe la tête à quelqu'un, ce ne serait point à sa fille, ce sera à elle !... Qu'on me mène à l'échafaud, à condition qu'il ne tombera pas un cheveu de la tête de ma fille... et j'irai à l'échafaud en chantant !... Mourir ! mourir ! la belle affaire, pardieu !... Ah ! ah ! ah !...

(Elle commence des éclats de rire
qu'elle termine par des sanglots.)

DIXMER

Venez, venez, chevalier ! Il n'y a rien à faire avec cette femme.

LA FEMME TISON, l'arrêtant

Ah ! tu ne t'éloigneras point comme cela !... On ne vient pas dire à une mère : « Fais ce que je veux, et je sauverai ton enfant », pour lui dire après : « Peut-être !... » Voyons, la sauveras-tu ?

LE CHEVALIER

Oui.

LA FEMME TISON

Quand cela ?

LE CHEVALIER

Le jour où on la conduira de la Conciergerie à l'échafaud.

LA FEMME TISON

Et pourquoi attendre ?... Pourquoi pas ce soir ? pourquoi pas cette nuit ? pourquoi pas à l'instant même ?

LE CHEVALIER

Parce que je ne le puis pas.

LA FEMME TISON

Oh ! tu vois bien !... tu vois bien que tu ne peux pas !... Mais, moi, je peux !

LE CHEVALIER

Que peux-tu ?

LA FEMME TISON

Je peux persécuter la prisonnière, comme tu l'appelles ! Je peux surveiller la reine, comme tu dis, aristocrate que tu es ! Je peux entrer à toute heure, jour et nuit, dans sa prison !... E je ferai tout cela !... Quant à ce qu'elle se sauve, ah ! nous verrons, nous verrons bien, puisqu'on ne veut pas sauver ma fille, si elle se sauvera, elle !... La prisonnière a été reine, je le sais bien ! et Héloïse Tison n'est qu'une pauvre fille, je le sais bien encore !... Mais, sur la guillotine, nous sommes tous égaux ! Tête pour tête, veux-tu ?

LE CHEVALIER

Eh bien, soit ! sauve la reine, je sauve ta fille.

LA FEMME TISON

Jure !

LE CHEVALIER

Je le jure !

LA FEMME TISON

Sur quoi ?

LA FEMME TISON

Dis toi-même.

LA FEMME TISON

As-tu une fille ?

LE CHEVALIER

Non.

LA FEMME TISON

Eh bien, sur quoi veux-tu jurer, alors ?

LE CHEVALIER

Je le jure sur Dieu !

LA FEMME TISON

Bah ! tu sais bien qu'ils ont dit qu'il n'y avait plus de Dieu.

LE CHEVALIER

Je le jure par la tombe de mon père !

LA FEMME TISON

Ne jure point par une tombe, cela lui porterait malheur !...
 Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quand je pense que, dans trois jours,
 moi aussi, je jurerai peut-être par la tombe de ma fille !... Ah ! ma
 fille ! ma pauvre Héloïse !

(Elle s'agenouille, à demi évanouie.)

DIXMER

Il n'y a rien à faire avec cette femme. Elle est folle.

LE CHEVALIER

Non, elle est mère.

DIXMER

Venez, venez, venez.

(Ils s'éloignent.)

LA FEMME TISON, revenant à elle

Où allez-vous ?... Allez-vous sauver mon Héloïse ? Attendez-
 moi, alors, je vais avec vous ! Mais attendez-moi ! attendez-moi
 donc !...

(Elle sort, courant après eux.)

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

L'appartement de Maurice.

Scène première

Maurice, seul, à moitié couché sur un canapé.

Je m'y perds !... Il y a quelque abîme au fond de tout ceci ! Geneviève mourante lorsque j'arrive chez elle... Geneviève en délire... appelant tour à tour Héloïse Tison et le chevalier de Maison-Rouge... Oui, sans doute, je comprenais bien la terreur de la pauvre femme quand elle a appris qu'innocemment, sans le savoir elle-même, elle avait servi d'intermédiaire dans toute cette intrigue... quand elle a su qu'Héloïse Tison avait été condamnée à mort... quand elle a appris enfin que ce caprice qu'elle avait eu de voir la prisonnière avait failli me coûter la tête... Mais, en me revoyant, tout était dit ! mais, en apprenant de ma bouche même que j'étais sauvé, elle n'avait plus rien à craindre... À demain... Elle m'a remis à demain... Demain, je la verrai seule... Demain, je saurai tout... (À Agésilas, qui entre.) Eh bien, que veux-tu, toi ?

Scène II

Agésilas, Maurice.

AGÉSILAS

Ah ! citoyen ! citoyen !

MAURICE

Eh bien ?

AGÉSILAS

En voilà une fameuse, de conspiration...

MAURICE

Encore ?

AGÉSILAS

Oh ! si tu entendais ce qu'on dit... Ça fait dresser les cheveux sur la tête.

MAURICE

Et que dit-on ?

AGÉSILAS

Des ramifications, des ramifications !... Il y en avait !

MAURICE

Et jusqu' où allaient ces ramifications ?

AGÉSILAS

Partout ! d'abord, la fille Tison ; ensuite, la femme d'un teneur, la citoyenne... la citoyenne... Ah ! je ne me rappelle plus son nom !

MAURICE

Dixmer ?

AGÉSILAS

La citoyenne Dixmer, c'est cela... Il paraît qu'elle avait séduit un municipal.

MAURICE

Un municipal !... On dit cela ?

AGÉSILAS

À telle enseigne, que le municipal a été conduit à la section, où, à force d'intrigues, les aristocrates ont fait prononcer son acquittement.

MAURICE

Et dit-on le nom de ce municipal ?

AGÉSILAS

On ne me l'a pas dit à moi, du moins.

MAURICE

Eh bien, tu le diras aux autres : ce municipal, c'est Maurice Linday.

AGÉSILAS

Comment ! toi, citoyen ! toi le complice du chevalier de Maison-Rouge ?

MAURICE

Eh ! que diable le chevalier de Maison-Rouge a-t-il à faire dans tout cela ?

AGÉSILAS

Eh ! oui ! eh ! oui !... c'était le chevalier de Maison-Rouge qui menait tout.

MAURICE, à part

Maison-Rouge !... Maison-Rouge, dont Geneviève a prononcé deux ou trois fois le nom... C'est à en devenir fou !...

(Bruit dans la rue.)

AGÉSILAS

Tiens ! qu'est-ce que c'est que cela ? (Il va à la fenêtre.) On dirait comme une troupe qui passe... Ah ! c'est une patrouille ! Ah ! votre ami Lorin la commande. (Faisant un signe de la tête.) Il demande si nous sommes chez nous... Oui, oui, oui... monte, citoyen Lorin...

MAURICE

Monte-t-il ?

AGÉSILAS

Le voici.

MAURICE

C'est bien, laissez-nous.

AGÉSILAS

Comment, que je vous laisse ?

MAURICE

Sans doute...

AGÉSILAS

C'est bon ! je l'appelle pour qu'il vienne causer avec nous, et tu me renvoies...

Scène III

Maurice, Lorin, Agésilas.

LORIN, entrant

Bonsoir, Maurice ! bonsoir, Agésila !

AGÉSILAS

À la bonne heure, lui !...

(Il prend une chaise.)

LORIN

Mon cher Agésilas, tu es bien aimable, mais va-t'en !

AGÉSILAS

Décidément, je ne pouvais y échapper...

Scène IV

Maurice, Lorin.

LORIN

Enfin, c'est toi ! Morbleu ! ce n'est pas sans peine que je te rejoins.

Mais, puisque je retrouve un ami si fidèle...

MAURICE

Que viens-tu donc faire par ici en patrouille ?

LORIN

Ce que je viens faire par ici en patrouille ?... Eh bien, je vais te le dire ; mon ami, il s'agit tout simplement de rétablir sur sa première base notre réputation ébranlée !... J'ai appris, aujourd'hui, à la section, deux grandes nouvelles.

MAURICE

Lesquelles ?

LORIN

La première, c'est que nous commençons, malgré notre acquittement triomphal, à être mal vus, toi et moi...

MAURICE

Je le sais ; après ?

LORIN

La seconde, c'est que toute la conspiration à l'œillet a été conduite par le chevalier de Maison-Rouge.

MAURICE

Je le sais encore.

LORIN

Ah ! tu le sais encore ?

MAURICE

Oui.

LORIN

Alors, passons à une troisième nouvelle... Tu ne la sais pas, celle-là, j'en suis sûr : c'est que nous allons prendre, ce soir, le chevalier de Maison-Rouge.

MAURICE

Prendre le chevalier de Maison-Rouge ?

LORIN

Oui !

MAURICE

Tu t'es donc fait gendarme ?

LORIN

Non ; mais je suis patriote... Un patriote se doit à sa patrie... Or, ma patrie est abominablement ravagée par ce chevalier de Maison-Rouge, qui entasse complots sur complots... Et, la patrie m'ordonnant, à moi, de la débarrasser du susdit chevalier, qui la gêne... j'obéis à la patrie.

MAURICE

C'est égal, Lorin, il est singulier que tu te charges d'une pareille commission...

LORIN

Je ne m'en suis pas chargé... On m'en a chargé !... D'ailleurs, je dois dire que je l'eusse brigüée, la commission. Il nous faut un coup éclatant pour nous réhabiliter, attendu que, pour nous, la réhabilitation, c'est la vie... Aussi, je suis venu te prendre en passant.

MAURICE

Pour quoi faire ?

LORIN

Pour te mettre à la tête de l'expédition.

MAURICE

Et qui m'a désigné ?

LORIN

Le général.

MAURICE

Mais qui m'avait indiqué au général ?

LORIN

Moi !... Ainsi donc, en avant, marche !...

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière.

MAURICE

Mon cher Lorin, je suis désespéré, mais je ne me sens pas le moindre goût pour cette expédition... Tu diras que tu ne m'as pas rencontré.

LORIN

Impossible !... tous nos hommes savent que tu étais chez toi, puisqu'ils ont vu Agésilas me faire signe.

MAURICE

Eh bien, tu diras que tu m'as rencontré, mais que je n'ai pas voulu être des vôtres...

LORIN

Impossible encore...

MAURICE

Et pourquoi cela ?

LORIN

Parce que, cette fois, tu ne serais plus seulement ce qu'on t'accuse d'être, un tiède... mais tu deviendrais un suspect... Et tu sais ce qu'on en fait, des suspects : on les conduit sur la place de la Révolution, et, là, on les invite à saluer la statue de la Liberté ; seulement, au lieu de la saluer avec le chapeau, ils la saluent avec la tête...

MAURICE

Eh bien, Lorin, il arrivera ce qu'il pourra.

LORIN

Comment ?

MAURICE

Oui, cela va te paraître étrange, peut-être ; mais, sur mon âme, je suis dégoûté de la vie.

(Il s'assied.)

LORIN

Bon !... nous sommes en bisbille avec notre bien-aimée, et

cela nous donne des idées mélancoliques !... Allons, bel Amadis, redevenons un homme... et, de là, nous passerons citoyen !... Moi, au contraire, je ne me sens jamais meilleur patriote que lorsque je suis en brouille avec la citoyenne Artémise... À propos, Sa Divinité la déesse Raison te dit des millions de choses gracieuses... Elle a été nommée déesse ce matin... à trois cents voix de majorité !

MAURICE

Tu lui feras mes compliments, Lorin.

LORIN

C'est tout ?

MAURICE

Oui.

LORIN

Tu ne viens pas ?

MAURICE

Non.

LORIN

Maurice, tu te perds.

MAURICE

Eh bien, je me perds... D'ailleurs, qui vous dit que le chevalier de Maison-Rouge soit, en effet, le chef de la conspiration du souterrain ?

LORIN

On le présume.

MAURICE

Ah ! vous procédez par induction ?

LORIN

Pour moi, c'est une certitude.

MAURICE

Comment arranges-tu tout cela ? Voyons, car enfin...

LORIN

Écoute bien.

MAURICE

J'écoute.

LORIN

À peine ai-je entendu crier : « Grande conspiration découverte par le citoyen Rocher... » cette canaille de Rocher ! il est partout, le misérable !... que j'ai voulu juger de la vérité par moi-même. Or, on parlait d'un souterrain...

MAURICE

Existe-t-il, seulement ?

LORIN

S'il existe ?... Je l'ai vu, vu de mes yeux, ce qui s'appelle vu !... Tiens ! pourquoi ne siffles-tu pas ?

MAURICE

Parce que les circonstances me paraissent un peu graves pour plaisanter.

LORIN

Eh bien, mais de quoi plaisante-t-on, si l'on ne plaisante plus des choses graves ?

MAURICE

Tu dis donc que tu as vu ?...

LORIN

Je répète que j'ai vu le souterrain, que je l'ai parcouru, et qu'il correspondait de la cave de la citoyenne Plumeau à une maison de la rue de la Corderie, n° 14 ou 16, je ne me rappelle plus bien.

MAURICE

Il me semble qu'alors ceux que l'on eût dû arrêter d'abord étaient les habitants de cette maison de la rue de la Corderie...

LORIN

C'est ce que l'on aurait fait aussi, si l'on n'eût pas trouvé la maison parfaitement dénuée de locataires.

MAURICE

Mais, enfin, cette maison appartenait à quelqu'un.

LORIN

Oui, à un nouveau propriétaire ; mais personne ne le connaissait : on savait que la maison avait changé de maître depuis huit ou dix jours, voilà tout... Les voisins avaient bien entendu du bruit ; mais, comme la maison était vieille, ils avaient cru qu'on

travaillait aux réparations. Quant à l'autre propriétaire, il avait quitté Paris... À qui s'en prendre ?... J'arrive sur ces entrefaites. « Pardieu ! dis-je au général en le tirant à part, vous voilà bien embarrassés ! — C'est vrai, me répondit-il, nous le sommes ! — Cette maison a été vendue, n'est-ce pas ? — Oui. — Vendue par-devant notaire ? — Oui. — Eh bien, il faut chercher chez tous les notaires de Paris, afin de savoir lequel a vendu cette maison, et se faire communiquer l'acte ; on verra dessus le nom et le domicile de l'acheteur... — À la bonne heure, c'est un conseil cela ! s'écria le général ; et voilà un homme que l'on accuse d'être mauvais patriote !... Lorin ! Lorin ! je te réhabiliterai, ou le diable me brûle ! » Bref, ce qui fut dit fut fait : on chercha le notaire, on retrouva l'acte, le nom et le domicile de l'acquéreur... Alors, le général m'a tenu parole, et m'a accordé la faveur d'aller arrêter le coupable ; je partage avec toi cette faveur.

MAURICE

Et cet homme, c'est le chevalier de Maison-Rouge !

LORIN

Non, son complice seulement.

MAURICE

Ce n'est pas le chevalier de Maison-Rouge ?

LORIN

Non, te dis-je ; mais on l'a reconnu, suivi et perdu dans les environs du domicile de notre propriétaire de la rue de la Corderie... Viens avec nous, viens !

MAURICE

Mais, encore une fois, non !

LORIN

Réfléchis.

MAURICE

Mes réflexions sont faites.

LORIN

Je ne t'ai pas tout répété.

MAURICE

Tout quoi ?

LORIN

Tout ce qu' a dit le général.

MAURICE

Que t'a-t-il dit ?

LORIN

Quand je t'ai désigné pour le chef de l'expédition, il m'a dit :
« Prends garde à Maurice ! »

MAURICE

À moi ?

LORIN

À toi... « Maurice, a-t-il ajouté, va bien souvent dans ce
quartier-là ! »

MAURICE

Dans quel quartier ?

LORIN

Dans celui de Maison-Rouge.

MAURICE

Et dans quel quartier demeure donc Maison-Rouge ?

LORIN

Vieille rue Jacques.

MAURICE

Comment, vieille rue Jacques ?

LORIN

C'est là que loge l'acheteur de la maison de la rue de la Cor-
derie.

MAURICE

Oh ! mon Dieu !

LORIN

Qu'as-tu ?

MAURICE

Rien... Et cet acheteur ?

LORIN

Un maître tanneur, je crois.

MAURICE

Son nom ?

LORIN

Dixmer.

MAURICE

Dixmer ? Lorin, je vais avec vous.

LORIN, à part

Oh ! je savais bien que tu viendrais, quand je te nommerais
Dixmer. (Haut.) À la bonne heure !

MAURICE

Agésilas !

AGÉSILAS, paraissant

Citoyen ?

MAURICE

Mon sabre, mes pistolets !... Le chevalier dans la maison de
Dixmer !... Viens, Lorin !...

(Il s'élançe hors de l'appartement.)

SEPTIÈME TABLEAU

*Le jardin de Dixmer (nuit). Le pavillon plus grand.
La serre dans la coulisse.*

Scène première

Dixmer et le chevalier, près de la porte du fond ;
Geneviève, dans le pavillon, la tête entre ses deux mains.

DIXMER

Heureusement, mon nom seul est sur l'acte de vente de la mai-
son qui avoisine le Temple ; je suis donc seul compromis ; sans
cela, je ne consentirais jamais à vous quitter d'une minute. Je
vous recommande Geneviève !...

LE CHEVALIER

Soyez tranquille ; d'ailleurs, nous-mêmes, dans une heure,
nous serons loin d'ici !...

DIXMER

Demain, toute la journée à Charenton, chez le vicomte !...

LE CHEVALIER

Très-bien !...

DIXMER

Et puis je ne m'éloigne d'ici qu'à la dernière extrémité.

LE CHEVALIER

Adieu !...

(Dixmer sort par la porte du fond.)

Scène II

Le chevalier, entrant dans le pavillon ; Geneviève.

LE CHEVALIER, s'arrêtant derrière elle

Geneviève !...

GENEVIÈVE

Mon ami !...

LE CHEVALIER

Vous êtes forte, n'est-ce pas ?

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu ! vous me faites peur.

LE CHEVALIER

Appelez toute votre force à votre aide... On est sur les traces de votre mari...

GENEVIÈVE

Eh ! qu'est-il devenu ?...

LE CHEVALIER

Sauvé !... Des adieux l'eussent retenu trop longtemps près de vous. D'ailleurs, nous allons le rejoindre !...

GENEVIÈVE

Où cela ?

LE CHEVALIER

Où l'on rejoint les exilés... Nul ne peut le dire !...

GENEVIÈVE

Et nous partons ?...

LE CHEVALIER

Le temps de brûler quelques papiers, voilà tout... J'entre dans cette chambre... Faites vos préparatifs, Geneviève.

(Il sort.)

Scène III

Geneviève, seule.

Oh ! mon Dieu, partir ainsi, sans le voir ! Si je lui écrivais... Mais par qui lui faire porter cette lettre ? Il est déjà bien assez compromis... grâce à moi ! Oh ! que va-t-il se passer ?... que va-t-il dire ?... Moi qui lui avais donné rendez-vous pour demain ! Il va croire que mon amour n'était qu'un calcul ! il va croire que je ne l'ai attiré ici que pour le perdre !... Oh ! j'eusse dû résister !... Mon Dieu, Maurice ! Maurice !...

Scène IV

Geneviève, dans le pavillon ; Maurice, apparaissant au-dessus du mur ; Lorin, de l'autre côté du mur.

MAURICE

C'est bien, gardez les entrées ; placez six hommes sûrs à la sortie du pavillon, les autres dans les encoignures des portes ; surtout, n'allez pas dégarnir les passages, et ne venez pas sans que je vous appelle ; moi, je vais sauter par-dessus le mur et veiller dans le jardin.

LORIN

À merveille, et, s'il en est besoin, de l'intérieur, tu nous ouvriras.

MAURICE

Oui, d'autant plus que, d'ici, je vois tout ce qui se passe.

LORIN

Tu connais donc la maison ?

MAURICE, avec hésitation

Autrefois, j'ai voulu l'acheter... Allez !... allez !...

LORIN

Eh bien, attends donc !...

MAURICE

Quoi ?

LORIN

Et le mot d'ordre ?

MAURICE

C'est juste !...

LORIN

Æillet et Souterrain. Arrête tous ceux qui ne te diront pas ces deux mots, laisse passer tous ceux qui te les diront, voilà la consigne !...

MAURICE

Merci !

(Il saute dans le jardin.)

Scène V

Maurice, dans le jardin ; Geneviève,
dans le pavillon ; puis le chevalier.

MAURICE

C'est bien ici !... Ainsi, elle me trompait ! tout son amour n'était qu'une feinte, qu'un moyen d'arriver à son but. Pauvre insensé que j'étais !... Ah ! il y a de la lumière dans ce pavillon... Que fait-elle ?...

(Il cherche à voir au travers des persiennes.)

LE CHEVALIER, de la chambre voisine

Tout est brûlé. Êtes-vous prête, Geneviève ?

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu !... il faut donc partir ?...

LE CHEVALIER

Il le faut !...

GENEVIÈVE

Oh ! je ne pourrai jamais !...

MAURICE

Quelqu'un avec Geneviève... Ce n'est pas la voix de Dixmer.

LE CHEVALIER

Du courage, ma sœur !

GENEVIÈVE

Oh ! vous ne savez pas tout ce que je souffre à quitter cette maison, à m'éloigner de Paris.

LE CHEVALIER

Nous allons retrouver Dixmer !...

GENEVIÈVE

Mon mari, lui qui m'a abandonnée... qui me laisse ici... seule...

LE CHEVALIER

Seule... avec moi ?

GENEVIÈVE

Seule avec mon désespoir... avec une pensée qui me dévore, qui me tue.

LE CHEVALIER

Geneviève, cette exaltation m'effraye... Il s'agissait, pour Dixmer, de la vie !...

GENEVIÈVE

De la vie... Et pour moi, mon Dieu !... Tenez, le cri de douleur qui s'échappe enfin de ma poitrine, c'est le cri de la conscience... Cependant, non, je n'ai rien à me reprocher, mais mon mari...

LE CHEVALIER

Oui, je le sais, il aurait dû vous épargner, il aurait dû penser qu'une femme...

GENEVIÈVE

Oh ! il a été bien coupable et bien lâche !

LE CHEVALIER

Geneviève, vous, si indulgente, si résignée, reprocher avec tant d'amertume à Dixmer les angoisses que vous avez subies pour notre cause !...

GENEVIÈVE

Oh ! ce n'est pas cela que je lui reproche !...

LE CHEVALIER

A-t-il donc d'autres torts envers vous ?...

GENEVIÈVE

Quoi ! vous n'avez pas compris ? Vous n'avez donc rien vu : mes luttes, mes combats, mes larmes, ma résistance, enfin ?...

LE CHEVALIER

Votre résistance ?...

GENEVIÈVE

Eh bien, à vous, mon ami, à vous, mon frère, je veux tout dire... Sachez donc...

MAURICE, repoussant la fenêtre
et s'élançant dans l'appartement

Oh ! c'est trop souffrir !...

GENEVIÈVE, poussant un cri

Quelqu'un !...

LE CHEVALIER, appuyant deux pistolets
sur la poitrine de Maurice

Un pas de plus, vous êtes mort.

GENEVIÈVE, reconnaissant Maurice

Maurice !...

MAURICE croisant les bras

Monsieur, vous êtes le chevalier de Maison-Rouge ?...

LE CHEVALIER

Et quand cela serait ?...

MAURICE

C'est que, si cela est, vous êtes un homme brave et, par conséquent, calme... et je vais vous dire deux mots...

LE CHEVALIER

Parlez !...

MAURICE

Vous pouvez me tuer ; mais vous ne me tuerez pas avant que j'aie poussé un cri, ou plutôt, je ne mourrai point sans l'avoir poussé... Si je pousse ce cri, trois cents hommes qui cernent cette maison l'auront réduite en cendres avant dix minutes ; ainsi, abaissez vos pistolets, et écoutez ce que je vais dire à madame !...

LE CHEVALIER

À Geneviève ?...

GENEVIÈVE

À moi ?...

MAURICE

Vous souvenez-vous, madame, qu'un jour, je vous ai exprimé mon étonnement, et, pourquoi ne pas l'avouer ? mon inquiétude

en voyant l'assiduité de M. Morand auprès de vous ?... Vous rappelez-vous ce que vous m'avez répondu, madame ?...

GENEVIÈVE

Je vous ai dit, Maurice, que je n'aimais pas M. Morand.

MAURICE

Je vois, maintenant, que vous aviez dit vrai : en effet, vous n'aimez pas M. Morand.

GENEVIÈVE

Maurice, écoutez-moi !...

MAURICE

Je n'ai rien à entendre, madame, vous m'avez trompé !...

LE CHEVALIER

Trompé ?...

MAURICE

Vous avez brisé d'un seul coup tous les liens qui scellaient mon cœur au vôtre.

LE CHEVALIER

Ils s'aimaient !

MAURICE

Vous avez dit que vous n'aimiez pas M. Morand ; mais vous n'avez pas dit que vous en aimiez un autre !...

LE CHEVALIER

Monsieur, que parlez-vous de Morand, ou plutôt, de quel Morand parlez-vous ?...

MAURICE

De Morand, l'associé de Dixmer.

LE CHEVALIER

Eh ! monsieur, Morand et le chevalier de Maison-Rouge ne font qu'un. Morand est devant vous !

MAURICE

Ah ! en effet... Je comprends, vous n'aimiez pas Morand, madame, puisque Morand n'existe pas !... Mais le subterfuge, pour être plus adroit, n'en est pas moins méprisable !...

LE CHEVALIER

Monsieur...

MAURICE

Veillez me laisser causer un instant avec madame, veuillez même assister à cet entretien ; il ne sera pas long, je vous en répons...

GENEVIÈVE

Chevalier, je vous en prie...

MAURICE

Ainsi, vous, Geneviève, vous !... vous m'avez rendu la risée de vos amis, l'exécration des miens ; vous m'avez fait servir, aveugle que j'étais, à tous vos complots ; vous avez tiré de moi l'utilité qu'on tire d'un instrument ! Écoutez, c'est une action infâme ! mais vous en serez punie !... Car monsieur que voilà va me tuer sous vos yeux ! mais, avant cinq minutes, il sera là, lui aussi, gisant à vos pieds !... ou, s'il vit, ce sera pour porter sa tête sur l'échafaud !...

GENEVIÈVE

Lui, mourir ? lui, porter sa tête sur l'échafaud ?... Vous ne savez donc pas, Maurice, que, lui, c'est mon protecteur, c'est mon frère ; que je donnerais ma vie pour la sienne ; que, s'il meurt, je mourrai ?

MAURICE, se retournant vers le chevalier

Allons, monsieur, il faut me tuer ou mourir...

LE CHEVALIER

Pourquoi cela ?

MAURICE

Parce que, si vous ne me tuez pas, je vous arrête.

(Il étend la main.)

LE CHEVALIER

Je ne vous disputerai pas ma vie, monsieur. Tenez...

(Il jette ses pistolets.)

MAURICE

Et pourquoi ne vous défendez-vous pas ?

LE CHEVALIER

Parce que ma vie ne vaut pas la peine que j'éprouverais à tuer un galant homme !

GENEVIÈVE

Oh ! vous êtes toujours bon, grand et généreux, chevalier !

LE CHEVALIER

Tenez, monsieur, je rentre dans ma chambre ; je vous jure que ce n'est pas pour fuir ; c'est pour cacher un portrait qui, si je suis pris, ne doit pas, ne peut pas être trouvé sur moi.

MAURICE

Un portrait ?... Prétexte !

LE CHEVALIER

Allons, monsieur, je sais que vous êtes mon ennemi ; mais je ne doute pas, moi, que vous ne soyez un cœur franc et loyal ! je me confierai à vous jusqu'à la fin.

(Il lui montre un portrait.)

MAURICE

La reine !

GENEVIÈVE

Rappelez-vous cette demande que vous m'avez faite, en riant, au Temple, Maurice : « Est-ce que ce serait de la reine que Morand est amoureux ? »

MAURICE

Oh ! mon Dieu !

LE CHEVALIER

J'attends vos ordres, monsieur ; si vous persistez à vouloir mon arrestation, vous frapperez à cette porte... quand il sera temps que je me livre. Je ne tiens plus à la vie, du moment que cette vie n'est plus soutenue par l'espérance que j'avais...

(Il sort.)

Scène VI

Geneviève, Maurice.

GENEVIÈVE, se laissant glisser à genoux

Pardon, Maurice, pardon pour tout le mal que je vous ai fait !... pardon, pour mes tromperies !... pardon, au nom de vos souffrances et de mes larmes !... car, je vous le jure, j'ai bien pleuré !... j'ai bien souffert !... Mon mari est parti... je ne sais pas

si je le reverrai jamais... Et, maintenant, un seul ami me reste... non pas un ami, un frère... et vous allez me le tuer !... Pardon, Maurice, pardon !...

MAURICE

Que voulez-vous ! il y a de ces fatalités-là... Tout le monde joue sa vie à cette heure... Le chevalier de Maison-Rouge a joué comme les autres... Il a perdu... Maintenant, il faut qu'il paye !

GENEVIÈVE

C'est-à-dire qu'il meure ?

MAURICE

Oui !...

GENEVIÈVE

Et c'est vous qui me dites cela, vous, Maurice ?...

MAURICE

Ce n'est pas moi, c'est la fatalité !...

GENEVIÈVE

La fatalité n'a pas prononcé son dernier mot, puisque vous pouvez le sauver, vous !...

MAURICE

Aux dépens de ma parole, et, par conséquent, de mon honneur !... Je comprends, Geneviève.

GENEVIÈVE

Fermez les yeux, Maurice !... Voilà tout ce que je vous demande, et ma reconnaissance...

MAURICE

Je fermerais inutilement les yeux, madame ; il y a un mot d'ordre donné... un mot d'ordre sans lequel personne ne peut sortir ; car, je vous le répète, la maison est cernée !...

GENEVIÈVE

Et vous le savez, ce mot d'ordre ?...

MAURICE

Sans doute que je le sais.

GENEVIÈVE

Maurice !...

MAURICE

Eh bien ?...

GENEVIÈVE

Mon ami, mon cher Maurice !... ce mot d'ordre, dites-le-moi, il me le faut !...

MAURICE

Geneviève, Geneviève !... qui êtes-vous donc ?... et quelle puissance croyez-vous avoir conquise sur moi, pour me venir dire : « Maurice, sois sans honneur, sans parole ; trahis ta cause, tes opinions ; mens, renie ?... » Que m'offrez-vous, Geneviève, en échange de tout cela... vous qui me tentez ainsi ?...

GENEVIÈVE

Oh ! Maurice, Maurice !... sauvez-le... et, ensuite, demandez-moi ma vie !...

MAURICE

Geneviève, écoutez-moi !... J'ai un pied dans le chemin de l'infamie... Pour y engager l'autre, je veux du moins avoir une bonne raison contre moi-même... Geneviève, jurez-moi que vous n'aimez pas le chevalier de Maison-Rouge.

GENEVIÈVE

J'aime le chevalier de Maison-Rouge comme un frère, comme un ami, pas autrement, je vous le jure !...

MAURICE

Mais, moi, Geneviève, m'aimez-vous ?

GENEVIÈVE

Maurice !...

MAURICE

Si je fais ce que vous me demandez, abandonnerez-vous parents, amis, patrie, pour fuir avec le traître ?...

GENEVIÈVE

Maurice, Maurice...

MAURICE

Abandonnerez-vous tout cela ?... Oh ! répondez vite, nous n'avons pas de temps à perdre !...

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

MAURICE, avec rage

Elle hésite !... elle hésite !...

GENEVIÈVE

Non, non, je n'hésite pas, Maurice ; sauvez le chevalier !
sauvez-le... et puis ordonnez !...

MAURICE

Oh ! pas ainsi ! ne jure pas ainsi, ou je n'accepte pas ton serment ! Ce n'est pas un sacrifice, ce n'est pas du désespoir que je veux, c'est ton amour.

GENEVIÈVE

Eh bien, je t'aime, Maurice, je t'aime ! mais sauve-le ! je mourrai avec toi, je mourrai pour toi, mais sauve-le !... sauve-le !...

MAURICE, allant à la porte de la chambre

Madame, le chevalier est libre... Qu'il prenne le costume du tanneur Morand... Je lui rends sa parole... Voici les mots de passe : *Æillet et Souterrain*... Allez les lui porter vous-même !...

GENEVIÈVE, s'élançant dans le cabinet

Oh ! merci !...

Scène VII

Maurice, Lorin.

On frappe à la porte du jardin.

MAURICE

Je puis ouvrir maintenant.

(Maurice va ouvrir ; Lorin paraît sur le perron.)

LORIN

Eh bien ?

MAURICE

Vous le voyez, je suis à mon poste !...

LORIN

Et personne n'a tenté de forcer la consigne ?...

MAURICE

Personne !...

LORIN

Bien !... (À la porte du fond, qu'il ouvre.) Entrez, vous autres ; par ici, la chambre est là. Veillez bien sur les fenêtres, et, si quelqu'un tentait de s'évader, faites feu... Bien... (Il entre et revient.)
Personne !... personne !... il n'est pas dans ce pavillon !

MAURICE, balbutiant

Il se sera échappé !

LORIN

Impossible ! il est rentré il y a une heure, personne ne l'a vu sortir, les issues sont gardées, et il n'a pas le mot de passe. Il se cache peut-être dans la chambre de la citoyenne...

TOUS

Entrons !...

MAURICE

Citoyens, respectez la chambre d'une femme !...

LORIN

On respectera la femme ; on visitera la chambre !...

MAURICE

Alors, laissez-moi passer le premier...

LORIN

Passe, tu es capitaine.

MAURICE, entrant chez Geneviève

Venez, citoyenne ! ne craignez rien, vous êtes sous ma sauvegarde... Partie aussi !...

TOUS

Partie ?

LORIN

Courez tous, fouillez la maison, saccagez, brûlez ! mais, morts ou vifs, retrouvez-les... (Tous courent dans la direction de la rue.)
Maurice, comment se fait-il qu'ils aient pu passer ?...

MAURICE

Malheur à moi, qui ne les ai pas tués tous les deux !

(Lorin entraîne Maurice.)

HUITIÈME TABLEAU

La chambre de Maurice.

Scène première

Lorin, Maurice, Agésilas.

AGÉSILAS, à Maurice

Citoyen Maurice !...

MAURICE

C'est bien !...

AGÉSILAS

C'est que je voulais te dire...

MAURICE

Plus tard...

AGÉSILAS

Que, pendant ton absence...

MAURICE

Morbleu !...

AGÉSILAS

C'est bien, citoyen, c'est bien !...

Scène II

Maurice, Lorin.

MAURICE

Eh bien, maintenant que nous voilà seuls, parle ; qu'avais-tu à me dire ?

LORIN

Écoute, cher ami ; sans exorde, sans périphrase, sans commentaire, je te dirai une chose : c'est que tu te perds, ou plutôt, c'est que nous sommes perdus !

MAURICE

Comment cela ?... qu'y a-t-il ?...

LORIN

Il y a, tendre ami, qu'il existe certain arrêté du comité de salut public qui déclare traître à la patrie quiconque entretient des relations avec les ennemis de ladite patrie... Hein ! connais-tu cet

arrêté ?

MAURICE

Sans doute.

LORIN

Tu le connais ?

MAURICE

Oui.

LORIN

Eh bien, il me semble que tu n'es pas mal traître à la patrie. Qu'en dis-tu ? comme dit Manlius, dans la tragédie du citoyen Lafosse...

MAURICE

Lorin !

LORIN

Sans doute ; à moins que tu ne regardes toutefois comme idolâtrant la patrie ceux qui donnent le logement, la table et le lit à M. le chevalier de Maison-Rouge, lequel n'est point un exalté républicain, à ce que je suppose, et n'est pas accusé, pour le moment, d'avoir fait les journées de septembre !...

MAURICE

Lorin, je ne te comprends pas.

LORIN

Maurice, tu vas comprendre. Te rappelles-tu cette chambre de la rue Saint-Jacques ?

MAURICE

Où nous n'avons trouvé personne ?

LORIN

Qu'un portrait.

MAURICE

Eh bien ?

LORIN

Un portrait de femme !

MAURICE

Après ?

LORIN

Après ? Cette femme était la même que tu tenais au bras dans la cour du Temple, et qui a donné l'œillet à la reine ; ce qui fait, mon cher ami, que tu me parais avoir été... ou être encore, un peu trop ami de l'ennemie de la patrie !... Allons, allons, ne te révolte pas ; en vérité, tu es comme feu Encelade : tu remuerais une montagne quand tu te retournes. Je te le répète donc, ne te révolte pas, et avoue tout bonnement que tu étais en relations avec ces aristocrates.

MAURICE

Eh bien, que t'importe !...

LORIN

Cela m'importe infiniment, cher ami ! Oh ! si nous vivions dans une de ces températures de serre chaude, température honnête, où, selon les règles de la botanique, le baromètre marque invariablement seize degrés, je te dirais : « Mon cher Maurice, c'est élégant, c'est comme il faut, soyons un peu aristocrates de temps en temps, cela fait bien, cela sent bon. » Mais nous cuisons aujourd'hui dans cinquante ou cinquante-cinq degrés de chaleur... la terre brûle !... de sorte que, lorsqu'on n'est que tiède, par cette chaleur-là, on semble froid... que, lorsqu'on est froid, on est suspect, et que, quand on est suspect, on est mort...

MAURICE

Eh bien, donc, qu'on me tue, et que cela finisse ! Aussi bien, je suis las de la vie, je te l'ai déjà dit.

LORIN

Je ne suis pas encore assez convaincu pour te laisser faire ta volonté sur ce point-là... Puis, lorsqu'on meurt aujourd'hui, il faut mourir républicain, tandis que, toi, tu mourrais aristocrate !

MAURICE

Oh ! oh ! tu vas trop loin, cher ami !

LORIN

J'irai plus loin encore ; car je te préviens que, s'il m'est complètement démontré que tu te fais réellement aristocrate...

MAURICE

Tu me dénonceras ?...

LORIN

Non, non, non ; je t'enfermerai dans quelque cave, et je te ferai chercher au son du tambour comme un objet égaré... Puis je proclamerai que les aristocrates, sachant ce que tu leur réservais, t'ont séquestré, martyrisé, affamé, de sorte que, comme le prévôt Élie de Beaumont, M. de Latude et autres, lorsqu'on te retrouvera, l'orchestre des Quinze-Vingts te donnera des aubades ; au coin de chaque rue, on chantera tes souffrances sur l'air *Te bien aimer, ô ma tendre Zélie* ; et enfin, tu seras couronné de fleurs par toutes les dames de la halle et les chiffonniers de la section Victor. Ainsi dépêche-toi de redevenir bon patriote, ou ton affaire est claire.

MAURICE

Lorin, Lorin, je sens que tu as raison ; mais je suis entraîné, je glisse sur la pente... M'en veux-tu parce que la fatalité m'entraîne ?

LORIN

Je ne t'en veux pas ; mais je te querelle. Que diable ! rappelle-toi un peu les scènes que Pylade faisait journellement à Oreste ; ces modèles des amis se querellaient du matin au soir.

MAURICE

Tiens, Lorin, abandonne-moi, tu feras mieux.

LORIN

Niais, va !

MAURICE

Alors, laisse-moi aimer, être fou à mon aise. Mon ami, mon ami, tu ne sais pas ce que cette femme me coûte !...

LORIN

Eh ! je m'en doute bien. Tiens, Maurice, faisons des motions, étudions l'économie politique, demandons la loi agraire, devenons théosophes, magnétiseurs, charlatans, ivrognes même ! mais, pour l'amour de Jupiter, ne soyons pas amoureux... N'aimons que la liberté, ou la raison !...

MAURICE

Merci, mon pauvre Lorin, j'apprécie ton dévouement ; mais le moyen de me consoler, vois-tu, c'est de me laisser tout entier à ma douleur. Ô Geneviève !... Geneviève !...

LORIN

Eh bien ?

MAURICE

Je ne l'aurais pas crue capable d'une telle trahison !...

LORIN

Maurice,

Souvent femme varie ;
Bien fol est qui s'y fie !

Médite ces deux vers, Maurice : ils sont d'un tyran qui aimait beaucoup les femmes, et qui est mort pour les avoir trop aimées.

MAURICE

Bonsoir, Lorin !...

LORIN

Allons, décidément, tu me chasses ? Bonsoir ! je vais me débarrasser de tout cela ; mais je reviendrai ; souviens-toi que je veux tout savoir... Il me faut une confiance entière, et, si, comme j'en ai peur, tu t'es fourré dans quelque guêpier, je trouverai bien le moyen de te sauver... Aie confiance en moi.

Est-il quelque malheur que l'amitié n'efface !...

Au revoir ! au revoir !...

MAURICE

Bonsoir !... (Lorin sort. – Seul.) Brave garçon !... Geneviève, ce Maison-Rouge... fuir avec lui ! elle, me trahir, quand je les sauvais !... Oh ! si je la retrouve, je la tuerais !...

Scène III

Maurice, Agésilas.

AGÉSILAS, s'assurant que Lorin
est sorti, et allant fermer la porte

Voyons, citoyen Maurice, es-tu plus calme ? peut-on te parler ?

MAURICE

Que me veux-tu ?

AGÉSILAS

Il faut bien que je réponde quelque chose à la petite dame qui t'attend !

MAURICE

Je ne connais personne, et, si tu as reçu quelqu'un, tu as eu tort !...

AGÉSILAS

Oh ! citoyen, la pauvre citoyenne était déjà bien triste ; ce que tu dis là va la mettre au désespoir !...

MAURICE

Mais enfin quelle est cette femme ?

AGÉSILAS

Citoyen, je n'ai pas vu son visage ; elle est enveloppée d'une mante, et elle pleure, voilà tout ce que je sais...

MAURICE

Elle pleure ?... Où est-elle ?

Scène IV

Les mêmes, Geneviève, qui ouvre la porte et paraît.

MAURICE

Geneviève !... vous, Geneviève ! (À Agésilas.) Veille à cette porte ; que personne n'entre, pas même Lorin. (Agésilas sort.) Oh ! Geneviève, Geneviève ! suis-je donc fou, mon Dieu ?...

Scène V
Maurice, Geneviève.

GENEVIÈVE

Non, non, vous avez toute votre raison, mon ami !... Je vous ai promis d'abandonner amis, parents, famille, si vous sauviez le chevalier de Maison-Rouge : vous l'avez sauvé, me voici !...

MAURICE

Geneviève, Geneviève, ce n'est donc qu'une promesse accomplie !... Geneviève, vous ne m'aimez donc pas ?...

GENEVIÈVE

Mon Dieu ! celui qu'on croyait le meilleur sera-t-il toujours égoïste ?...

MAURICE

Égoïste ! Geneviève, que voulez-vous dire ?

GENEVIÈVE

Mais vous ne comprenez donc pas, mon ami ?... Mon mari en fuite, mon frère proscrit, ma maison en flammes, tout cela dans une nuit...

MAURICE

Ainsi, vous êtes venue, vous voilà !... vous ne me quitterez plus !...

GENEVIÈVE

Où serais-je allée ?... Ai-je un abri, un asile, un protecteur autre que celui qui a mis un prix à sa protection ?... Oh ! furieuse et folle, Maurice, j'ai franchi le pont Neuf... et, en passant, je me suis arrêtée pour voir l'eau sombre bruire à l'angle des arches... Cela m'attirait, me fascinait !... « Là, pour toi, me disais-je, pauvre femme, là, est un abri !... là est le repos inviolable !... là est l'oubli !... »

MAURICE

Geneviève, Geneviève, vous avez dit cela ? Vous ne m'aimez point ?...

GENEVIÈVE

Je l'ai dit, je l'ai dit, et pourtant je suis venue !...

MAURICE

Geneviève, ne pleurez plus !... Un mot, un seul ! dites-moi que ce n'est point la violence de mes menaces qui vous a amenée ici ; dites-moi que, quand même vous ne m'eussiez point vu ce soir, en vous trouvant isolée, sans asile, vous y fussiez venue... et acceptez le serment que je vous fais, de vous délier du serment que je vous ai forcée de faire !...

GENEVIÈVE

Généreux !... Ô mon Dieu !... je vous remercie... il est généreux !...

MAURICE

Geneviève, voulez-vous être chez un frère seulement... et que ce frère s'éloigne les mains jointes, franchisse le seuil sans retourner la tête ? Eh bien, dites un mot, faites un signe !... et vous allez me voir m'éloigner, et vous serez seule, et vous serez libre ; mais, au contraire, Geneviève, et cela sera plus juste, je vous jure !... Voulez-vous vous souvenir que je vous ai tant aimée, que j'ai, pour cet amour, trahi tous les miens ; que je me suis rendu odieux et vil à moi-même ? voulez-vous songer à tout ce que l'avenir nous garde de bonheur, à la force et à l'énergie qu'il y a dans notre jeunesse... et dans notre amour, pour défendre ce bonheur qui commence ?... (Il s'agenouille.) Ô Geneviève, toi qui es un ange de bonté, veux-tu, dis, veux-tu rendre un homme si heureux, qu'il ne regrette plus la vie, et qu'il ne désire plus le bonheur éternel ?... Alors, au lieu de me repousser, souris-moi, Geneviève ! laisse-moi appuyer ta main sur mon cœur, penche-toi vers celui qui t'aspire de toute sa puissance, de tous ses vœux, de toute son âme !... Geneviève, mon amour ! ma vie ! Geneviève, ne reprends pas ton serment !...

GENEVIÈVE, détournant la tête

Mon ami !...

MAURICE

Oh ! tu pleures, Geneviève... tu pleures ! Rassure-toi ; non, non, jamais je n'imposerai l'amour à une douleur dédaigneuse !...

jamais mes lèvres ne se souilleront d'un baiser qu'attristerait une seule larme de regret !

(Il veut s'éloigner.)

GENEVIÈVE

Oh ! ne m'abandonne pas, Maurice ; je n'ai que toi seul au monde !...

MAURICE

Merci, merci, Geneviève ! Eh bien, alors, écoute, mon amour !... pas un instant à perdre ! écoute : je connais toutes les délicatesses de ton cœur ; il doit t'en coûter de rester en France, n'est-ce pas ?

GENEVIÈVE

Oh ! il me semble qu'en quittant la France, je n'aurais plus de remords... qu'en vivant sous d'autres cieux, j'oublierais...

MAURICE

Geneviève, nous quitterons Paris ce soir, et, dans trois jours, la France. Geneviève, rien ne me coûtera, je ne dirai point pour te faire heureuse, mais calme, tranquille ; partons !... ce soir !... à l'instant !

GENEVIÈVE

Oui ; mais comment fuir ?... comment quitter Paris ? On n'échappe point facilement aujourd'hui aux poignards du 2 septembre !...

MAURICE

Geneviève, Dieu est pour nous, et je vais t'en donner une preuve ; écoute ! Une bonne action que j'ai voulu faire, à propos de ce 2 septembre, dont tu parlais tout à l'heure, va porter sa récompense aujourd'hui. J'avais le désir de sauver un pauvre prêtre qui avait étudié avec moi ; j'allai trouver Danton, et, sur sa demande, le comité de salut public signa un passe-port pour ce malheureux et pour sa sœur. Ce passe-port, Danton me le remit ; mais le malheureux prêtre, au lieu de le venir chercher chez moi, comme je le lui avais recommandé, a été s'enfermer à l'Abbaye, où il est mort !...

GENEVIÈVE

Et ce passe-port ?...

MAURICE

Il est là, le voici, je l'ai toujours ; il vaut un million, il vaut plus que cela, Geneviève : il vaut la vie !... il vaut l'amour !... il vaut le bonheur !

GENEVIÈVE

Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez béni ! Mais, Maurice, il ne faut pas qu'on sache que nous partons...

MAURICE

Personne ne le saura. Je cours chez Lorin ; il a un cabriolet ; moi, j'ai un cheval. C'est tout ce qu'il nous faut pour gagner Abbeville ou Bologne. Toi, reste ici, Geneviève, et prépare toutes choses pour le départ ; nous avons besoin de peu de bagages. En Angleterre, nous achèterons ce qui nous manquera. Je vais donner à Agésilas une commission qui l'éloigne ; ce soir, Lorin lui explique notre départ, et, demain, nous sommes déjà loin. Je pourrais bien, en passant au comité, me faire donner quelque mission pour Abbeville... Mais pas de supercherie, n'est-ce pas, Geneviève ?... Gagnons notre bonheur au risque de notre vie !...

GENEVIÈVE

Oh ! oui, oui, mon ami !... et nous réussirons !...

(Maurice, en remettant le passe-port dans son portefeuille, laisse tomber un bouquet.)

GENEVIÈVE

Qu'est-ce que ce bouquet, Maurice ?

MAURICE

Geneviève, hier, comptant te voir, j'avais acheté ces violettes pour te les donner ; mais il s'est passé tant d'événements, que le pauvre bouquet s'est fané sur mon cœur.

GENEVIÈVE

Donne-le-moi, Maurice, puisqu'il était pour moi... Ah !...

MAURICE

Qu'as-tu ?...

GENEVIÈVE

Toutes les fois que je vois ou respire une fleur, je pense à cette pauvre Héloïse.

MAURICE

Hélas ! pensons à nous, chère amie !... et laissons les morts, de quelque parti qu'ils soient, dormir dans la tombe que leur dévouement leur a creusée !... Je pars.

GENEVIÈVE

Reviens vite.

MAURICE

En moins d'une demi-heure, je suis de retour.

GENEVIÈVE

Mais, si ton ami n'est pas chez lui... ?

MAURICE

Son domestique y sera... D'ailleurs, j'y puis prendre tout ce qu'il me plaît, même en son absence !...

GENEVIÈVE

Maurice !...

MAURICE

Bon courage, Geneviève !... Dans une demi-heure, nous partons !...

(Il sort.)

Scène VI

Geneviève, seule.

Oh ! oui, oui, il a raison : dans une demi-heure, nous partons ; et, une fois hors de France... une fois à l'étranger... il me semble que mon crime, qui est bien plutôt celui de la fatalité que le mien, cessera d'être aussi lourd à mon cœur !... Allons, allons, que m'a-t-il dit ?... « Voyons, apprête tout pour le départ... » Cher Maurice !... il pense donc que je connais cet appartement ? il lui semble donc que je l'ai habité ?... Ah ! mais, si son domestique, si ce bon Agésilas n'est pas encore parti, il va me dire... Il me semble que j'entends des pas dans la chambre voisine... C'est lui sans doute... Agésilas, venez, je vous prie !... Grand Dieu !...

Scène VII
Geneviève, Dixmer.

DIXMER, entrant

Me voici, madame !

GENEVIÈVE

Dixmer !

DIXMER

Eh bien, qu'avez-vous donc, ma chère, et qu'y a-t-il ?... Est-ce ma présence qui produit sur vous un si singulier effet ?...

GENEVIÈVE

Je me meurs !...

DIXMER

Bon ! me croyiez-vous donc trépassé, que je vous semble être un fantôme ?...

GENEVIÈVE

Ah ! Maurice, Maurice !... À moi ! à mon secours !...

DIXMER

Oui, ma chère, c'est bien moi ; peut-être me croyiez-vous loin de Paris ?... Vous étiez dans l'erreur, j'y suis resté. Il y a plus, je ne me suis pas éloigné de la maison, et j'ai vu les troupes l'entourer. Alors, j'ai été me poster sur le pont, pensant que, fugitifs ou prisonniers, tout passerait par là. En effet, au bout d'une heure, je vous ai vue au bras du chevalier ; j'allais vous aborder quand vous vous êtes séparée de lui ; je vous ai suivie ; vous êtes entrée dans cette maison, que j'ai reconnue pour celle de Maurice ; dès lors, j'étais parfaitement tranquille sur votre sort, d'autant plus tranquille, qu'un instant après, j'ai vu rentrer Maurice lui-même. J'ai pensé que j'avais le temps de changer de costume, de me déguiser un peu, et que je vous retrouverais ici... En vérité, Geneviève, je suis sûr que vous avez beaucoup souffert, vous, si bonne royaliste, d'être forcée de venir demander ainsi protection à un fanatique républicain.

GENEVIÈVE

Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi !...

DIXMER

Maintenant donc, rassurez-vous ! je suis aussi en sûreté que peut l'être un conspirateur. J'ai sur moi tout l'or que j'ai pu rassembler ; dame, vous comprenez, ces précautions sont nécessaires. Un proscrit ne circule pas aussi facilement qu'une jolie femme... et je n'avais pas le bonheur, moi, de connaître une républicaine ardente qui pût me cacher à tous les yeux.

GENEVIÈVE

Monsieur, monsieur, ayez pitié de moi ; vous voyez bien que je me meurs !...

DIXMER

D'inquiétude, je comprends cela ; mais consolez-vous, me voilà, je reviens, nous ne nous quitterons plus...

GENEVIÈVE

Oh ! vous allez me tuer ; merci, alors !

DIXMER

Vous tuer ? et pourquoi donc vous tuer ?... En vérité, Geneviève, il faut que le chagrin de notre séparation vous ait fait perdre l'esprit. Tuer une femme innocente ? Allons donc !...

GENEVIÈVE

Monsieur, monsieur, je vous le demande à mains jointes, tuez-moi plutôt que de me torturer par de pareilles railleries ! Non, je ne suis pas innocente !... je suis criminelle !... oui, je mérite la mort... Tuez-moi, monsieur, tuez-moi !...

DIXMER

Alors, vous avouez que vous méritez la mort ?...

GENEVIÈVE

Oui, oui.

DIXMER

Et que, pour expier je ne sais quel crime dont vous vous accusez, vous subirez cette mort sans vous plaindre ?...

GENEVIÈVE

Frappez, frappez, monsieur ; je ne pousserai pas un cri, et, au lieu de la maudire, je bénirai la main qui me frappera !...

DIXMER

Non, madame !...

GENEVIÈVE

Monsieur, que ferez-vous donc ?...

DIXMER

Vous poursuivrez le but vers lequel nous tendions quand nous avons été interrompus dans notre route, le chevalier et moi !... Qu'est-il devenu, lui ? Je l'ignore ; vous l'ignorez aussi, n'est-ce pas ?... vous n'avez pas eu de temps à donner à l'amitié... Mais ce que nous eussions fait ensemble, je le ferai seul. La reine vient d'être transférée à la Conciergerie ; j'y puis pénétrer librement, à l'aide d'une commission de greffier, que je me suis procurée à prix d'or ; mais le rôle le plus dangereux sera pour vous...

GENEVIÈVE

Merci, monsieur.

DIXMER

Ne vous hâtez pas de me remercier... Mon plan est sûr, vous le connaîtrez quand il en sera temps ; qu'il vous suffise de savoir qu'il est écrit que vous devez mourir ; vous mourrez donc ; seulement, pour vous et pour moi, vous tomberez coupable !... pour tous, vous tomberez martyr ; madame, je vous punirai en vous immortalisant.

GENEVIÈVE

Laissez-moi faire une prière alors.

DIXMER

Une prière ?

GENEVIÈVE

Oui...

DIXMER

À qui ?...

GENEVIÈVE

Peu importe, puisque vous me tuez !...

DIXMER

C'est vrai... Priez !...

GENEVIÈVE, à genoux

Maurice, Maurice, pardonne-moi !... Je ne m'attendais pas à être heureuse ; mais j'espérais te rendre heureux ; Maurice, je t'enlève un bonheur qui faisait ta vie ; pardonne-moi, mon bien-aimé !...

(Elle coupe une mèche de ses cheveux et lie avec cette mèche le bouquet de Maurice.)

DIXMER

Eh bien, madame, êtes-vous prête ?...

GENEVIÈVE

Déjà ?

DIXMER

Oh ! prenez votre temps, madame !... je ne suis pas pressé, moi. D'ailleurs, Maurice ne tardera probablement pas à rentrer, et je serai charmé de le remercier de l'hospitalité qu'il vous a donnée...

GENEVIÈVE, baisant le bouquet
et le posant sur la table

C'est fini, monsieur, je suis prête.

DIXMER

Venez, alors !...

GENEVIÈVE

Me voilà, monsieur... Adieu, Maurice !... adieu !...

ACTE QUATRIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

La Conciergerie. – D'un côté, le greffe ; de l'autre, l'antichambre occupée par les gendarmes, gardiens de la reine. Au fond, un paravent sépare cette antichambre de la cellule de la prisonnière. À droite, une grande fenêtre grillée donnant sur la cour de la Conciergerie.

Scène première

Le greffier de la Conciergerie, écrivant
dans la pièce de gauche, Gilbert et Dufresne ;
gendarmes, dans le compartiment à droite.

GILBERT

C'est bien, je ne fumerai plus jamais.

(Il casse sa pipe.)

DUFRESNE

Que fais-tu donc ?

GILBERT

Ce que je fais, tu le vois bien ; n'entends-tu pas qu'elle me dit que la fumée du tabac l'a empêchée de dormir toute la nuit ?

DUFRESNE

Eh bien ?...

GILBERT

Eh bien, possible qu'elle soit condamnée à mort ; mais à quoi bon la faire souffrir, en attendant, cette femme ?... Nous sommes des soldats, et non pas des bourreaux comme Rocher.

DUFRESNE

C'est un peu aristocrate, ce que tu fais là !...

GILBERT

Aristocrate, parce que je ne continue pas d'enfumer la prisonnière ?... Allons donc ! Vois-tu, moi, je connais mon serment à la patrie et la consigne de mon brigadier, voilà tout ; or, voici ma consigne : « Ne pas laisser évader la prisonnière, ne laisser pénétrer personne auprès d'elle, écarter toute correspondance qu'elle voudrait nouer ou entretenir, et mourir à mon poste. » Voilà ce

que j'ai promis, et je le tiendrai... Vive la nation !... Ceux qui ne seront pas contents, tant pis !...

(Il se met à la fenêtre de la cour.)

DUFRESNE

Ce que je t'en dis, c'est de peur que tu ne te compromettes, voilà tout...

Scène II

Les mêmes, Richard, Dixmer, le chevalier, Geneviève.

RICHARD

Citoyen greffier, voici ton confrère du ministère de la guerre qui vient, de la part du citoyen ministre, pour relever quelques écrous militaires.

LE GREFFIER

Ah ! citoyen, tu arrives un peu tard : je pliais bagage.

DIXMER

Pardonne-moi, cher confrère... Tu permets que ma femme attende ?

LE GREFFIER

Comment donc !... Assieds-toi, citoyenne.

(Il lui offre une chaise.)

GENEVIÈVE

Merci, monsieur.

DIXMER

Je te priais donc de me pardonner d'être venu si tard ; mais nous avons tant de besogne là-bas, que nos courses ne peuvent se faire qu'à nos moments perdus, et nos moments perdus, à nous, ce sont ceux où les autres mangent et dorment.

LE GREFFIER

C'est bien. Avez-vous vos pouvoirs ?

DIXMER

Les voici.

(Le greffier les examine.)

LE CHEVALIER, au guichetier,
à la fenêtre grillée

Dis donc, citoyen, as-tu du feu ?

GILBERT

Pour quoi faire ?

LE CHEVALIER

Pour allumer ma pipe, donc !

GILBERT

Volontiers, mais à la condition que tu iras fumer au fond de la cour.

LE CHEVALIER

Est-ce que la pipe te fait mal, par hasard ?

GILBERT

Justement.

(Il revient à la table et allume un morceau de papier.)

DUFRESNE

Qu'est-ce que c'est donc que ce citoyen-là ?

GILBERT

Quel citoyen ?

DUFRESNE

Celui qui demande du feu.

GILBERT

Eh ! c'est le nouveau guichetier, le neveu de Gracchus, qui est entré en fonctions depuis ce matin.

DUFRESNE

Bon ! je ne l'avais pas encore vu...

LE CHEVALIER, au gendarme
qui lui donne du feu

Merci !

(Il envoie quelques bouffées de tabac.)

LE GREFFIER, à Dixmer

À merveille ! vous êtes parfaitement en règle, cher confrère, et vous pouvez maintenant commencer quand vous voudrez... Avez-vous beaucoup d'écrous à relever ?

DIXMER

Une centaine !

LE GREFFIER

Vous ne finirez pas ce soir, je suppose ?...

DIXMER

Non, j'en relèverai seulement le plus que je pourrai.

LE GREFFIER

En ce cas, citoyen, je vais te donner les registres ; tu n'as pas besoin de moi pour relever tes écrous, n'est-ce pas ?

DIXMER

Non, pas précisément.

LE GREFFIER

Alors, je vais souper.

DIXMER

Va !...

LE GREFFIER, frappant à la porte

Dis donc, citoyen Gilbert !

GILBERT

Eh bien ?

LE GREFFIER

Je m'en vais !

GILBERT, ouvrant la porte
et la refermant tout de suite

C'est bon...

LE GREFFIER

Attendez donc...

GILBERT, ouvrant la porte

Quoi ?

LE GREFFIER

C'est que j'ai là le citoyen greffier de la guerre, qui veut relever des écrous militaires pour son ministre, et il reste, lui !

GILBERT

C'est bon... Qu'il me prévienne seulement quand il s'en ira.

DIXMER, regardant à travers la porte

Le plan était exact ; la porte de la prisonnière à gauche, la

fenêtre en face...

LE GREFFIER

Bonne nuit, citoyen gendarme !...

GILBERT

Bonne nuit !

LE CHEVALIER, revenant à la fenêtre

Pourvu qu'on n'entende pas le bruit que fait la prisonnière en sciant le barreau de sa fenêtre... Bon ! il y en a un qui dort ; j'occuperai l'autre.

(Il appelle Gilbert, qui vient causer avec lui aux barreaux.)

LE GREFFIER

Bien du plaisir, confrère !...

DIXMER

C'est bien du courage qu'il faut dire...

LE GREFFIER

Voyez-vous, quand vous voudrez vous en aller, vous n'aurez rien à faire qu'à prévenir les gendarmes, comme j'ai fait...

DIXMER

Bon !

LE GREFFIER

À demain !

DIXMER

À demain.

Scène III

Dixmer, Geneviève, Gilbert, Dufresne.

DIXMER

Venez ici : voici l'heure de vous parler, madame ; écoutez-moi !...

GENEVIÈVE

Je vous écoute.

DIXMER

Vous devez préférer une mort utile à votre cause, une mort qui vous fasse bénir de tout votre parti, à une mort ignominieuse et toute de vengeance ?

GENEVIÈVE

Oui, monsieur.

DIXMER

Je me suis, comme vous l'avez vu, refusé le plaisir de me faire justice, en épargnant vous et votre amant... Mais, quant à votre amant, vous devez comprendre, vous qui me connaissez, que, si j'ai attendu, c'est pour trouver mieux !

GENEVIÈVE

Je suis prête, monsieur ; pourquoi ce préambule ?... Vous me tuez, vous avez raison ; j'attends la mort, voilà tout.

DIXMER

Je continue... J'ai prévenu la reine en lui faisant passer un billet dans son pain... Elle aussi doit se tenir prête... Cependant, il est possible que Sa Majesté fasse quelque objection... mais vous la forcerez !

GENEVIÈVE

Donnez vos ordres, monsieur, et je les exécuterai.

DIXMER

Tout à l'heure, je vais heurter à cette porte ; un des gendarmes ouvrira ; avec ce poignard, je le tuerai.

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu !...

DIXMER

Au moment où je frappe, vous vous élancez dans la seconde chambre, c'est-à-dire dans celle de la reine... Il n'y a pas de porte, il n'y a qu'un paravent ; tandis que je tue le second soldat, vous changez d'habits avec Sa Majesté... Alors, je prends le bras de la reine, et je passe le guichet avec elle, tandis que vous demeurez à sa place.

GENEVIÈVE

Bien, monsieur...

DIXMER

On vous a vue entrer avec ce mantelet noir ; mettez votre mantelet à Sa Majesté, et drapiez-le comme vous avez l'habitude de le draper sur vous-même.

GENEVIÈVE

Je ferai ainsi que vous dites, monsieur...

DIXMER

Et maintenant, il me reste à vous pardonner, et à vous remercier, madame !...

GENEVIÈVE, secouant la tête

Je n'ai besoin ni de votre pardon ni de votre remerciement. Ce que je fais, ou plutôt, ce que je vais faire, effacerait un crime, et je n'ai commis qu'une faiblesse... Encore, cette faiblesse, vous m'avez forcée de la commettre... Je m'éloignais de lui... ou plutôt, je l'avais éloigné de moi, vous m'avez repoussée entre ses bras, de sorte que vous êtes, à la fois, l'instigateur, le juge et le bourreau !... C'est donc à moi de vous remercier de m'ôter la vie !... puisque la vie me serait insupportable, séparée de l'homme que j'aime uniquement.

DIXMER

C'est bien, madame ; êtes-vous prête ?...

GENEVIÈVE

Je vous l'ai dit, monsieur, j'attends...

DIXMER

Dans une minute, alors...

(Il rassemble ses papiers, va écouter à la porte et revient.)

GILBERT

Dis donc, citoyen Dufresne !... Dormeur éternel !...

DUFRESNE, se réveillant

Tiens, c'est drôle ! je rêvais qu'on voulait enlever la prisonnière...

LE CHEVALIER

Bon ! et comment cela ?...

DUFRESNE

On lui avait fait passer une lime, elle sciait ses barreaux, et, dans mon rêve, j'entendais... c'est drôle ! j'entendais le bruit de la lime !...

LE CHEVALIER, haussant la voix

Dans tous les cas, si elle veut se sauver, il est temps, attendu

qu'il vient d'être décidé, aujourd'hui même, qu'on va lui faire son procès...

DIXMER

Avez-vous besoin que je vous réitère mes instructions, madame ?

GENEVIÈVE

Merci ; je sais ce que j'ai à faire...

DIXMER

Alors, adieu ! car, selon toute probabilité, nous ne nous reverrons plus en ce monde...

(Il lui tend la main.)

GENEVIÈVE, lui touchant le bout des doigts

Adieu, monsieur !...

GILBERT

Eh bien, en effet, c'est drôle !... on dirait qu'on entend le bruit d'une lime.

(Dixmer frappe à la porte.)

LE CHEVALIER

Eh ! non, vous voyez bien !... on frappe à la porte de l'autre côté, voilà tout...

GILBERT

On frappe ?

LE CHEVALIER

Oui.

DUFRESNE

C'est le greffier du ministre de la guerre, qui s'en va.

GILBERT

C'est bien, c'est bien !... Va, citoyen greffier, va !...

DIXMER

C'est qu'avant de m'en aller, je voudrais te parler, citoyen gendarme.

GILBERT

À moi ou à mon camarade ?...

DIXMER

À l'un ou à l'autre...

GILBERT

Vas-y, Dufresne ; cela te réveillera...

DUFRESNE

Que veux-tu, citoyen ?

DIXMER

Ne peut-on pas te parler ? est-ce défendu ?...

DUFRESNE

Non.

LE CHEVALIER

Mon Dieu, que va-t-il donc se passer ? C'est la voix de Dixmer.

GILBERT

Tu dis ?...

LE CHEVALIER

Rien !...

DUFRESNE, il ouvre la porte,
et reçoit un coup de poignard

Ah ! scélérat !... ah ! brigand !...

DIXMER, à Geneviève

Passez, passez !...

(Geneviève passe rapidement et s'élançe
dans la chambre de la reine.)

GILBERT

Ah !

(Il veut s'élançe au secours de son compagnon.)

LE CHEVALIER, le saisissant
à travers les barreaux

Un instant !... à nous deux !...

(Le gendarme et Dixmer luttent ; Dixmer entraîne
le gendarme dans le premier compartiment.)

GILBERT

Au secours !... à l'assassin !...

(Il tire son sabre et l'enfonce dans la poitrine du chevalier.)

LE CHEVALIER

Ah !... (Il tombe.) Vive la reine !

(Gilbert s'élançe contre la porte, qu'il repousse au moment

où Dixmer vient de tuer l'autre gendarme et va rentrer.)

GENEVIÈVE, auprès du paravent

Madame, au nom du ciel ! ne perdez pas un instant, prenez cette mante !... Sortez !... sortez !...

GILBERT, refermant la porte

Il est trop tard (à Geneviève, qui regarde), et vous êtes prisonnière, ma belle enfant !...

DIXMER

Allons, encore une tentative avortée ! nous sommes maudits !

(Il se sauve par la porte du concierge.)

GILBERT, à la fenêtre

Au secours ! à l'aide ! au secours !

(Roulement de tambours. Gardes, guichetiers, flambeaux à la fenêtre. On relève le corps du chevalier.)

GENEVIÈVE, tombant à genoux

Ô mon Dieu ! j'espère que l'expiation sera plus grande que la faute !...

ACTE CINQUIÈME

DIXIÈME TABLEAU

La salle du Tribunal révolutionnaire.

Scène première

Foule dans l'auditoire, Dixmer, au fond ; Lorin et Maurice,
à droite ; le président, l'accusateur public, les jurés,
un huissier, un greffier, gendarmes,
accusés, tout l'appareil du tribunal.

Au lever du rideau, les députés de la Gironde sont au banc des accusés. Le fauteuil de fer est occupé par celui des girondins du premier tableau qui n'a pas voulu fuir.

LES ACCUSÉS, chantant en chœur

Par la voix du canon d'alarmes,
La France appelle ses enfants.
« Allons, dit le soldat, aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! »

LE PRÉSIDENT

Silence, accusés ! la séance est reprise... Accusés, que vous reste-t-il à dire pour votre défense ?

LE PRINCIPAL ACCUSÉ

Rien, sinon que nous n'avons pas commis le crime de trahison, dont vous nous accusez ; que nous nous sommes tout au plus trompés... Nous avons rêvé une autre liberté que celle que vous nous donnez aujourd'hui... En luttant courageusement contre vos idées, nous avons cru, et nous croyons encore être de bons citoyens ; nous ne sommes pas condamnés, nous sommes vaincus.

LE PRÉSIDENT

Il me semble, cependant, que le complot est avéré... Vous avez voulu sauver l'ex-reine ; bien plus, vous avez coopéré à la ten-

tative d'enlèvement que l'on a essayée sur elle à la Conciergerie ; or, un complot, c'est un crime.

LE PRINCIPAL ACCUSÉ

Jamais nous n'avons rien fait contre la volonté du vrai peuple français ; tous nous avons agi au grand jour... Si nous sommes des rebelles, vous avez la force, anéantissez-nous.

LE PRÉSIDENT

Ah ! tu prétends être un bon Français, et tu proclames une pareille doctrine ?... Sache-le bien, conspirer, c'est agir en mauvais citoyen, c'est commettre un crime. Ne te flatte donc pas d'un tel espoir. Quand les ennemis de la République montent sur l'échafaud, ils meurent comme les criminels vulgaires... C'est-à-dire qu'ils meurent déshonorés... Aux voix, citoyens...

LE PRINCIPAL ACCUSÉ

Citoyen président, tu oublies que des hommes comme nous, s'ils ne sont pas maîtres de leur vie, sont toujours maîtres de leur mort.

LE PRÉSIDENT, après avoir recueilli les voix

Les témoins entendus, les accusés ouïs en leur défense, le tribunal révolutionnaire les condamne à la peine de mort... (Au principal accusé.) Ah ! tu pâlis, citoyen.

LE PRINCIPAL ACCUSÉ

Non ! je meurs...

UN AUTRE GIRONDIN

Et vous avez beau dire, il meurt pour la patrie...

(L'accusé ouvre son habit et montre sa poitrine ensanglantée ; il tombe sur le fauteuil. Cris, tumulte. Les autres accusés entourent leur ami ; un gendarme arrache de la main de ce dernier un compas ensanglanté qu'il montre au président. Tous entonnent le refrain du chœur : *Mourir pour la patrie !*)

MAURICE, se cachant
le visage de ses mains

Mon Dieu !

LORIN

Vois-tu, ces hommes, Maurice, ils ont commencé comme

nous, ils ont aimé la Révolution à ce point qu'ils donnent encore leur vie pour elle... Seulement, ils se sont égarés dans leur route... L'amour a aveuglé les uns, l'ambition a entraîné les autres, le cœur a failli à la plupart, et ils ont glissé dans le terrible chemin, dans le chemin sanglant, où nul ne se relève parmi ceux qui tombent... Regarde, Maurice : ils vont mourir, et ils se disent au dernier moment : « Sommes-nous en effet de mauvais citoyens ? »

(Pendant ce temps, on emmène les girondins, qui chantent, en s'éloignant, la reprise du chœur.)

MAURICE

Oh !

(Les accusés ont été remplacés ;
la femme Tison occupe le fauteuil de fer.)

L'HUISSIER

Le citoyen accusateur public contre la femme Tison.

LE PRÉSIDENT

Femme Tison, dis-nous quelle raison t'a fait crier : « Vive la reine ! » en pleine rue.

LA FEMME TISON

Je n'ai pas de raisons à te donner. Je venais de voir passer ma pauvre Héloïse... je venais de lui dire adieu... j'ai crié : « Vive la reine !... » et voilà.

LE PRÉSIDENT

Mais pourquoi as-tu crié ?

LA FEMME TISON

Parce que nous sommes une famille de conspirateurs... Il n'y a pas besoin de tant d'explications, il me semble. On fait mourir ceux qui crient : « Vive la reine ! » J'ai crié : « Vive la reine !... » qu'on me fasse mourir !

LE PRÉSIDENT, consultant les jurés

L'accusée ayant avoué son crime, le tribunal révolutionnaire condamne la femme Tison à la peine de mort.

LA FEMME TISON

Merci, mon président... Ah ! ma pauvre Héloïse, je ne serai

donc pas longtemps sans te revoir.

LE PRÉSIDENT

Gendarmes, emmenez la condamnée !...

UNE VOIX DE FEMME

Pauvre femme ! il paraît que c'est du désespoir.

DEUXIÈME VOIX

On lui a pris sa fille, à ce qu'elle dit.

PREMIÈRE VOIX

Sa fille ! quelle fille ?

DEUXIÈME VOIX

Tu sais bien, la bouquetière ! C'était sa fille.

L'HUISSIER

Le citoyen accusateur public contre la citoyenne Geneviève
Dixmer.

MAURICE

Mon ami, mon ami, c'est elle...

LORIN

Allons, du courage !

MAURICE

Oh ! la voilà ! la voilà !

Scène II

Les mêmes, Geneviève, amenée par deux gendarmes.

GENEVIÈVE

Maurice ! Il est là !

DIXMER, à part

Elle ne m'a pas vu, moi.

LE PRÉSIDENT

Tes noms, prénoms et qualités ?

GENEVIÈVE

Geneviève de Montfleury, femme Dixmer.

LE PRÉSIDENT

Tu es accusée d'avoir pénétré violemment dans la Conciergerie, afin de sauver la prisonnière qui y est renfermée.

GENEVIÈVE

J'ai, en effet, pénétré dans la Conciergerie... Mais je suis une femme, et n'ai pu, par conséquent, y pénétrer violemment.

LE PRÉSIDENT

Écris, citoyen greffier. (À Geneviève.) Reconnais-tu avoir été surprise aux genoux de la captive, la suppliant de changer de vêtements avec toi ?

GENEVIÈVE

Je reconnais cela, car c'est la vérité.

LE PRÉSIDENT

Raconte-nous tes plans et tes espérances.

GENEVIÈVE

Une femme peut concevoir une espérance ; mais une femme ne peut pas faire un plan du genre de celui que vous me reprochez.

LE PRÉSIDENT

Comment te trouvais-tu là, alors ?...

GENEVIÈVE

Parce que je ne m'appartenais pas, et que l'on me poussait...

LE PRÉSIDENT

Qui te poussait ?

GENEVIÈVE

Un homme qui m'avait menacée de mort si je n'obéissais pas.
(Elle regarde Dixmer.)

DIXMER

Ah ! je me trompais : elle sait que je suis là.

LE PRÉSIDENT

Mais, pour échapper à cette mort dont on te menaçait, tu affrontais la mort qui devait résulter pour toi d'une condamnation.

GENEVIÈVE

Lorsque j'ai cédé, le fer était sur ma poitrine ; je me suis courbée sous la violence présente.

LE PRÉSIDENT

Pourquoi n'appelais-tu pas à l'aide ? Tout bon citoyen t'eût

défendue...

GENEVIÈVE

Hélas ! monsieur, celui qui pouvait m'entendre n'était pas près de moi.

LE PRÉSIDENT

Dis-nous le nom de tes instigateurs...

GENEVIÈVE

Il n'y en a qu'un seul...

LE PRÉSIDENT

Lequel ?

GENEVIÈVE

Mon mari !

LE PRÉSIDENT

Cet homme déguisé en guichetier qui a été tué par le gendarme Gilbert, et qui est mort en criant : « Vive la reine ! » était-ce ton mari ?

GENEVIÈVE

Non !

LE PRÉSIDENT

Qui était-ce ?

GENEVIÈVE

Le cadavre est entre vos mains, c'est à vous de le reconnaître.

LE PRÉSIDENT

Alors, ton mari est celui qui s'est sauvé par la porte de la Conciergerie, celui avec lequel tu étais entrée ?...

GENEVIÈVE

Oui.

LE PRÉSIDENT

Il vit ?

GENEVIÈVE

Il vit.

LE PRÉSIDENT

Connais-tu sa retraite ?

GENEVIÈVE

Je la connais.

LE PRÉSIDENT

Indique-la.

GENEVIÈVE

Il a pu être infâme, mais je ne suis point lâche ; ce n'est point à moi de dénoncer sa retraite, c'est à vous de la découvrir.

MAURICE, bas, à Lorin

Oh ! j'ai bien envie de le dénoncer en me dénonçant moi-même...

LORIN

Tais-toi, tu es fou.

LE PRÉSIDENT

Ainsi, tu refuses de guider nos recherches ?

GENEVIÈVE

Je crois que je ne puis le faire sans me rendre aussi méprisable aux yeux des autres qu'il l'est aux miens.

LE PRÉSIDENT

Y a-t-il des témoins ?

L'HUISSIER

Il y a le gendarme Gilbert.

L'ACCUSATEUR

Inutile, puisqu'elle avoue tout.

LE PRÉSIDENT

Tu avoues donc, citoyenne, être entrée à la Conciergerie avec ton mari, et avoir été surprise aux pieds de la prisonnière, la suppliant de fuir, tandis que ton mari assassinait le gendarme Dufresne ?

GENEVIÈVE

Je ne puis nier ce qui est ; seulement, je répéterai ce que j'ai dit, j'ai été forcée.

LE PRÉSIDENT

Et tu refuses d'indiquer la retraite de ton mari ?

GENEVIÈVE

Je refuse...

L'ACCUSATEUR

Prononce, citoyen président, prononce.

LE PRÉSIDENT

La cause entendue, et l'accusée ayant avoué son crime, le tribunal révolutionnaire condamne la citoyenne Montfleury, femme Dixmer, à la peine de mort.

MAURICE

Les tigres !

(Le greffier paraît tomber en faiblesse.)

LE PRÉSIDENT, au greffier

Qu'as-tu ?

LE GREFFIER

Je souffre !

LE PRÉSIDENT

En effet, tu es pâle, et l'on dirait que tu vas te trouver mal.

LE GREFFIER

Ce n'est rien, j'ai besoin d'air.

LE PRÉSIDENT

Huissier ! appelez un des greffiers supplémentaires !... (Au greffier.) C'est bien, retire-toi...

DIXMER

Ce pauvre greffier ! il a craint qu'on ne le crût notre complice.

LE GREFFIER, sortant

Dixmer !

DIXMER

Chut !

LORIN

Dixmer était ici ; le misérable a laissé condamner sa femme sans rien dire... Attends, attends.

LE PRÉSIDENT

Emmenez la condamnée !

GENEVIÈVE, les yeux au ciel

Adieu, Maurice...

MAURICE

Non pas adieu. Au revoir !...

LE PRÉSIDENT

Huissier, appelez une autre cause.

L'HUISSIER

L'accusateur public contre le citoyen Dixmer, contumace.

ONZIÈME TABLEAU

Une berge sous le pont Notre-Dame.

Scène première

Le greffier, Dixmer.

DIXMER

Allons, allons, va toujours.

LE GREFFIER

Mais où me consuis-tu ?

DIXMER

Je te l'ai déjà dit, je désire causer un instant avec toi ; marche ! marche !

LE GREFFIER

Que peux-tu avoir à me dire ?... Je ne te connais pas, je ne suis pas ton complice, moi.

DIXMER

Là, bien ; tu peux t'arrêter maintenant... Nous serons à merveille sur cette berge.

LE GREFFIER

Alors, voyons, nous y sommes, parle vite.

DIXMER

Oui... On exécute à quatre heures ?

LE GREFFIER

Comme toujours.

DIXMER

Eh bien, je désire la voir une dernière fois.

LE GREFFIER

Où cela ?

DIXMER

Dans la salle des morts... où l'on enferme les condamnés qui attendent quatre heures.

LE GREFFIER

Tu oseras entrer là ?

DIXMER

Pourquoi pas, si je suis sûr d'en sortir ?

LE GREFFIER

Sûr d'en sortir... et comment ?

DIXMER

Avec une carte. N'entre-t-on pas dans la salle des morts et n'en sort-on pas avec une carte ?

LE GREFFIER

Si fait !

DIXMER

Eh bien, voilà tout ! il ne s'agit que de se procurer cette carte...

LE GREFFIER

Oui ; mais...

DIXMER

Rien n'est plus facile, quand on a des amis...

LE GREFFIER

Que veux-tu dire ?

DIXMER

Je veux dire, citoyen greffier, que ces cartes...

LE GREFFIER

Eh bien, ces cartes... ?

DIXMER

C'est justement toi qui les signes, comme greffier de la Conciergerie...

LE GREFFIER

Oui, mais sur un ordre du président du tribunal révolutionnaire.

DIXMER

Bah ! y regarderas-tu de si près avec moi ? Allons, bon ! voilà encore que tu vas te trouver mal...

LE GREFFIER

Mais tu me demandes ma tête, citoyen !

DIXMER

Eh ! non, je te demande une carte, voilà tout !

LE GREFFIER

Prends garde ! je te fais arrêter, malheureux !

DIXMER

Fais ; mais, à l'instant même, je te dénonce comme mon complice... et, au lieu de me laisser aller tout seul dans la fameuse salle, tu m'accompagneras...

LE GREFFIER

Oh ! scélérat !

DIXMER

Il n'y a pas de scélérat là-dedans... J'ai besoin de parler à ma femme, et je te demande une carte pour arriver jusqu'à elle...

LE GREFFIER

Mais je n'en ai pas, moi, de cartes !

DIXMER

Qu'à cela ne tienne ! J'en ai, moi.

LE GREFFIER

Où les as-tu prises ?

DIXMER

Pardieu ! dans le tiroir de la table ; j'ai vu là des cartes toutes préparées, et j'ai dit : « Tiens, cela peut me servir un jour. »

LE GREFFIER

Mais je n'ai pas d'encre, pas de plume !

DIXMER

Oh ! j'avais prévu que je te trouverais comme cela, dans quelque coin où tu manquerais de tout, et j'ai pris mes précautions... Voici des plumes et de l'encre...

LE GREFFIER

Voyons, attends ! Ne pourrait-on arranger les choses d'une façon qui ne me compromît point ?

DIXMER

Je ne demande pas mieux, si c'est possible...

LE GREFFIER

C'est on ne peut plus possible...

DIXMER

Explique-moi cela.

LE GREFFIER

Il y a deux portes à la salle des morts.

DIXMER

Je sais cela.

LE GREFFIER

Eh bien, entre par la porte des condamnés ; par celle-là, il ne faut pas de carte... et, quand tu auras parlé à ta femme, tu m'appelleras, et je te ferai sortir.

DIXMER

Pas mal ! seulement, il y a une certaine histoire qui court la ville.

LE GREFFIER

Laquelle ?

DIXMER

L'histoire d'un pauvre bossu qui, croyant entrer aux archives, est entré dans la salle dont nous parlons. Or, comme il était entré par la porte des condamnés, au lieu d'y entrer par la grande porte ; comme il n'avait point de carte pareille à celle que je te demande, pour faire constater son identité, une fois entré, on n'a plus voulu le laisser sortir, et on lui a soutenu que, puisqu'il était entré par la porte des autres condamnés, c'est qu'il était condamné comme les autres... Il a eu beau protester, appeler, jurer, personne ne l'a cru, personne n'est venu à son aide, personne ne l'a fait sortir. De façon que, malgré ses protestations, ses serments, ses cris, l'exécuteur lui a coupé les cheveux d'abord, et la tête ensuite... L'anecdote est-elle vraie, citoyen greffier ? Tu dois savoir cela mieux que personne, toi...

LE GREFFIER

Hélas ! oui, elle est vraie.

DIXMER

Eh bien, tu vois qu'avec de pareils antécédents, je serais un fou d'entrer sans carte dans ce coupe-gorge.

LE GREFFIER

Mais puisque je serai là, je te dis...

DIXMER

Et si l'on t'appelle, si tu es occupé ailleurs, si tu m'oublies ?...

LE GREFFIER

Mais puisque je te jure...

DIXMER

Non, cela te compromettrait, on te verrait me parler... enfin, cela ne me convient pas ! j'aime mieux une carte ; signe donc ! Eh ! mon Dieu, est-ce si difficile, de signer ?...

LE GREFFIER

Puisque tu le veux...

DIXMER

Tu as dit le mot, je le veux !

LE GREFFIER, signant

Tiens !

DIXMER

Attends, pendant que tu tiens ta plume.

LE GREFFIER

Que veux-tu dire ?

DIXMER

Signe-moi une seconde carte.

LE GREFFIER

Et pour quoi faire, mon Dieu ?

DIXMER

Parce qu'il se pourrait qu'à la suite de cette conversation, il me prît l'envie d'emmener ma femme, et...

LE GREFFIER

Donne donc...

(Il signe.)

DIXMER

Merci !

LE GREFFIER

Ne me suis pas ; laisse-moi, au moins, m'éloigner seul !... qu'on ne me voie pas avec toi.

DIXMER

Oh ! quant à cela, je ne demande pas mieux...

LE GREFFIER, s'éloignant

Miséricorde ! si j'en reviens, je serai bien heureux !

Scène II

Dixmer, puis Lorin.

DIXMER

C'est bien. (Il met les cartes dans son portefeuille.) Et, maintenant, j'ai sa mort ou sa vie entre mes mains ; je la juge à mon tour, je la condamne à vivre.

LORIN

Pardon, citoyen Dixmer.

DIXMER

Que me veux-tu ?

LORIN

Causer un instant avec toi.

DIXMER

Je n'ai pas le temps.

LORIN

Je suis véritablement désespéré, car il faut que je te parle.

DIXMER

Qui es-tu ?

LORIN

Tu ne me reconnais pas, citoyen Dixmer ?

DIXMER

Non.

LORIN

Ou tu ne veux pas me reconnaître ; c'est tout un. Eh bien, je vais te dire qui je suis... Je suis le citoyen Lorin, qui t'a été présenté, un jour, dans la cour du Temple... Te le rappelles-tu ?

DIXMER

Non.

LORIN

Oh ! je vais te dire deux mots qui aideront ta mémoire. J'ai été

présenté par le citoyen Maurice Linday, lequel donnait le bras à la citoyenne Dixmer... Ah ! tu te rappelles, n'est-ce pas ?

DIXMER

Oui ; voyons, que me veux-tu ?

LORIN

Je veux te dire que, depuis ce jour, je ne t'ai point perdu de vue, citoyen Dixmer.

DIXMER

Eh bien ?

LORIN

Eh bien, en te voyant compromettre un brave patriote comme Maurice, et abuser de l'amour insensé qu'il portait à une femme, je me suis dit en parlant de toi : « En vérité, voilà un malhonnête homme ! »

DIXMER

Citoyen !

LORIN

Attends !... En te voyant fuir et abandonner ta femme, que tu avais poussée en avant pour te cacher derrière elle, je me suis dit : « Sur mon âme, voilà un lâche coquin ! »

DIXMER

Monsieur !

LORIN

Attends donc ! je ne suis pas au bout... En te voyant tout à l'heure au tribunal suivre les progrès de la mort sur le visage de cette pauvre martyre qu'on nomme Geneviève, et, lorsqu'elle fut condamnée, demeurer froidement à ta place, au lieu de t'avancer et de dire au tribunal : « Citoyens, vous voyez bien que cette pauvre femme est innocente, que c'est moi qui ai tout fait, et que, par conséquent, c'est moi qui dois mourir, et elle qui doit vivre !... » en voyant que tu ne faisais point cela, et que, tout au contraire, c'est toi qui allais vivre et elle qui allait mourir, je me suis dit : « Ah ! sur Dieu, voilà un misérable assassin, il faut que je le tue ! »

DIXMER

Ce vous sera chose facile, monsieur ; car je n'ai jamais refusé une proposition du genre de celle que vous me faites... Ainsi, quand vous voudrez, demain, ce soir même, nous nous rencontrerons...

LORIN

Citoyen Dixmer, c'est chose fort difficile que de se rencontrer par le temps qui court, et, puisque nous nous rencontrons, et que le lieu, vous en conviendrez, semble choisi tout exprès pour la circonstance (tirant son sabre), j'espère que vous aurez l'obligance de ne pas me faire attendre.

DIXMER

Je suis désespéré de te refuser, citoyen Lorin ; mais, dans ce moment, j'ai autre chose à faire.

LORIN

Eh bien, cette autre chose, c'est justement ce que je ne veux pas que tu fasses ; car, cette autre chose, c'est quelque nouvelle infamie.

DIXMER

Si tu veux te battre avec moi, citoyen Lorin, il faudra cependant que tu attendes mon bon plaisir.

LORIN

Et pourquoi attendrai-je ?

DIXMER

Dame, à moins que tu ne m'assassines...

LORIN

Et je ne ferais que te rendre ce que tu as voulu faire à Maurice.

DIXMER

Maurice s'était introduit la nuit dans une maison qui n'était pas la sienne, Maurice escaladait un mur comme fait un voleur ; si Maurice eût été tué en escaladant ce mur, nul n'avait rien à dire ; je lui ai fait grâce, cependant.

LORIN

Ah ! tu appelles cela faire grâce, toi ?... Tu vois un pauvre

jeune homme fou d'amour, suivant une femme à laquelle il a sauvé la vie au risque de sa tête, et je puis dire de la mienne ; croyant avoir le droit de suivre cette femme, car cette femme pouvait être libre... et, au lieu de lui dire bravement, loyalement : « Citoyen Maurice, il n'y a rien à faire ici pour toi... Cette femme est la mienne, je l'aime, elle m'aime ; tu l'as sauvée de l'échafaud, je te sauve du poignard, nous sommes quittes ; et maintenant, que tout soit fini entre nous, car tu es un patriote pur, et moi, je suis un royaliste enragé... Adieu ! » Au lieu de lui dire cela, tu le retiens, tu le caresses, tu lui ouvres ta maison, quoiqu'il soit patriote, quoiqu'il aime ta femme, car ce patriote, son patriotisme peut t'être utile !... car cet amant, son amour peut te servir !... Et, tandis que tu les pousses en avant tous deux, l'un avec l'aveuglement d'un insensé, l'autre avec la résignation d'une martyre, accomplissant, j'en suis certain, non pas une grande action politique, mais quelque basse vengeance particulière, tandis que tu livres l'une à l'échafaud, l'autre au désespoir, toi, tu fuis ; toi, tu te caches ; toi, tu t'enfonces dans l'ombre, et, de là, tu regardes souriant, pareil au mauvais esprit, ton œuvre infernale s'accomplir !... Heureusement, Dieu a permis que je fusse là, moi, que je ne te perdisse pas de vue, que je te suivisse... De sorte que me voilà, Dixmer, me voilà sur ta route sanglante, barrant le chemin et te disant : « Assez comme cela, tu n'iras pas plus loin !... » Ah ! je te tiens ici comme tu tenais Maurice, et je serai moins généreux que toi : je ne te ferai pas grâce.

DIXMER

Oui ; mais Maurice était bâillonné, garrotté ; il ne pouvait crier, appeler à l'aide, et je puis faire tout cela, monsieur, moi qui ne veux pas me battre maintenant.

LORIN

Appelle, Dixmer ; je te nommerai, et tout sera dit...

DIXMER

Tu me dénoncerais ?...

LORIN

Tu voulais bien tout à l'heure, toi qui es coupable, dénoncer ce pauvre greffier, qui est innocent... Oh ! j'étais là, derrière cette arche, j'ai tout entendu, et tu m'as indiqué comment il fallait s'y prendre.

DIXMER

Eh bien, soit ! je te jure que, ce soir, où tu voudras, à l'arme que tu voudras...

LORIN

Pardon, mais, ce soir, tu n'auras peut-être plus sur toi ces deux cartes que vient de te signer le greffier, et que je t'ai vu remettre là...

DIXMER

Tu veux ces cartes ?

LORIN

Oui.

DIXMER

Tu ne les auras qu'avec ma vie.

LORIN

Je le sais bien... Voilà justement pourquoi je veux te tuer.

DIXMER

Et que veux-tu faire de ces cartes ?...

LORIN

Entrer avec dans la chambre des morts, et dire à Geneviève : « Prenez mon bras, madame, vous êtes libre... » Et la chose finira comme dans les pièces du citoyen Demoustier, où le crime est puni et la vertu récompensée.

DIXMER

Ah ! c'est cela que tu veux ?...

LORIN

Oui, en vérité, pas autre chose.

DIXMER

Et si, au contraire, c'est moi qui te tue ?

LORIN

Alors, la chose finira comme dans les pièces du citoyen Ché-

nier, où le crime est récompensé et la vertu punie ; mais je ne crois pas que cela finisse ainsi.

DIXMER

Ciel et terre ! c'est ce que nous allons voir !

LORIN

Voyons... (Ils se battent. Lorin parle en parant.) Et puis, tu me comprends, citoyen Dixmer... toi mort, Geneviève est libre ; alors, l'homme que tu lui as dit d'aimer...

DIXMER

Touché !

LORIN

Ah ! tu appelles cela touché, toi ?... Tu vas voir comme on touche, Dixmer...

DIXMER

Touche donc !

LORIN

Attends, j'ai encore quelque chose à te dire... Alors, l'homme que tu lui as dit d'aimer, elle l'aime sans remords, et, au lieu de mourir sur l'échafaud, ou de vivre face à face avec toi, ce qui est bien pis... Geneviève vit heureuse... Geneviève... (Se fendant.) Tiens, voilà comme on touche !

DIXMER, tombant

Ah !

LORIN

Touché !... touché à mort !

DIXMER

Eh bien, oui... mais elle mourra avec moi...

(Il se relève, prend son portefeuille, et s'avance vers la rivière.)

LORIN, jetant son sabre
et saisissant le portefeuille

Non pas, elle vivra sans toi, au contraire... (Il prend les deux cartes dans le portefeuille et le rejette près du cadavre. Trois heures sonnent.) Trois heures ! il était temps !...

DOUZIÈME TABLEAU

La salle des morts, à la Conciergerie.

Scène première

La femme Tison, Geneviève, condamnés.

LA FEMME TISON

Pourquoi donc pleurent-ils tous ?... Ah ! oui, c'est qu'on ne leur a pas pris leur enfant, à eux ; c'est qu'ils ne vont pas rejoindre leur enfant. Ah ! pauvre chère Héloïse, je ne pleure pas, moi, va...

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi la force...

LA FEMME TISON

Oui, je comprends, celle-là est jeune, celle-là est belle, celle-là regrette quelque chose sur la terre. Allez, consolez-vous, mon enfant ; si c'est votre mère que vous regrettez, elle viendra vous rejoindre bientôt.

GENEVIÈVE

Ah ! pauvre femme, et vous aussi !...

LA FEMME TISON

Tiens, je te reconnais : c'est toi qui es venue dans la cour du Temple le jour où ma pauvre enfant y est entrée déguisée en bouquetière, et où il m'a semblé que j'avais entendu sa voix. C'est moi qui l'ai accusée... comprends-tu ? une mère qui accuse sa fille, une mère qui tue sa fille... Oh ! mais ce n'est pas moi, c'est cet infâme Rocher !... Et dire qu'avant de mourir, je n'étranglerai pas ce misérable !

GENEVIÈVE

Mon Dieu ! mon Dieu !...

LA FEMME TISON

Qu'ils sont longtemps !... C'est trois heures qui viennent de sonner... Et moi qui avais compté quatre. Encore une heure... Allons...

(Elle s'accroupit au pied d'une colonne.)

GENEVIÈVE

Oh ! traverser tout Paris, arriver là-bas... monter sur l'échafaud sans personne qui vous soutienne que le bras du bourreau !... mourir seule... seule... seule !...

Scène II

Les mêmes, Lorin, à la grande porte grillée.

LORIN

Eh ! pardieu ! citoyen factionnaire, tu vois bien que j'ai une carte... et une carte en règle... « Laissez passer le citoyen porteur de la présente. – DURAND, *greffier*. »

LE FACTIONNAIRE

C'est vrai ; entre, citoyen.

LORIN, reprenant sa carte

Pardon, pardon, rends-moi ma carte, s'il te plaît... Je désire entrer, c'est vrai ; mais je désire encore plus sortir. (La porte se referme derrière lui.) Diable !... Ah çà ! voyons, maintenant... où est-elle ?... Je crois que la voici. (Allant à Geneviève et lui touchant l'épaule.) Geneviève !

GENEVIÈVE

Mon Dieu ! serait-ce déjà... ?

(Elle recule avec effroi.)

LORIN

Geneviève !

GENEVIÈVE

Vous ! vous ici, monsieur, dans cette horrible salle !

LORIN

Geneviève, silence ! pas un mot, pas un signe, pas un geste... Commandez à votre émotion... Que votre visage reste impassible... Écoutez-moi !

GENEVIÈVE

Qu'allez-vous me dire, mon Dieu ! et que se passe-t-il donc ?

LORIN

C'est de l'espoir que je vous apporte...

GENEVIÈVE

De l'espoir ?...

LORIN

Oui ; Maurice vous attend...

GENEVIÈVE

Maurice m'attend ?... Mais, monsieur, je suis condamnée...

LORIN

Vous êtes libre.

GENEVIÈVE

Libre avec ces grilles, ces verrous, ces sentinelles ? Mais voyez donc, ces gens sont-ils libres ; et s'ils ne le sont pas, comment le serais-je, moi ?

LORIN

Parlez bas, parlez bas !... ou plutôt ne dites rien... laissez-moi parler...

GENEVIÈVE

Avant toute chose, le reverrai-je ?

LORIN

Tout à l'heure !

GENEVIÈVE

Alors, je vous écoute...

(Chœur derrière les portes du fond.)

LORIN

Qu'est-ce que cela ?

GENEVIÈVE

Ce sont les girondins, qui ont été condamnés en même temps que nous, et à qui on a accordé la permission de se réunir dans un dernier banquet.

LORIN

Pauvres gens !... Mais revenons à nous... Écoutez bien, Geneviève, notre vie dépend d'un mot mal interprété, mal compris...

GENEVIÈVE

Notre vie ?...

LORIN

Oui, la mienne, la vôtre, celle de Maurice ; car Maurice ne

vous survivrait pas. Écoutez donc.

GENEVIÈVE

J'écoute...

LORIN

On entre ici par deux portes : celle-là, qui donne dans le tribunal et par laquelle vous êtes entrée ; c'est la porte des condamnés à mort.

GENEVIÈVE

Oui...

LORIN

L'autre porte, celle-ci, est la porte des visiteurs... Elle donne dans les archives... Par celle-là, on entre... par celle-là, on sort avec les mêmes cartes. Geneviève, je me suis procuré des cartes, entendez-vous ? vous allez sortir.

GENEVIÈVE

Oh ! dites-vous vrai ?... Oh ! merci, mon Dieu !... oh ! je l'avoue, je suis jeune... j'aime... je suis aimée... je regrettais la vie... j'avais peur de mourir...

LORIN

Pas de cris !... votre joie vous trahirait... Voilà pourquoi, au lieu de vous emmener tout de suite, je vous ai préparée par cette longue explication, et, maintenant, rassemblez toutes vos forces, contenez-vous, et venez.

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu, les jambes me manquent...

LORIN

Du courage ! allons...

GENEVIÈVE

Et, si nous allions le rencontrer sur notre route ?...

LORIN

Qui ?

GENEVIÈVE

Lui ! lui, Dixmer !... lui qui était au tribunal !... lui qui veut ma mort !... lui qui me tue !...

LORIN

Soyez tranquille, vous n'avez plus rien à craindre de lui.

GENEVIÈVE

Que dites-vous ?

LORIN

Rien, rien... Venez.

LA FEMME TISON

Dis donc, citoyenne, est-ce que tu pars la première ?... En ce cas, tu reverras ma pauvre Héloïse avant moi, et tu lui diras que je viens...

GENEVIÈVE

Mon Dieu ! mon Dieu ! quand je pense que c'est en conspirant avec nous que la pauvre fille !...

LORIN

Venez, venez, Geneviève ! nous avons un quart d'heure à peine... et Maurice nous attend.

GENEVIÈVE

Oui, oui, Maurice... Allons rejoindre Maurice.

(Ils s'apprêtent à frapper à la grille.)

Scène III

Les mêmes, Maurice, entrant par la porte opposée.

MAURICE

Geneviève !... où est Geneviève ?

GENEVIÈVE, courant à lui

Maurice !

LORIN, anéanti

Maurice, par la porte des condamnés... Le malheureux !... Trois pour deux cartes !

GENEVIÈVE

Te voilà, mon ami...

MAURICE

Ne m'attendais-tu pas, Geneviève ?... As-tu cru, par hasard, que je te laisserais mourir seule ?... Oh ! non, non, ma bien-aimée...

GENEVIÈVE

Mais qu'as-tu fait ?

MAURICE

Ce que j'ai fait ? Oh ! c'est bien simple : quand j'ai vu que tu étais condamnée, perdue pour moi, j'ai traversé la foule, je me suis élancé sur le fauteuil de fer. « Vous cherchez Maurice Lindsay depuis trois jours ? leur ai-je dit. Le voici : jugez-moi ! » Alors, Rocher, qui était là, ce misérable Rocher m'a accusé d'avoir donné l'œillet au Temple... Je n'ai rien répondu... Il m'a accusé de complicité dans la conspiration de la Conciergerie... Je n'ai rien répondu... Et l'on m'a condamné à mort... Maintenant, merci de leur jugement et de leur condamnation, puisque leur jugement et leur condamnation nous réunissent. Du courage, Geneviève ! le ciel et les hommes, qui n'ont pas voulu que nous ayons une même demeure, n'empêcheront pas que nous ayons un même tombeau ! Me voilà Geneviève, me voilà, pour ne plus te quitter, ni dans ce monde ni dans l'autre !

GENEVIÈVE

Oh ! mon Dieu ! il m'aimait donc comme je l'aime !

MAURICE

Et maintenant, tu n'auras plus peur de la mort, n'est-ce pas ? car nous marcherons à la mort ensemble... tu n'auras plus peur de l'échafaud... tu ne trembleras plus sur la route, nous marcherons appuyés l'un à l'autre... et n'ayant qu'un regret, moi du moins, vois-tu, c'est que le fer ne puisse pas trancher nos deux têtes du même coup. Oh ! Geneviève, ma Geneviève, mourir ensemble, nous qui étions condamnés à vivre séparés, ne trouves-tu pas que c'est le suprême bonheur ?

GENEVIÈVE

Mourir ! mais, mon bien-aimé, nous ne mourrons pas ; nous allons vivre, au contraire, et vivre l'un pour l'autre.

MAURICE

Comment cela ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! serait-elle devenue folle ?

LORIN, à part

En vérité, ce serait dommage de les laisser mourir.

GENEVIÈVE

Non, non, rassure-toi... Mais parlons bas... Cette porte, tu vois cette porte ?

MAURICE

Oui.

GENEVIÈVE

On sort par cette porte...

MAURICE

Oui, mais avec des cartes...

GENEVIÈVE

Lorin en a...

MAURICE

Lorin ?

GENEVIÈVE

Oui.

MAURICE

Où est-il ? Pas ici, je l'espère ?

LORIN

Si fait, au contraire... Me voilà.

MAURICE

Toi !... Que veut dire ceci ?

LORIN

C'est tout simple : je connais le citoyen Durand, greffier du Palais, et je lui ai fait signer trois cartes, voilà !

MAURICE

Trois cartes, Lorin ?

LORIN

Sans doute ; j'allais emmener Geneviève et donner ma troisième carte à l'un de ces malheureux... Mais te voilà, je la garde pour moi. Charité bien ordonnée...

MAURICE

Oh ! mon Dieu ! cela me semble un rêve... Moi qui avais tout calculé pour la mort... Tiens, Geneviève, vois-tu ce couteau ? Si

l'échafaud t'avait trop épouvantée, je te tuais de ma main et je me tuais après toi...

GENEVIÈVE

Ce couteau, Dieu merci, tu n'en as plus besoin. (Elle le jette derrière elle.) Allons...

MAURICE

Viens, Lorin.

LORIN

Bon ! nous allons sortir tous les trois comme cela... par la même porte, ensemble ! pourquoi n'emmenons-nous pas tout le monde ?... Allez, allez, je vous rejoins.

MAURICE

Où cela ?

LORIN

À Abbeville... N'est-ce point à Abbeville que vous comptez vous embarquer pour l'Angleterre ?

MAURICE

Oui.

LORIN

À merveille, alors !... Va pour Abbeville !... Mais ne vous arrêtez pas en route, notre fuite va faire un bruit de tous les diables... et, si je n'étais pas arrivé, passez en Angleterre sans perdre un instant.

MAURICE

Mais...

LORIN

Maurice, Maurice, tu vas nous tuer tous avec tes hésitations... Tiens, voilà les trois quarts qui sonnent...

(Il frappe à la grille.)

LA SENTINELLE, du dehors

Que veux-tu ?

LORIN

Sortir, pardieu !...

LA SENTINELLE

Vos cartes ?

LORIN, donnant les cartes à Geneviève
Montrez vos cartes.

GENEVIÈVE
Les voici.

LA SENTINELLE
Passez...

MAURICE
Et toi ?

LORIN
Tout à l'heure ; tu m'as bien compris, il faut mettre quelques
minutes d'intervalle... Pars le premier, pars !... Au revoir...

MAURICE, lui tendant les bras
Lorin !

LORIN
Pas de démonstrations ! puisque nous allons nous revoir, elles
sont inutiles.

MAURICE
Rejoins-nous vite...

LORIN
Sois tranquille.

MAURICE
Alors, au revoir !

LORIN
Geneviève, Maurice, mes bons amis !
(Il les serre dans ses bras.)

MAURICE
Comme tu es ému !...

LORIN
Moi ? Pas du tout... Va vite ! Allez ! Geneviève, un dernier
mot : Soyez heureuse sans remords, vous êtes veuve...

GENEVIÈVE
Ah !

MAURICE
Viens, viens !

Scène IV

Les mêmes, hors Maurice et Geneviève.

LORIN

Partis ! enfin ils sont partis !... Ils traversent le corridor... Je ne les vois plus ! Ah ! pourvu qu'aucun obstacle ne vienne se dresser sur leur route... Il y a si loin d'ici à la porte qui donne sur le quai... On parle bien haut, ce me semble... Quelqu'un les aurait-il reconnus, dénoncés ?... Oh ! j'aurais tué un homme, j'aurais sacrifié ma vie sans les sauver ?... Mon Dieu, ce ne serait pas juste !... Oh ! mon pauvre cœur, ne bats pas si fort. tu m'empêches d'entendre... En ce moment, ils doivent avoir traversé le premier guichet... on leur ouvre la dernière porte... Je n'entends plus rien... C'est fini... libres ! sauvés !... ils sont sauvés ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! vous me deviez bien cela.

Scène V

Les mêmes, Rocher.

ROCHER, entrant par la porte des condamnés

Oh ! moi, je n'ai pas besoin de carte... J'entre par toutes les portes, je sors par toutes les portes, on me connaît ici...

LORIN

Rocher !

ROCHER

Voyons, voyons ! Eh bien, où sont-ils, ces petits amours, qu'on leur dise adieu ?... Eh ! citoyen Maurice !... Eh ! citoyenne Geneviève !

(Au son de sa voix, la femme Tison relève la tête et rampe jusqu'au couteau, qu'elle ramasse.)

LORIN, à part

Il va s'apercevoir de leur absence ; il va donner l'alarme. (Haut.) Eh bien, que leur veux-tu, au citoyen Maurice et à la citoyenne Geneviève ?

ROCHER

Tiens ! toi ici ?... Bon ! je croyais n'en trouver que deux, voilà

qu'il y en a trois... Abondance de biens ne nuit pas, comme dit le proverbe ; j'ai toute la couvée... Mais où sont-ils donc, les deux autres ?...

LORIN

Écoute, Rocher, je vais te dire...

ROCHER

Non pas, non pas, ils sont entrés par la porte des condamnés, ils doivent être ici, il faut qu'ils se retrouvent... à moins que quelque traître ne les ait fait évader.

LORIN

Rocher, je te dis...

ROCHER

Ils n'y sont plus ?... Il y a des traîtres ici... mais je vais appeler.

LORIN

Oh ! le misérable !

ROCHER, secouant les barreaux de la porte

À l'aide ! à l'aide ! ils se sont enfuis... Courez, courez...

LA FEMME TISON

Ah ! Rocher... C'est toi qui m'as fait dénoncer ma fille !
Tiens !

(Elle le frappe du couteau.)

ROCHER, tombant

Je suis mort !... Ah !

LORIN

Il y a donc une justice au ciel !

(Quatre heures sonnent ; les portes s'ouvrent ;
on voit les girondins groupés à table,
le cadavre de leur compagnon au milieu d'eux.)

LES GIRONDINS, en chœur

Nous, amis, qui, loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins nos funérailles
À la France, à sa liberté !

LORIN

Citoyens de la Gironde ! place à votre dernier banquet... Moi aussi, je meurs pour la patrie !

CHŒUR

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

DISTRIBUTION

Maurice	M. Laferrière
Lorin	M. Mélingue
Dixmer	M. Bignon
Le chevalier	M. Lacressonnière
Rocher	M. Boutin
Agésilas	M. Barré
Jean	M. Bar
Gilbert	M. Georges
Dufresne	M. Beaulieu
Un président de section	»
Un clerc	M. Armand
Un patriote	M. Lefèvre
Un général	M. Crette
Le président du tribunal	»
Un girondin	M. Peupin
Autre girondin	M. Lingé
Un greffier	M. Boileau
Aristide	M. Castel
Un huissier	»
Un perruquier	M. Alexandre
Un jeune sectionnaire	M. Colbrun
Un tanneur	M. Paul
Richard	M. Edmond
Hommes du peuple	MM. Fleury et Désiré
Un accusateur public	M. Liémance
Geneviève	M ^{me} Atala Beauchêne
Artémise	M ^{me} Hortense Jouve
La femme Tison	M ^{me} Lucie Mabire
Héloïse Tison	M ^{me} Maillet
La veuve Plumeau	M ^{me} Georges cadette
Femmes du peuple	M ^{mes} Betzy et Launay